SYSTEME
DE LA
NATURE.

PREMIERE PARTIE.

SYSTEME
DE LA
NATURE,
OU
Des Loix du Monde Physique & du Monde Moral.

PAR M. MIRABAUD,

Secrétaire perpétuel, l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

Naturæ rerum vis, atque majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modo partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib. VII.*

PREMIERE PARTIE.

A LONDRES.

1781.

A V I S
DE
L'ÉDITEUR.

LE manuſcrit de cet ouvrage s'eſt trouvé parmi pluſieurs autres dans la collection d'un ſavant, curieux de raſſembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend au ſujet de ce Livre une note placée à la copie ſur laquelle il a été imprimé.

„ CET ouvrage eſt attribué à feu M. Mira-
„ baud, Secrétaire perpétuel de l'Académie
„ Françaiſe, par des perſonnes très-liées avec
„ lui-même, & avec ſon ami M. de Matha,
„ que la mort ſeule en a pu ſéparer. On leur
„ doit les particularités ſuivantes ſur l'Auteur &
„ ſes écrits.

„ INDEPENDAMMENT des ouvrages avoués
„ & connu, qui ont mérité une très-grande
„ réputation à M. Mirabaud, il en avoit,
„ dit-on, compoſé beaucoup d'autres dans ſa
„ jeuneſſe, au ſortir de la Congrégation des
„ prêtres de l'Oratoire, dans laquelle il avoit

„ vécu quelques années. Ces écrits très-hardis
„ n'étoient point destinés à voir le jour, au
„ moins du vivant de l'Auteur : celui-ci même.
„ ayant été nommé à la place d'instituteurs
„ des Princesses de la maison d'Orléans, prit
„ le parti d'anéantir la plupart des manuscrits
„ capables de compromettre son repos. Mais
„ l'infidélité de quelques amis, auxquels il
„ avoit confié ses ouvrages, rendit cette pré-
„ caution inutile, & en a du moins conservé
„ la plus grande partie : quelques-uns même
„ d'entre eux ont été très-imprudemment pu-
„ bliés à l'insu & durant la vie de notre phi-
„ losophe ; de ce nombre est *le Monde, son*
„ *Origine & son Antiquité*, en trois parties,
„ qui parut en 1751. On trouve encore quel-
„ ques morceaux attribués à la même main
„ dans un petit recueil imprimé furtivement
„ & d'une façon très-peu correcte en 1743,
„ sous le titre de *Nouvelles libertés de Penser.*
„ Quoi qu'il en soit, M. Mirabaud, étant de-
„ venu plus libre, reprit ses études Philoso-
„ phiques, & même, s'y livra tout entier ; ce
„ fut, dit-on, alors qu'il composa le *SYSTEME*
„ *DE LA NATURE* ouvrage auquel il ne cessa
„ jusqu'à sa mort de donner tous ses soins, &

„ que parmi ſes amis les plus intimes il appel„ loit ſon *TESTAMENT.* En effet M. M. „ ſemble avoir voulu ſe perſuader lui-même „ dans cet ouvrage, le plus hardi & le plus „ extraordinaire que l'Eſprit humain ait oſé „ produire juſqu'à préſent. Il y a tout lieu de „ croire, par les connoiſſances dont il eſt rem„ pli, que l'Auteur a fait uſage des lumieres „ de ſes amis & même que pluſieurs des notes „ y ont été ajoutées après coup."

„ VOICI les titres des autres ouvrages non„ publiés que l'on attribue au même Auteur. „ 1. *La vie de Jéſus-Chriſt.* 2. *Réflexions impar„ tiales ſur l'Evangile.* 3. *La Morale de la nature.* „ 4. *Hiſtoire abrégée du Sacerdoce ancien & „ moderne* 5. *Opinions des anciens ſur les „ Juifs* (*), ce dernier ſe trouve imprimé, mais „ totalement défiguré, dans un recueil publié „ en 1740, à Amſterdam chez J. F. Bernard „ en 2 petits volumes in-12, ſous le titre de „ *diſſertations mêlées.*

„ QUEL qu'aient été les ſentimens de Mira-

(*) Les Réflexions impartiales ſur l'Evangile & l'Opinion des anciens ſur les Juifs, *ont été imprimées en 1769.*

„ baud, tous ceux qui l'ont connu rendent le
„ témoignage le plus éclatant à ſa probité, à
„ ſa franchiſe, à ſa droiture, en un mot à ſes
„ vertus ſociales & à l'innocence de ſes mœurs.
„ Il mourut à Paris âgé de 85 ans, le 24 de
„ Juin 1760.

PREFACE

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'HOMME n'eſt malheureux que parce qu'il méconnoît la Nature. Son Eſprit eſt tellement infecté de préjugés qu'on le croiroit pour toujours condamné à l'erreur : le bandeau de l'opinion dont on le couvre dès l'enfance lui eſt ſi fortement attaché que c'eſt avec la plus grande difficulté qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux ſe mêle à toutes ſes connoiſſances & les rend néceſſairement flotantes, obſcures & fauſſes : il voulut pour ſon malheur, franchir les bornes de ſa ſphere, il tenta de s'élancer au-delà du monde viſible, & ſans ceſſe des chûtes cruelles & réitérées l'ont inutilement averti de la folie de ſon entrepriſe : il voulut être Métaphyſicien, avant d'être Phyſicien : il mépriſa les réalités, pour méditer des chimeres; il négligea l'expérience, pour ſe repaître de ſyſtêmes & de conjectures, il n'oſa cultiver ſa raiſon, contre laquelle on eût ſoin de le prévenir de bonne heure; il prétendit connoître ſon ſort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de ſonger à ſe rendre heureux dans le ſéjour où il vivoit. En un mot l'homme dédaigna l'étude de la nature pour courir après des phantômes, qui ſemblables à ſes feux trompeurs que le voyageur rencontre pendant la nuic, l'effrayerent, l'éblouirent, & lui firent quitter la route ſimple du vrai, ſans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

Il eſt donc important de chercher à détruire des

prestiges qui ne sont propres qu'à nous égarer. Il est temps de puiser dans la nature des remedes contre les maux que l'Enthousiasme nous a fait : la raison guidée par l'expérience doit enfin attaquer dans leur source des préjugés dont le genre-humain fut si long-tems la victime. Il est tems que cette raison, injustement dégradée, quitte un ton pusillanime qui la rendroit complice du mensonge, & du délire. La vérité est une ; elle est nécessaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire, son pouvoir invincible se fera sentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels ; il faut leur montrer ses charmes afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur, qui trop souvent usurpe leurs hommages sous les traits de la vérité, son éclat ne peut blesser que les ennemis du genre-humain, dont le pouvoir ne subsiste que par la nuit obscure qu'ils répandent sur les esprits.

Ce n'est point à ces hommes pervers que la vérité doit parler ; sa voix n'est entendue que par des cœurs honnêtes, accoutumés à penser, assez sensibles pour gémir des calamités sans nombre que la Tyrannie religieuse & politique fait éprouver à la terre ; assez éclairés pour appercevoir la chaîne immense des maux que l'erreur fit souffrir en tout tems aux humains consternés. C'est à l'erreur que sont dues les chaînes accablantes que les Tyrans & les prêtres forgent partout aux nations. C'est à l'erreur qu'est dû l'esclavage où, presqu'en tout pays, sont tombés les peuples, que la nature destinoit à travailler librement à leur bonheur. C'est à l'erreur que sont dues

ces terreurs religieuses qui font partout sécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimeres. C'est à l'erreur que sont dues ces haines invétérées, ces persécutions barbares, ces massacres continuels, ces tragédies révoltantes dont, sous prétexte des intérêts du ciel, la terre est tant de fois devenue le théâtre. Enfin c'est aux erreurs consacrées par la Religion que sont dus l'ignorance & l'incertitude où l'homme est de ses devoirs les plus évidens, de ses droits les plus clairs, des vérités les plus démontrées : il n'est presqu'en tout climat qu'un captif dégradé, dépourvu de grandeur d'âme, de raison, de vertu, à qui des Geoliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

Tâchons donc d'écarter les nuages qui empêchent l'homme de marcher d'un pas sûr dans le sentier de la vie ; inspirons-lui du courage & du respect pour sa raison ; qu'il apprenne à connoître son essence & ses droits légitimes ; qu'il consulte l'expérience, & non une imagination égarée par l'autorité ; qu'il renonce aux préjugés de son enfance ; qu'il fonde sa morale sur sa nature, sur ses besoins, sur ses avantages réels que la société lui procure ; qu'il ose s'aimer lui-même ; qu'il travaille à son propre bonheur en faisant celui des autres ; en un mot qu'il soit raisonnable & vertueux, pour être heureux ici bas, & qu'il ne s'occupe plus de rêveries ou dangereuses ou inutiles. S'il lui faut des chimeres qu'il permette au moins à d'autres de se peindre les leurs différemment des siennes ; qu'il se persuade enfin qu'il est très-important aux habitans de ce monde d'être

justes, bienfaisans, pacifiques, & que rien n'est plus indifférent que leur façon de penser sur des objets inaccessibles à la raison.

Ainsi le but de cet ouvrage est de ramener l'homme à la Nature, de lui rendre la raison chere, de lui faire adorer la vertu, de dissiper des ombres qui lui cachent la seule voie propre à le conduire surement à la félicité qu'il desire; telles sont les vues sinceres de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même, il ne présente aux Lecteur que les idées qu'une réflexion sérieuse & longue lui a montrées comme utiles au repos & au bien-être des hommes, & comme favorables aux progrès de l'esprit humain; il l'incite donc à discuter ses principes; loin de vouloir briser pour lui les nœuds sacrés de la morale, il prétend les resserrer, & placer la vertu sur des autels que jusqu'ici l'imposture, l'enthousiasme & la crainte ont élevés à des phantômes dangereux.

Prêt à descendre au tombeau, que les années lui creusent depuis long-tems, l'Auteur proteste de la façon la plus solemnelle ne s'être proposé dans son travail que le bien de ses semblables. Sa seule ambition est de mériter les suffrages du petit nombre des Partisans de la vérité, & des ames honnêtes qui la cherchent sincérement. Il n'écrit point, pour ces hommes endurcis à la voix de la raison, qui ne jugent que d'après leurs vils intérêts ou leurs funestes préjugés: ses cendres froides ne craindront ni leurs clameurs ni leur ressentiment, si terribles pour tous ceux qui osent de leur vivant annoncer la Vérité.

SYSTÊME

SYSTEME

DE LA

NATURE.

PREMIERE PARTIE.

De la Nature & de ſes loix. De l'Homme. De l'Ame & de ſes facultés. Du dogme de l'immortalité. Du bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

LES HOMMES ſe tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des ſyſtêmes enfantés par l'imagination. L'homme eſt l'ouvrage de la nature, il exiſte dans la nature, il eſt ſoumis à ſes loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la penſée en ſortir;

c'eft envain que fon efprit veut s'élancer au-delà des bornes du monde vifible, il eft toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonfcrit par elle, il n'exifte rien au-delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influences; les êtres que l'on fuppofe au-deffus de la nature ou diftingués d'elle-même feront toujours des chimères, dont il ne nous fera jamais poffible de nous former des idées véritables, non plus que du lieu qu'elles occupent & de leur façon d'agir. Il n'eft & il ne peut rien y avoir hors de l'enceinte qui renferme tous les êtres.

QUE l'homme ceffe donc de chercher hors du monde qu'il habite des êtres qui lui procurent un bonheur que la nature lui refufe: qu'il étudie cette nature, qu'il apprenne fes loix, qu'il contemple fon énergie & la façon immuable dont elle agit; qu'il applique fes découvertes à fa propre félicité, & qu'il fe foumette en filence à des loix auxquelles rien ne peut le fouftraire; qu'il confente à ignorer les caufes entourées pour lui d'un voile impénérable; qu'il fubiffe fans murmurer les arrêts d'une force univerfelle qui ne peut revenir fur fes pas, ou qui jamais ne peut s'écarter des régles que fon effence lui impofe.

ON a vifiblement abufé de la diftinction que l'on a faite fi fouvent de l'homme *phyfique* & de l'homme *moral*. L'homme eft un être purement phyfique; l'homme moral n'eft que cet être phyfique confidéré fous un certain point de vue, c'eft-à-dire, relativement à quelques-unes de fes façons d'agir, dûes à fon organifation particuliere. Mais cette organifation n'eft-elle pas l'ouvrage de la nature? Les mouvemens ou façons d'agir dont elle eft fufceptible ne font ils pas phyfiques? Ses actions vifibles ainfi que les mouvemens invifibles excités dans fon interieur, qui viennent de fa volonté ou de fa penfée, font également des effets naturels, des fuites néceffaires de fon méchanifme propre, & des impulfions qu'il reçoit des êtres dont il eft entouré. Tout ce que l'efprit humain a fucceffivemenr inventé pour changer ou perfectionner fa façon d'être & pour

la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connoissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & ce que nous serons n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits. Toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence & des qualités que cette nature a mises en nous, & des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer & d'être modifiés. En un mot, L'ART n'est que la Nature agissante à l'aide des instrumens qu'elle a faits.

LA nature envoie l'homme nud & destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour, bientôt il parvient à se vêtir de peau; peu-à-peu nous le voyons filer l'or & la soie. Pour un être élevé au-dessus de notre globe, & qui du haut de l'atmosphère contempleroit l'espece humaine avec tous ses progrès & changemens, les hommes ne paroitroient pas moins soumis aux loix de la nature lorsqu'ils errent tout nuds dans les forêts, pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, finissant par se plonger dans le luxe ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux & découvrent mille moyens de les satisfaire. Tout les pas que nous faisons pour modifier notre être ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes & d'effets, qui ne sont que les développemens des premieres impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon, dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver, qui devient chrysalide, & puis se

change en un infecte ailé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs: parvenu à cette forme, il se reproduit & fe propage; enfin dépouillé de fes ornemens, il eft forcé de difparoître après avoir rempli la tâche que la nature lui impofoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de fon efpece.

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'eft par une fuite de la combinaifon, du tiffu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante infenfiblement accrue & modifiée, produit au bout d'un grand nombre d'années des fleurs qui font les annonces de fa mort.

Il en eft de même de l'homme qui, dans tous fes progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à fon organifation & aux matieres dont la nature l'a compofé. L'homme phyfique eft l'homme agiffant par l'impulfion de caufes que nos fens nous font connoître; l'homme moral eft l'homme agiffant par des caufes phyfiques que nos préjugés nous empêchent de connoître. L'homme fauvage eft un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à fa félicité. L'homme policé eft celui que l'expérience & la vie fociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour fon propre bonheur. L'homme de bien éclairé eft l'homme dans fa maturité ou dans fa perfection. [*] L'homme heureux eft celui qui fait jouir des bienfaits de la nature; l'homme malheureux eft celui qui fe trouve dans l'incapacité de profiter de fes bienfaits.

C'est donc à la phyfique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes fes recherches: ce font elles qu'il doit confulter dans fa religion, dans fa morale, dans fa légiflation, dans fon gouvernement politique, dans les fciences & dans les arts, dans fes plaifirs, dans fes peines. La nature agit par des loix fimples, uniformes, invariables que l'expérience nous met à portée de connoître. C'eft par nos fens que nous fommes liés à la

---

[*] Ciceron dit, *eft antem virtus nihil aliud quàm in fe perfecta & ad fummum perducta natura.* DE LEGIBUS, *Cap. I.*

nature universelle : c'est par nos sens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ses secrets ; dès que nous quittons l'expérience nous tombons dans le vuide où notre imagination nous égare.

Toutes les erreurs des hommes sont des erreurs de physique ; ils ne se trompent jamais que lorsqu'ils négligent de remonter à la nature, de consulter ses régles, d'appeller l'expérience à leur secours. C'est ainsi que faute d'expérience ils se sont formés des idées imparfaites de la matiere, de ses propriétés, de ses combinaisons, de ses forces, de sa façon d'agir ou de l'énergie qui résulte de son essence ; dès lors tout l'univers n'est devenu pour eux qu'une scène d'illusions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ses loix, ils n'ont point vu les routes nécessaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis-je ! ils se sont méconnus eux-mêmes ; tous leurs systêmes, leurs conjectures, leurs raisonnemens, dont l'expérience fut bannie ne furent qu'un long tissu d'erreurs & d'absurdités.

Toute erreur est nuisible ; c'est pour s'être trompé que le genre humain s'est rendu malheureux. Faute de connoître la nature, il se forma des Dieux, qui sont devenus les seuls objets de ses espérances & de ses craintes. Les hommes n'ont point senti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que suivre des loix nécessaires & immuables en produisant & détruisant des êtres, en faisant tantôt souffrir ceux qu'elle a rendu sensibles, en leur distribuant des biens & des maux, en les altérant sans cesse : ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ses propres forces que l'homme devoit chercher ses besoins, des remèdes contre ses peines & des moyens de se rendre heureux ; ils ont attendu ces choses de quelques êtres imaginaires qu'ils ont supposé les auteurs de leurs plaisirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'est à l'ignorance de la nature que sont dûes ces puissances inconnues, sous lesquelles le genre humain a si long-tems tremblé, & ces cultes superstitieux qui furent les sources de tous ses maux.

C'EST faute de connoître sa propre nature, sa propre tendance, ses besoins & ses droits, que l'homme en société est tombé de la liberté dans l'esclavage. Il méconnut ou se crut forcé d'étouffer les desirs de son cœur, & de sacrifier son bien-être aux caprices de ses chefs, il ignora le but de l'association & du gouvernement; il se soumit sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur, comme des Dieux sur la terre; ceux-ci profitèrent de son erreur pour l'asservir, le corrompre, le rendre vicieux & miserable. Ainsi c'est pour avoir ignoré sa propre nature que le genre humain tomba dans la servitude, & fut mal gouverné.

C'EST pour s'être méconnu lui-même & pour avoir ignoré les rapports nécessaires qui subsistent entre lui & les êtres de son espèce, que l'homme a méconnu ses devoirs envers les autres. Il ne sentit point qu'ils étoient nécessaires à sa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il se devoit à lui-même, les excès qu'il devoit éviter pour se rendre solidement heureux, les passions auxquelles il devoit résister ou se livrer pour son propre bonheur; en un mot il ne connut point ses véritables intérêts. De-là tous ses déréglemens, son intempérance, ses voluptés honteuses, & tous les vices auxquels il se livra aux dépens de sa conservation propre & de son bien-être durable. Ainsi c'est l'ignorance de la nature humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer sur la morale. D'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut soumis l'empêchèrent toujours de la pratiquer quand même il l'auroit connue.

C'EST encore faute d'étudier la nature & ses loix, de chercher à découvrir ses ressources & ses propriétés que l'homme croupit dans l'ignorance, ou fait des pas si lents & si incertains pour améliorer son fort. Sa paresse trouve son compte à se laisser guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité plutôt que par l'expérience, qui demande de l'activité, & par la raison qui exige de la réflexion. De-là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroît

s'écarter des regles auxquelles ils ſont accoutumés; de-là leur reſpect ſtupide & ſcrupuleux pour l'antiquité & pour les inſtitutions les plus inſenſées de leurs peres; de-là les craintes qui les ſaiſiſſent quand on leur propoſe les changemens les plus avantageux ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuſe léthargie, gemir ſous des abus tranſmis de ſiecle en ſiecle, & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'eſt par cette même inertie & par le défaut d'expérience que la médecine, la phyſique, l'agriculture, en un mot toutes les ſciences utiles font des progrès ſi peu ſenſibles & demeurent ſi longtems dans les entraves de l'autorité. Ceux qui profeſſent ces ſciences aiment mieux ſuivre les routes qui leur ſont tracées que de s'en frayer de nouvelles. Ils préférent les délires de leur imagination & leurs conjectures gratuites à des expériences laborieuſes, qui ſeules ſeroient capables d'arracher à la nature ſes ſecrets.

En un mot, les hommes, ſoit par pareſſe, ſoit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs ſens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entrepriſes que par l'imagination, l'entouſiaſme, l'habitude, le préjugé & ſur-tout par l'autorité, qui ſut profiter de leur ignorance pour les tromper. Des ſyſtêmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raiſon: des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la pareſſe, & guidées par la crédulité, que produit l'inexpérience, ſe créèrent des opinions ridicules ou adoptèrent ſans examen toutes les chimères dont on voulut les repaître.

C'est ainſi que pour avoir méconnu la nature & ſes voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir mépriſé la raiſon; pour avoir deſiré du merveilleux & du ſurnaturel; enfin pour avoir tremblé, le genre humain eſt demeuré dans une longue enfance dont il a tant de peine à ſe tirer. Il n'eut que des

hypothèſes puériles dont il n'oſa jamais examiner les fondemens & les preuves ; il s'étoit accoutumé à les regarder comme ſacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un inſtant. Son ignorance le rendit crédule ; ſa curioſité lui fit avaler à longs traits le merveilleux ; le tems le confirma dans ſes opinions & fit paſſer de race en race ſes conjectures pour des réalités. La force tyrannique le maintint dans ſes notions devenues néceſſaires pour aſſervir la ſociété ; enfin la ſcience des hommes en tout genre ne fut qu'un amas de menſonges, d'obſcurités, de contradictions, entremélé quelquefois de foibles lueurs de vérité, fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter, parce que la néceſſité y ramena toujours.

ÉLEVONS-NOUS donc au-deſſus du nuage du préjugé. Sortons de l'athmoſphère épaiſſe qui nous entoure pour conſidérer les opinions des hommes & leurs ſyſtèmes divers. Défions-nous d'une imagination déréglée, prenons l'expérience pour guide ; conſultons la nature ; tâchons de puiſer en elle-même des idées vraies ſur les objets qu'elle renferme ; recourons à nos ſens que l'on nous a fauſſement fait regarder comme ſuſpects ; interrogeons la raiſon que l'on a honteuſement calomniée & dégradée ; contemplons attentivement le monde viſible, & voyons s'il ne ſuffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel ; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raiſons pour les diſtinguer, & que c'eſt ſans motifs que l'on a ſéparé deux empires qui ſont également du domaine de la nature.

L'UNIVERS, ce vaſte aſſemblage de tout ce qui exiſte, ne nous offre par-tout que de la matiere & du mouvement : ſon enſemble ne nous montre qu'une chaîne immenſe & non interrompue de cauſes & d'effets : quelques-unes de ces cauſes nous ſont connues parce qu'elles frappent immédiatement nos ſens ; d'autres nous ſont inconnues, parce qu'elles n'agiſſent

ſur nous que par des effets ſouvent très-éloignés de leurs premières cauſes.

DES matieres très-variées & combinées d'une infinité de façons reçoivent & communiquent ſans ceſſe des mouvemens divers. Les différentes propriétés de ces matieres, leurs différentes combinaiſons, leurs façons d'agir ſi variées qui en ſont des ſuites néceſſaires, conſtituent pour nous les *eſſences* des êtres; & c'eſt de ces eſſences diverſifiées que résultent les différens ordres, rangs ou ſyſtêmes que ces êtres occupent, dont la ſomme totale fait ce que nous appellons *la nature*.

AINSI la nature, dans ſa ſignification la plus étendue, eſt le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un ſens moins étendu, ou conſidérée dans chaque être, eſt le tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire, des propriétés, des combinaiſons, des mouvemens ou façons d'agir qui le diſtinguent des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme eſt un tout, réſultant des combinaiſons de certaines matieres, douées de propriétés particulières, dont l'arrangement ſe nomme *organiſation*, & dont l'eſſence eſt de ſentir, de penſer, d'agir, en un mot de ſe mouvoir d'une façon qui le diſtingue des autres êtres avec leſquels il ſe compare : d'après cette comparaiſon l'homme ſe range dans un ordre, un ſyſtême, une claſſe à part, qui différe de celle des animaux dans leſquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui ſont en lui. Les différens ſyſtêmes des êtres, ou, ſi l'on veut, leurs *natures particulières*, dépendent du ſyſtême général, du grand tout, de la nature univerſelle dont ils ſont partie, & à qui tout ce qui exiſte eſt néceſſairement lié.

NB. APRÈS avoir fixé le ſens que l'on doit attacher au mot *Nature*; je crois devoir avertir le lecteur, une fois pour toutes, que lorſque dans le cours

de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet; je ne prétends point perſonifier cette nature, qui eſt un être abſtrait; mais j'entends que l'effet dont je parle eſt le réſultat néceſſaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui compoſent le grand enſemble que nous voyons. Ainſi quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à ſon bonheur*, c'eſt pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par-là qu'il eſt de l'eſſence d'un être qui ſent, qui penſe, qui veut, qui agit, de travailler à ſon bonheur. Enfin j'appelle *naturel* ce qui eſt conforme à l'eſſence des choſes ou aux loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres différens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonſtances par leſquelles ils ſont obligés de paſſer. Ainſi la ſanté eſt *naturelle* à l'homme dans un certain état; la maladie eſt un état *naturel* pour lui dans d'autres circonſtances, la mort eſt un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choſes néceſſaires au maintien, à l'exiſtence de l'animal, &c. Par *eſſence*, j'entends ce qui conſtitue un être ce qu'il eſt, la ſomme de ſes propriétés ou des qualités d'après leſquelles il exiſte & agit comme il fait. Quand on dit qu'il eſt de *l'eſſence de la pierre de tomber*, c'eſt comme ſi l'on diſoit que ſa chûte eſt un effet néceſſaire de ſon poids, de ſa denſité, de la liaiſon de ſes parties, des élémens dont elle eſt compoſée. En un mot *l'eſſence* d'un être eſt ſa nature individuelle & particulière.

CHAPITRE II.

Du mouvement & de ſon origine.

Le mouvement eſt un effort par lequel un corps change, ou tend à changer de place, c'eſt-à-dire à correſpondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace, ou bien à changer de diſtance relativement à d'autres corps. C'eſt le mouvement qui ſeul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui ſont au-dedans ou hors de nous ; ce n'eſt que par les mouvemens que ces êtres nous impriment, que nous connoiſſons leur exiſtence, que nous jugeons de leurs propriétés, que nous les diſtinguons les uns des autres, que nous les diſtribuons en différentes claſſes.

Les êtres, les ſubſtances ou les côrps variés dont la nature eſt l'aſſemblage, effets eux-mêmes de certaines combinaiſons ou cauſes, deviennent des cauſes à leur tour. Une *Cauſe*, eſt un être qui en met un autre en mouvement, ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* eſt le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

Chaque être, en raiſon de ſon eſſence ou de ſa nature particulière, eſt ſuſceptible de produire, de recevoir & de communiquer des mouvemens divers; par-là quelques êtres ſont propres à frapper nos organes, & ceux-ci ſont capables d'en recevoir les impreſſions, ou de ſubir des changemens à leur préſence. Ceux qui ne peuvent agir ſur aucun de nos organes, ſoit immédiatement & par eux-mêmes, ſoit immédiatement ou par l'intervention d'autres corps, n'exiſtent point pour nous, puiſqu'ils ne peuvent ni nous remuer, ni par conſéquent nous fournir des idées ; ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet, c'eſt l'avoir ſenti ; le ſentir, c'eſt en avoir été remué. Voir, c'eſt être

remué par l'organe de la vue ; entendre, c'est être frappé par l'organe de l'ouie, &c. Enfin de quelque maniere qu'un corps agisse sur nous, nous n'en avons connoissance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

La nature, comme on a dit, est l'assemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que nous connoissons, ainsi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvonc connoitre parce qu'ils sont inaccessibles à nos sens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme, il résulte une suite de causes & d'effets ou de mouvemens, guidés par des loix constantes & invariables, propres à chaque être, nécessaires ou inhérentes à sa nature particuliere qui font toujours qu'il agit ou qu'il se meut d'une façon déterminée. Les différens principes de chacun de ces mouvemens nous sont inconnus, parce que nous ignorons ce qui constitue primitivement les essences de ces êtres. Les élémens des corps échapent à nos organes, nous ne les connoissons qu'en masse, nous ignorons leurs combinaisons intimes, les proportions de ces mêmes combinaisons, d'où doivent nécessairement résulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très-différens.

Nos sens nous montrent en général deux sortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent : l'un est un mouvement de masse par lequel un corps entier est transféré d'un lieu dans un autre. Le mouvement de ce genre est sensible pour nous. C'est ainsi que nous voyons une pierre tomber, une boule rouler, un bras se mouvoir ou changer de position. L'autre est un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'est-à-dire de l'essence, de la combinaison, de l'action & de la réaction des molécules insensibles de matiere dont ce corps est composé. Ce mouvement ne se montre point à nous, nous ne le connoissons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems sur les corps

ou fur les mélanges. De ce genre font les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine, qui d'éparfes & féparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une maffe totale que nous nommons du *pain*. Tels font encore les mouvemens imperceptibles par lefquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, fe fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, fans que nos yeux aient été capables de fuivre les mouvemens progreffifs des caufes qui ont produit ces effets. Enfin tels font encore les mouvemens internes qui fe paffent dans l'homme que nous avons nommés fes *facultés intellectuelles*, *fes penfées*, *fes paffions*, *fes volontés* dont nous ne fommes à portée de juger que par les actions, c'eft-à-dire par les effets fenfibles qui les accompagnent ou les fuivent. C'eft ainfi que lorfque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il eft intérieurement agité de la paffion, de la crainte, &c.

Les mouvemens, foit vifibles, foit cachés, font appelés mouvemens *acquis* quand ils font imprimés à un corps par une caufe étrangère ou par une force exiftante hors de lui, que nos fens nous font appercevoir. C'eft ainfi que nous nommons *acquis* le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaiffeau. Nous appelons *fpontanés* les mouvemens excités dans un corps qui renferme en lui-même la caufe des changemens que nous voyons s'opérer en lui. Alors nous difons que ce corps agit & fe meut par fa propre énergie. De cette efpece font les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui penfe, & cependant, fi nous regardons la chofe de plus près, nous ferons convaincus, qu'à parler ftrictement, il n'y a point de mouvemens fpontanés dans les différens corps de la nature, vû qu'ils agiffent continuellement les uns fur les autres, & que tous leurs changemens font dûs à des caufes foit vifibles foit cachées qui les remuent. La volonté de l'homme eft remuée ou déterminée fécrettement par des caufes extérieures qui produifent un changement en lui; nous croyons qu'elle fe meut d'elle-même, parce que nous

ne voyons ni la cauſe qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

Nous appelons mouvemens *ſimples* ceux qui ſont excités dans un corps par une cauſe ou force unique : nous appelons *compoſés* les mouvemens produits par pluſieurs cauſes ou forces diſtinguées, ſoit que ces forces ſoient égales ou inégales, conſpirantes ou contraires, ſimultanées ou ſucceſſives, connues ou inconnues.

De quelque nature que ſoient les mouvemens des êtres, ils ſont toujours des ſuites néceſſaires de leurs eſſences ou des propriétés qui les conſtituent, & de celles des cauſes dont ils éprouvent l'action. Chaque être ne peut agir & ſe mouvoir que d'une façon particuliere, c'eſt-à-dire ſuivant des loix qui dépendent de ſa propre eſſence, de ſa propre combinaiſon, de ſa propre nature, en un mot de ſa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulſion. C'eſt-là ce qui conſtitue les loix invariables du mouvement ; je dis *invariables*, parce qu'elles ne pourroient changer ſans qu'il ſe fit un renverſement dans l'eſſence même des êtres. C'eſt ainſi qu'un corps peſant doit néceſſairement tomber, s'il ne rencontre un obſtacle propre à l'arrêtér dans ſa chûte. C'eſt ainſi qu'un être ſenſible doit néceſſairement chercher le plaiſir & fuir la douleur. C'eſt ainſi que la matiere du feu doit néceſſairement brûler & répandre de la clarté, &c.

Chaque être a donc des loix du mouvemenr qui lui ſont propres, & agit conſtamment ſuivant ces loix, à moins qu'une cauſe plus forte n'interrompe ſon action. C'eſt ainſi que le feu ceſſe de brûler des matieres combuſtibles dès qu'on ſe ſert de l'eau pour arrêter ſes progrès. C'eſt ainſi que l'être ſenſible ceſſe de chercher le plaiſir, dès qu'il craint qu'il n'en réſulte un mal pour lui.

La communication du mouvement ou le paſſage de l'action d'un corps dans un autre ſe fait encore ſuivant des loix certaines & néceſſaires ; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raiſon des rapports

de la ressemblance, de la conformité, de l'analogie ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne se propage que lorsqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui ; il s'eteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embrâser, c'est-à-dire qui n'ont point un certain rapport avec lui.

TOUT est en mouvement dans l'univers. L'essence de la nature est d'agir ; & si nous considérons attentivement ses parties, nous verrons qu'il n'en est pas une seule qui jouisse d'un repos absolu ; celles qui nous paroissent privées de mouvement ne sont dans le fait que dans un repos relatif ou apparent ; elles éprouvent un mouvement si imperceptible & si peu marqué que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens [*]. Tout ce qui nous semble en repos ne reste pourtant pas un instant au même état : tous les êtres ne font continuellement que naître, s'accroître, décroître & se dissiper avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité. L'insecte *éphémère* naît & périt le même jour : par conséquent il éprouve très-promptement des changemens considérables dans son être. Les combinaisons formées par les corps les plus solides & qui paroissent jouir du plus parfait repos se dissolvent & se décomposent à la longue ; les pierres les plus dures se détruisent peu-à-peu par le contact de l'air ; une masse de fer, que nous voyons rouillée & rongée par le tems, a dû être en mouvement depuis le moment de sa formation dans le sein de la terre, jusqu'à celui où nous la voyons dans cet état de dissolution.

LES Physiciens, pour la plupart, ne semblent point avoir assez réfléchi sur ce qu'ils ont appelé le *nisus*, c'est-à-dire sur les efforts continuels que font les uns

[*] Cette vérité, dont tant de spéculateurs affectent encore de douter, a été portée jusqu'à la démonstration dans un ouvrage du célèbre Toland, qui parut en Anglais au commencement de ce siécle sous le titre de *letters to Serena* ; ceux qui entendent cette langue pourront le consulter en cas qu'il leur restât encore quelques doutes là-dessus. *Note ajoutée.*

ſur les autres des corps qui paroiſſent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cent livres nous paroît en repos ſur la terre, cependant elle ne ceſſe un inſtant de peſer avec force ſur cette terre, qui lui réſiſte ou qui la repouſſe à ſon tour. Dira-t-on que cette pierre & cette terre n'agiſſent point? Pour s'en détromper il ſuffiroit d'interpoſer la main entre la pierre & la terre, & l'on reconnoitroit que cette pierre a neanmoins la force de briſer notre main malgré le repos dont elle ſemble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action ſans reaction. Un corps qui éprouve une impulſion, une attraction, ou une preſſion quelconque, auxquelles il réſiſte, nous montre qu'il réagit par cette réſiſtance même; d'où il ſuit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiæ*) qui ſe déploie contre une autre force; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie eſt capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on ſentira que les forces que l'on appelle *mortes* & les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes* ſont des forces de même eſpece qui ſe déploient d'une façon differente [*].

Ne pourroit-on pas aller plus loin encore & dire que dans les corps & les maſſes dont l'enſemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts conſtans, des réſiſtances & des impulſions non interrompues, en un mot des *niſus*, par leſquels les parties de ces corps ſe preſſent les unes les autres, ſe réſiſtent réciproquement,

---

[*] *Actioni æqualis & contraria eſt reactio.* V. Bilfinger, de Deo anima et mundo, §. 218. pag. 241. Sur quoi le Commentateur ajoute: *reactio diciteur actio patientis in agens, ſeu corporis in quod agiteur actio in illud quod in ipſum agit. Nulla autem datur in corporibus actio ſine reactione, dum enim corpus ad motum ſollicitatur, reſiſtit motui, atque hac ipſa reſiſtentia reagit in agens. Niſus ſeſe exerens adverſus niſum agentis, ſeu vis illa corporis, quatenus reſiſtit, internum reſiſtentiæ principium, vocatur vis inertiæ, ſeu paſſiva. Ergo corpus reagit vi inertiæ. Vis igitur inertiæ & vis motrix in corporibus una eademque eſt vis, diverſo tamen modo ſe exerens.... Vis autem inertiæ conſiſtit in niſi adverſus niſum agentis ſe exerente. &c.* Ibidem.

agiſſent

agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe, ce qui les retient enſemble & fait que ces parties forment une maſſe, un corps, une combinaiſon dont l'enſemble nous paroît en repos, tandis qu'aucune de leurs parties ne ceſſe d'être réellement en action? Les corps ne paroiſſent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agiſſent en eux.

AINSI les corps même qui ſemblent jouir du plus parfait repos reçoivent pourtant réellement, ſoit à leur ſurface, ſoit à leur intérieur des impulſions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénétrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condenſent, enfin de ceux même qui les compoſent. Par-là les parties de ces corps ſont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continuel, dont les effets ſe montrent à la fin par des changemens très-marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux, d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les ſeules variations de l'atmoſphère, doit être dans un mouvement continuel, & qu'il n'eſt point en elle de particule qui jouiſſe un inſtant d'un vrai repos. En effet dans des corps durs, dont toutes les parties ſont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud puiſſent agir ſur une ſeule de leurs parties, même extérieurs, ſans que le mouvement ſe communique de proche en proche juſqu'à leurs parties les plus intimes? Comment ſans mouvement concevoir la façon dont notre odorat eſt frappé par des émanations échappées des corps les plus compacts dont toutes les parties nous paroiſſent en repos? Enfin nos yeux verroient-ils à l'aide d'un Téleſcope les aſtres les plus éloigés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progreſſif depuis ces aſtres juſqu'à notre rétine?

EN un mot, l'obſervation réfléchie doit nous convaincre que tout dans la nature eſt dans un mouvement continuel. Qu'il n'eſt aucune de ſes parties qui ſoit dans un vrai repos; enfin que la nature eſt un tout agiſſant, qui ceſſeroit d'être nature ſi elle n'a-

giſſoit pas, ou dans laquelle, ſans mouvement, rien ne pourroit ſe produire; rien ne pourroit ſe conſerver, rien ne pourroit agir. Ainſi l'idée de la nature renferme néceſſairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu ſon mouvement? nous répondrons que c'eſt d'elle-même, puiſqu'elle eſt le grand tout, hors duquel conſequemment rien ne peut exiſter. Nous dirons que le mouvement eſt une façon d'être qui découle néceſſairement de l'eſſence de la matiere; qu'elle ſe meut par ſa propre énergie; que ſes mouvemens ſont dûs aux forces qui lui ſont inhérantes; que la variété de ſes mouvemens & des phénomènes qui en réſultent viennent de la diverſité des propriétés, des qualités, des combinaiſons qui ſe trouvent originairement dansles différentes matieres primitives dont la nature eſtl'aſſemblage.

Les Phyſiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de ſe mouvoir les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cauſe extérieure; ils ont cru pouvoir en conclure que la matiere qui conſtitue ces corps étoit parfaitement inerte de ſa nature; ils n'ont point été détrompés de cette erreur, quoiqu'ils viſſent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui-même ou dégagé des obſtacles qui s'oppoſent à ſon action, il tendoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré; ils ont mieux aimé ſuppoſer une cauſe extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

De même quoique ces philoſophes viſſent au deſſus de leurs têtes un nombre infini de globes immenſes qui ſe mouvoient très-rapidement au tour d'un centre commun, ils n'ont ceſſé de ſuppoſer des cauſes chimériques de ces mouvemens, juſqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps céleſtes les uns vers les

autres [4]. Une obfervation très-fimple eût cependant fuffit pour faire fentir aux phyficiens antérieurs à Newton, combien les caufes qu'ils admettoient devoient être infuffifantes pour opérer de fi grands effets; ils avoient lieu de fe convaincre dans le choc des corps qu'ils pouvoient obferver, & par les loix connues du mouvement, que celui-ci fe communiquoit toujours en raifon de la denfité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la denfité de la matiere *fubtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planettes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très-foible mouvement.

Si l'on eût obfervé la nature fans préjugé, on fe feroit depuis long-tems convaincu que la matiere agit par fes propres forces, & n'a befoin d'aucune impulfion extérieure pour être mife en mouvemement : on fe feroit apperçu que toutes les fois que des mixtes font mis à portée d'agir les uns fur les autres, le mouvement s'y engendre fur le champ, & que ces mélanges agiffent avec une force capable de produire les effets les plus furprenans. En mélant enfemble de la limaille de fer, du fouffre & de l'eau; ces matieres ainfi mifes à portée d'agir les unes fur les autres, s'é-

[4] Les Phyficiens, & Newton lui-même, ont regardé la caufe de la gravitation comme inexplicable; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matiere par lequel les corps font diverfement déterminés. La gravitation n'eft qu'un mode du mouvement, une tendance vers un centre; à parler ftriftement tout mouvement eft une gravitation rélative; ce qui tombe rélativement à nous, s'éleve rélativement à d'autres corps. D'où il fuit que tout mouvement dans l'univers eft l'effet d'une gravitation, vû qu'il n'y a dans l'univers ni haut, ni bas, ni centre pofitif. Il femble que la pefanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure, qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb, étant fphérique, tombe promptement & tout droit. Cette balle réduite en une lame très-mince fe foutiendra plus longtems en l'air: l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmofphère. Voilà le même plomb modifié diverfement: & dès lors agiffant d'une façon toute diverfe.

chauffent peu à peu & finiffent par produire un embrafement. En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mélange, on trouve au bout de quelque tems à l'aide du microfcope qu'il a produit des êtres organifés qui jouiffent d'une vie dont on croyoit la farine & l'eau incapables [5]. C'eft ainfi que la matiere inanimée peut paffer à la vie qui n'eft elle-même qu'un affemblage de mouvemens.

On peut fur-tout remarquer la génération du mouvement ou fon développement, ainfi que l'énergie de la matiere, dans toutes les combinaifons où le feu, l'air & l'eau fe trouvent joints enfemble. Ces élémens, ou plutôt ces mixtes, qui font les plus volatils & les plus fugitifs des êtres, font néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle fe fert pour opérer fes phénomènes les plus frappans; c'eft à eux que font dûs les effets du tonnerre, les éruptions des volcans, les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force étonnante dans la poudre à canon, dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot, les effets les plus terribles fe font en combinant des matieres que l'on croit mortes & inertes.

Tous ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement fe produit, s'augmente & s'accélère dans la matiere fans le concours d'aucun agent extérieur; & nous fommes forcés d'en conclure que ce mouvement eft une fuite néceffaire des loix immuables, de l'effence & des propriétés inhérantes aux élémens divers & aux combinaifons variées de ces élémens.

---

[5] Voyez les *obfervations microfcopiques* de M. Néedham, qui confirment pleinement ce fentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, feroit-elle donc plus merveilleufe que celle d'un infecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produifent vifiblement des animaux vivans. La génération que l'on a nommée *équivoque* ne l'eft que pour ceux qui ne fe font pas permis d'obferver attentivement la nature. *Note ajoutée.*

N'eſt-on pas encore en droit de conclure de ces exemples qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaiſons capables de produire des mouvemens différens dans la matiere, ſans qu'il ſoit beſoin pour les expliquer de recourir à des agens plus difficiles à connoître que les effets qu'on leur attribue ?

Si les hommes euſſent fait attention à ce qui ſe paſſe ſous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force diſtinguée d'elle-même qui la mit en action, & ſans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit ſe mouvoir. Si par la nature nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés purement paſſives, nous ferons, ſans doute, forcés de chercher hors de cette nature le principe de ſes mouvemens ; mais ſi par la nature nous entendons ce qu'elle eſt réellement, un tout dont les parties diverſes ont des propriétés diverſes, qui dès-lors agiſſent ſuivant ces mêmes propriétés, qui ſont dans une action & une réaction perpétuelles les unes ſur les autres, qui peſent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & ſe repouſſent, qui s'uniſſent & ſe ſéparent, & qui par leurs colliſions & leurs rapprochemens continuels produiſent & décompenſent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces ſurnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choſes & des phénomènes que nous voyons [6].

Ceux qui admettent une cauſe extérieure à la matiere ſont obligés de ſuppoſer que cette cauſe a produit tout le mouvement dans cette matiere en lui donnant l'exiſtence ; cette ſuppoſition eſt fondée ſur une autre, ſavoir, que la matiere a pu commencer d'exiſter, hypotèſe qui juſqu'ici n'a jamais été dé-

[6] Pluſieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura eſt vis activa ſeu motrix, hic natura etiam dicitur vis totius mundi, ſeu vis univerſâ in mundo.* V. Bilfinger de Deo anima et mundo. pag. 278.

montrée par des preuves valables. L'eduction du Neant ou la *Création* n'est qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers ; il ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter [7].

CETTE notion devient plus obscure encore quand on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *spirituel*, c'est-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle, & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'étendue & de parties ne peut être susceptible du

---

(7) Presque tous les anciens philosphes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'univers *ἦν δὲ γὰρ ἦν καὶ ἔσται*: *il a toujours été & il sera toujours.* Tous ceux qui renonceront au préjugé sentiront la force du principe *que rien ne se fait de rien.* Vérité que rien ne peut ébranler. La création dans le sens que les modernes lui attachent, est une subtilité Théologique Le mot hébreu *barah* est rendu en grec dans la version des septante par **ἐποίησεν**. Vatable & Grotius assurent que pour rendre la phrase hébraique du premier verset de la Genèse il faut dire ; *lorsque Dieu fit le ciel & la terre la matiere étoit informe.* Voyez *le monde son origine & son antiquité. chap. 2. pag. 59.* D'où l'onvoit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer* ne signifie que *former*, *façonner*, *arranger*, **Κτίζει** & **ποιεῖ**, *créer & faire* ont toujours indiqué la même chose. Selon S. Jérome *creare* c'est la même chose que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le Pere Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raisonnement que par l'autorité. *Voyez Beausobre hist. du Manichéisme, tom. I. pag.* 178. 206. 218. S. Justin paroît avoir regardé la matiere comme éternelle ; puisqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu dans la création du monde n'avoit fait que donner l'impulsion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels ; *creatio & annihilatio hodierno sensu sunt voces fictitiæ ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit.* V. *Archæolog. philosoph. lib.* 1. *cap.* 7. *pag.* 374. *edit. amst.* 1699. „ Il est très-difficile, dit un anonnyme, de ne pas se persuader „ que la matiere soit éternelle, étant impossible à l'esprit humain „ de comprendre qu'il y ait jamais eu un tems, & qu'il y en „ ait jamais un autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni „ espace, ni étendue, ni lieu, ni abime & où tout soit néant." *Voyez Dissertations mêlées, tom. 2. pag. 74.*

mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps rélativement à d'autres corps, dans lequel le corps mu préfente fucceffivement différentes parties à différens points de l'efpace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut point s'anéantir totalement ou ceffer d'exifter; or comment comprendra-t-on que ce qui ne peut ceffer d'être ait pu jamais commencer?

AINSI lorfqu'on demandera d'où eft venu la matiere? Nous dirons qu'elle a toujours exifté. Si l'on demande d'où eft venu le mouvement dans la matiere? Nous répondrons que par la même raifon elle a dû fe mouvoir de toute éternité, vû que le mouvement eft une fuite néceffaire de fon exiftence, de fon effence & de fes propriétés primitives, telles que fon étendue, fa pefenteur, fon impénétrabilité, fa figure &c. En vertu de ces propriétés effentielles, conftitutives, inhérentes à toute matiere & fans lefquelles il eft impoffible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers eft compofé, ont dû de toute éternité pefer les unes fur les autres, graviter vers un centre, fe heurter, fe rencontrer, être attirées & repouffées, fe combiner & fe féparer, en un mot agir & fe mouvoir de différentes manieres, fuivant l'effence & l'énergie propres à chaque genre de matiere & à chacune de leurs combinaifons. L'exiftence fuppofe des propriétés dans la chofe qui exifte; dès qu'elle a des propriétés, fes façons d'agir doivent néceffairement découler de fa façon d'être. Dès qu'un corps a de la pefanteur il doit tomber; dès qu'il tombe il doit frapper les corps qu'il rencontre dans fa chûte; dès qu'il eft denfe & folide, il doit en raifon de fa propre denfité communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repouffé &c.

D'OU l'on voit qu'en fuppofant, comme on y eft forcé, l'exiftence de la matiere, on doit lui fuppofer des qualités quelconques, defquelles les mou-

vemens ou les façons d'agir, déterminées par ces mêmes qualités, doivent nécessairement découler. Pour former l'univers, Descartes ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui suffisoit, les mouvemens divers étoient des suites de son existence, de son essence & de ses propriétés; ses différentes façons d'agir sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Une matiere sans propriétés est un pur néant. Ainsi dès que la matiere existe, elle doit agir; dès qu'elle est diverse, elle doit agir diversement; dès qu'elle n'a pu commencer d'exister, elle existe depuis l'éternité, elle ne cessera jamais d'être & d'agir par sa propre énergie, & le mouvement est un mode qu'elle tient de sa propre existence.

L'EXISTENCE de la matiere est un fait; l'existence du mouvement est un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'essences différentes, douées de propriétés qui les distinguent entre elles, formant des combinaisons diverses. En effet, c'est une erreur de croire que la matiere soit un corps homogène, dont les parties ne different entre elles que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoissons, dans une même espece, il n'en est point qui se ressemblent exactement; & cela doit être ainsi, la seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible non seulement dans les modifications, mais encore dans l'essence, dans les propriétés, dans le systême entier des êtres [8].

(8) Ceux qui ont observé la nature de près savent que deux grains de sable ne sont point strictement egaux. Dès que les circonstances ou les modifications ne sont point les mêmes pour les êtres de la même espece il ne peut point y avoir de ressemblance exacte entr'eux. *Voyez le Chapitre VI.* Cette vérité a été très-bien sentie par le profond & subtil Leibnitz. Voici comment s'explique un de ses disciples. *Ex principio indiscernibilium patet elementa rerum materialium singula singulis esse dissimilia, adeòque unum ab altero distingui, convenienter omnia extra se invicem existere, in quo differunt a punctis mathematicis, cum illa uti hæc nunquam coincidere possint.* BILFINGER, DE DEO, ANIMA ET MUNDO. PAG. 276.

Si l'on pése ce principe, que l'expérience semble toujours constater, on sera convaincu que les élémens ou matieres primitives dont les corps sont composés ne sont point de la même nature & ne peuvent par conséquent avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de se mouvoir & d'agir. Leur activité ou leurs mouvemens, déjà différens, se diversifient encore à l'infini, augmentent ou diminuent, s'accélérent ou se retardent, en raison des combinaisons, des proportions, du poids, de la densité, du voulume, & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre, celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau: suivant la quantité de ces élémens qui entrent dans la combinaison des corps, ceux-ci doivent agir diversement, & leur mouvemens doivent être en quelque raison composés des élémens dont ils sont formés. Le feu élémentaire semble être dans la nature le principe de l'activité; il est, pour ainsi dire, un levain fécond qui met en fermentation la masse & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité ou par la forte liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est une vehicule propre à favoriser la combinaison des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie constituante. enfin l'air est un fluide qui fournit aux autres élémens l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvemens, & qui de plus se trouve propre à se combiner avec eux. Ces élémens que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agissant & réagissant, toujours se combinant & se séparant s'attirant & se repoussant, suffisent pour nous expliquer la formation de tous les êtres que nous voyons; leurs mouvemens naissent sans interruption les uns des autres; ils sont alternativement des causes & des effets; ils forment ainsi un vaste cercle de générations & de destructions, de combinaisons & de

décompositions, qui n'a pu avoir de commencement & qui n'aura jamais de fin. En un mot la nature n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres. Les mouvemens des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même est entretenu par les mouvemens des êtres particuliers. Ceux-ci sont fortifiés ou affoiblis, accélérés ou retardés, simplifiés ou compliqués, engendrés ou anéantis par les différentes combinaisons ou circonstances qui changent à chaque moment les directions, les tendances, les loix, les façons d'être & d'agir des différens corps qui sont mus [9]. Vouloir remonter au-delà pour trouver le principe de l'action dans la matiere & l'origine des choses, ce n'est jamais que reculer la difficulté, & la soustraire absolument à l'examen de nos sens, qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les causes à portée d'agir sur eux ou de leur imprimer des mouvemens. Ainsi contentons-nous de dire que la matiere a toujours existé, qu'elle se meut en vertu de son essence, que tous les phénomènes de la nature sont dus aux mouvemens divers des matieres variées qu'elle renferme,

---

(9) S'il étoit vrai qne tout tendit à former une masse seule & unique, & si dans cette masse unique il arrivoit un instant que tout fut *in nisus*, tout resteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus à toute éternité qu'une matiere & un effort, un *Nisus*, ce qui seroit une mort éternelle & universelle. Les physiciens entendent par *Nisus* l'effort d'un corps contre un antre corps sans translation locale; or dans cette supposition il ne pourroit y avoir de Cause de dissolution, vu que suivant l'axiome des chymistes les corps n'agissent que lorsqu'ils sont dissous. *Corpora non agunt nisi sint soluta.*

& qui font que, semblable au Phénix, elle renaît continuellement de ses cendres (10).

---

[10] *Omnium quæ in sempiterno isto mundo semper fuerunt futuraque sunt, aiunt principium fuisse nullum, sed orbem esse quemdam generantium nascentiumque, in quo uniuscujusque geniti initium simul & finis esse videatur.*

V. CENSORIN. DE DIE NATALI.

Le Poëte Manilius s'exprime de la même façon dans ces beaux vers :

Omnia mutantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terræ vertentibus annis,
Exutas variam faciem per sæcula gentes.
At manet incolumis Mundus suaque omnia servat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit, cursusque fatigat :
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.

MANILII ASTRONOM. LIB. I.

Ce fut encore le sentiment de Pythagore, tel qu'il est exposé par Ovide au livre XV. De ses Métamorphoses, Vers 165 & suiv.

Omnia mutantur, nihil interit ; errat & illinc
Huc venit, hinc illuc. &c.

CHAPITRE III.

De la matiere, de ses combinaisons différentes & de ses mouvemens divers ; ou de la marche de la Nature.

NOUS ne connoissons point les élémens des corps, mais nous connoissons quelques-unes de leurs propriétés ou qualités, & nous distinguons leurs différentes matieres par les effets ou changemens qu'elles produisent sur nos sens, c'est-à-dire, par les différens mouvemens que leur présence fait naître en nous. Nous leur trouvons en conséquence de l'étendue, de la mobilité, de la divisibilité, de la solidité, de la gravité, de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives il en découle d'autres, telles que la densité, la figure, la couleur, le poids, &c. Ainsi rélativement à nous la matiere en général est tout ce qui affecte nos sens d'une façon quelconque ; & les qualités que nous attribuons aux différentes matieres sont fondées sur les différentes impressions, ou sur les changemens qu'elles produisent en nous-mêmes.

L'ON n'a pas jusqu'ici donné de la matiere une définition satisfaisante ; les hommes trompés par leurs préjugés n'en ont eu que des notions imparfaites, vagues & superficielles. Ils ont regardé cette matiere comme un être unique, grossier, passif, incapable de se mouvoir, de se combiner, de rien produire par lui-même ; au lieu qu'ils auroient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils eussent quelques propriétés communes telles que l'étendue, la divisibilité, la figure, &c., ne devoient cependant point être rangés sous une même classe, ni être compris sous une même dénomination.

Un exemple peut servir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire sentir l'exactitude, & à en faciliter l'application : les propriétés communes à toute matiere sont l'étendue, la divisibilité, l'impénétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de masse ; la matiere du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matiere, jouit encore de la propriété particulière d'être mue d'un mouvement qui produit sur nos organes le sentiment de la chaleur, ainsi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la sensation de la lumière. Le fer, en tant que matiere en général, est étendu divisible, figurable, mobile en masse ; si la matiere du feu vient se combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, savoir, celles d'exciter en nous les sensations de la chaleur & de la lumière qu'il n'avoit point auparavant, &c. Toutes ces propriétés distinctives en sont inséparables, & les phénoménes qui en résultent, en résultent nécessairement dans la rigueur du mot.

Pour peu que l'on considére les voies de la nature ; pour peu que l'on suive les êtres dans les différens états par lesquels, en raison de leurs propriétés, ils sont forcés de passer, on reconnoîtra que c'est au mouvement seul que sont dûs les changemens, les combinaisons, les formes, en un mot toutes les modifications de la matiere. C'est par le mouvement que tout ce qui existe se produit, s'altére, s'accroît & se détruit ; c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé par une suite de sa nature d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différens pour l'essence, le rang & l'espace.

Dans ce que les Physiciens ont nommé les trois *régnes de la nature*, il se fait à l'aide du mouvement

une tranſmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere ; la nature a beſoin dans un lieu de celles qu'elles avoient placées pour un tems dans un autre : ces molécules, après avoir par des combinaiſons particulières conſtitué des êtres doués d'eſſences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, ſe diſſolvent ou ſe ſéparent plus ou moins aiſément ; & en ſe combinant d'une nouvelle maniere elles forment des êtres nouveaux. L'obſervateur attentif voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins ſenſible, par tous les êtres qui l'entourent : il voit la nature remplie de germes errans, dont les uns ſe développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les ſphères, dans les matrices, dans les circonſtances néceſſaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus ſenſibles par l'addition de ſubſtances ou de matieres analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouvement, néceſſairement dirigé, modifié, accéléré ou ralenti, fortifié ou affoibli en raiſon des différentes propriétés que les êtres acquiérent & perdent ſucceſſivement ; ce qui produit infailliblement à chaque inſtant des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps, ceux-ci ne peuvent être rigoureuſement les mêmes dans deux inſtans ſucceſſifs de leur durée ; ils ſont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de ſubir des variations continuelles dans leurs eſſences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs maſſes, dans leurs façons d'être, dans leurs qualités.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroiſſent, ſe fortifient, acquiérent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, ſoit en ſe nourriſſant de plantes analogues à leur être, ſoit en dévorant d'autres animaux, dont la ſubſiſtance ſe trouve propre à les conſerver, c'eſt-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre ſubſiſtance qui s'en dé-

gagent à chaque inſtant. Ces mêmes animaux ſe nourriſſent, ſe conſervent, s'accroiſſent & ſe fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les preſſe, qui les pénétre, qui leur donne du reſſort, ils ceſſeroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur méchaniſme dont elle facilite le jeu. La terre leur ſert de baſe en donnant la ſolidité à leur tiſſu ; elle eſt chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec leſquelles elle peut ſe combiner. Enfin le feu lui-même, déguiſé ſous une infinité de formes & d'enveloppes, & continuellement reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie & le rend propre à exercer ſes fonctions. Les alimens, chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'eſtomac, rétabliſſent le mouvement dans le ſyſtême des nerfs, & remontent, en raiſon de leur propre activité & des élémens qui les compoſent, la machine qui commençoit à languir & à s'affaiſer par les pertes qu'elle avoit ſouffertes. Auſſitôt tout change dans l'animal ; il a plus d'énergie & d'activité, il prend de la vigueur & montre plus de gaieté ; il agit, il ſe meut, il penſe d'une façon différente, toutes ſes facultés s'exercent avec plus d'aiſance [11]. D'où l'on voit que ce qu'on appelle les *élémens* ou les parties primitives de la matiere, diverſement combinés, ſont

---

(11) Il eſt bon de remarquer ici d'avance que toutes les ſubſtances ſpiritueuſes, c'eſt-à-dire qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignées, telles que le vin, l'eau-de-vie, les liqueurs, &c. font celles qui accélérent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'eſt ainſi que le vin donne du courage & même de l'eſprit, quoique le vin ſoit un être matériel. Le printems & l'été ne font éclore tant d'inſectes & d'animaux, ne favoriſent la végétation, ne rendent la nature vivante que parcequ'alors la matiere du feu ſe trouve plus abondante que dans l'hyver. La matiere ignée eſt évidemment la cauſe de la fermentation, de la génération, de la vie : c'eſt le *Jupiter* des anciens. *Voyez partie II. chapitre 1. vers la fin.*

à l'aide du mouvement continuellement unis & assimilés à la substance des animaux, modifient visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire sur les mouvemens soit sensibles soit cachés qui s'opérent en eux.

Les mêmes élémens qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement de sa mort : ils opérent sa destruction, dès qu'ils ne sont point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité excite en lui des mouvemens désordonnés & destructifs pour sa machine ; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son méchanisme lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiées de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte ; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui ; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

Les plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu par les racines & les pores l'eau, l'air & la matiere ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit ; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les perfectionner ; l'air leur est nécessaire pour s'étendre & leur fournir de l'eau, de la terre & du feu avec lesquels il est lui-même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes constituent les différenres *familles* ou *classes* dans lesquelles

quelles les botaniſtes ont diviſé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaiſons, d'où réſultent une infinité de propriétés très-variées. C'eſt ainſi que croiſſent le cedre & l'hyſſope, dont l'un s'éleve juſqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement ſur la terre. C'eſt ainſi que d'un gland ſort peu-à-peu le chêne qui nous couvre de ſon feuillage; c'eſt ainſi qu'un grain de bled, après s'être nourri des ſucs de la terre, ſert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'eſt accrû lui-même, modifiés & combinés de la maniere qui rend ce végétal le plus propre à s'aſſimiler & ſe combiner avec la machine humaine, c'eſt-à-dire avec les fluides & les ſolides dont elle eſt compoſée.

NOUS retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainſi que dans leur décompoſition, ſoit naturelle ſoit artificielle. Nous voyons que des terres diverſement élaborées, modifiées & combinées ſervent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de denſité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs, & ſe montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait ſortir. Ces corps ſi ſolides, ces pierres, ces métaux ſe détruiſent & ſe diſſolvent à l'aide de l'air, de l'eau & du feu, comme le prouvent l'analyſe la plus ordinaire ainſi qu'une foule d'expériences dont nos yeux ſont témoins tous les jours.

LES animaux, les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la nature, c'eſt-à-dire à la maſſe générale des choſes, au magaſin univerſel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faiſoit la baſe & la ſolidité; l'air ſe charge des parties analogues à lui-même & de celles qui ſont les plus ſubtiles & légères, l'eau entraîne celles qu'elle eſt propre à diſſoudre; le feu rompant ſes liens, ſe dégage pour aller ſe combiner avec d'autres corps. Les parties élé-

mentaires de l'animal ainsi désunies, dissoutes, élaborées, dispersées, vont former de nouvelles combinaisons ; elles servent à nourrir, à conserver ou à détruire de nouveaux êtres, & entr'autres des plantes, qui parvenues à leur maturité nourrissent & conservent de nouveaux animaux ; ceux-ci subissent à leur tour le même sort que les premiers.

TELLE est la marche constante de la nature ; tel est le cercle éternel que tout ce qui existe est forcé de décrire. C'est ainsi que le mouvement fait naître, conserve quelque tems & détruit successivement les parties de l'univers les unes par les autres, tandis que la somme de l'existence demeure toujours la même. La nature par ses combinaisons enfante des soleils, qui vont se placer aux centres d'autant de systêmes ; elle produit des planettes qui par leur propre essence gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces soleils ; peu-à-peu le mouvement altere & les uns & les autres ; il dispersera peut-être un jour les parties dont il a composé ces masses merveilleuses, que l'homme dans le court espace de son existence ne fait qu'entrevoir en passant.

C'EST donc le mouvement continuel inhérent à la matiere qui altére & détruit tous les êtres, qui leur enlève à chaque instant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en substituer d'autres : c'est lui qui, en changeant ainsi leurs essences actuelles, change aussi leurs ordres, leurs directions, leurs tendances, les loix qui réglent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaison intime de molécules analogues & similaires qui se sont rapprochées, jusqu'au soleil, ce vaste réservoir de particules enflammées qui éclaire le firmament ; depuis l'huître engourdie jusqu'à l'homme actif & pensant, nous voyons une progression non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaisons & de mouvemens, dont il résulte des êtres, qui ne différent entr'eux que par la variété de leurs matieres élémentaires, des combinaisons & des proportions de

ces mêmes élémens, d'où naissent des façons d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation, nous ne verrons jamais que des matieres diversement combinées, qui chacune ont des mouvemens qui leur sont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, & qui leurs font subir des changemens nécessaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croissance & la vie instantanée des animaux, des végétaux & des minéraux que des matieres qui se combinent, qui s'aggrégent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des êtres sentans, vivans, végétans, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir existé quelque tems sous une forme particuliere, sont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre [12].

---

(12) *Destructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rien ne naît & ne meurt dans la nature, vérité qui a été sentie par plusieurs anciens Philosophes. Empédocle dit, „ il n'y a ni naissance ni mort pour chacun des mortels; mais seulement une „ combinaison, & une séparation de ce qui étoit combiné, & „ c'est ce que parmi les hommes l'on appelle naissance & mort. „ Le même Philosophe dit encore, „ ceux-là sont des enfans, ou „ des gens dont les vues sont bornées, qui s'imaginent qu'il naisse „ quelque chose qui n'existoit pas auparavant, ou que quelque „ chose puisse mourir ou périr totalement. „ VOYEZ PLUTARCH. CONTR. COLOT. Platon avoue que suivant une ancienne tradition, „ les vivans naissoient des morts, de même que les morts „ venoient des vivans & que c'est là le cercle constant de la nature" Il ajoute ailleurs de lui-même, „ qui sait si vivre n'est point „ mourir, & si mourir n'est point vivre? „ C'étoit encore la „ doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire.

> .... *nascique vocatur.*
> *incipere esse aliud quàm quod fuit ante, morique*
> *desinere illud idem.*

V. METAMORPH. LIB. XV. v. 254.

CHAPITRE IV.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction & de la répulsion. De la force d'inertie. De la nécessité.

LES hommes ne sont point surpris des effets dont ils connoissent les causes; ils croient connoître ces causes dès qu'ils les voient agir d'une maniere uniforme & immédiate, ou dès que les mouvemens qu'elles produisent sont simples: la chûte d'une pierre qui tombe par son propre poids, n'est un objet de méditation que pour un philosophe, pour qui la façon d'agir des causes les plus immédiates, & les mouvemens les plus simples ne sont pas des mysteres moins impénétrables que la façon dont agissent les causes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'est jamais tenté d'approfondir les effets qui lui sont familiers ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chûte de la pierre qui doivent le surprendre ou mériter ses recherches; il faut un Newton pour sentir que la chûte des corps graves est un phénomène digne de toute son attention; il faut la sagacité d'un physicien profond pour découvrir les loix suivant lesquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens, enfin l'esprit le plus exercé a souvent le chagrin de voir que les effets les plus simples & les plus ordinaires échappent à toutes ses recherches & demeurent inexplicables pour lui.

NOUS ne sommes tentés de rêver & de méditer sur les effets que nous voyons que lorsqu'ils sont extraordinaires, inusités, c'est-à-dire, lorsque nos yeux n'y sont point accoutumés ou quand nous ignorons l'énergie de la cause que nous voyons agir. Il n'est point d'Européen qui n'ait vû quelques-uns des effets de la

poudre à canon; l'ouvrier qui travaille à la faire n'y ſoupçonne rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matieres, qui entrent dans la compoſition de cette poudre; l'Américain regardoit autrefois ſa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin* & ſa force comme *ſurnaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cauſe, eſt regardé par lui comme l'inſtrument de la vengeance céleſte; le phyſicien le regarde comme un effet naturel de la matiere électrique qui eſt cependant elle-même une cauſe qu'il eſt bien éloigné de connoître parfaitement.

QUOIQU'IL en ſoit, dès que nous voyons une cauſe agir nous regardons ſes effets comme naturels; dès que nous nous ſommes accoutumés à la voir ou familiariſés avec elle, nous croyons la connoître & ſes effets ne nous ſurprennent plus. Mais dès que nous appercevons un effet inuſité ſans en découvrir la cauſe, notre eſprit ſe met en travail, il s'inquiette en raiſon de l'étendue de cet effet; ii s'agite ſur-tout lorſqu'il y croit notre conſervation intéreſſée, & ſa perplexité augmente à meſure qu'il ſe perſuade qu'il eſt eſſentiel pour nous de connoître cette cauſe dont nous ſommes vivement affectés. Au défaut de nos ſens, qui ſouvent ne peuvent rien nous apprendre ſur les cauſes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéreſſent le plus, nous avons recours à notre imagination, qui troublée par la crainte devient un guide ſuſpect, & nous crée des chimères ou des cauſes fictives auxquelles elle fait honneur des phénomènes qui nous allarment. C'eſt à ces diſpoſitions de l'eſprit humain que ſont dues, comme nous verrons par la ſuite, toutes les erreurs religieuſes des hommes, qui, dans le déſeſpoir de ne pouvoir remonter aux cauſes naturelles des phénomènes inquiétans dont ils étoient les témoins & ſouvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des cauſes imaginaires, devenues pour eux des ſources de folies.

NÉANMOINS dans la nature il ne peut y avoir que des cauſes & des effets naturels. Tous les mouve-

mens qui s'y excitent ſuivent des loix conſtantes & néceſſaires ; celles des opérations naturelles que nous ſommes à portee de juger ou de connoître ſuffiſent pour nous faire découvrir celles qui ſe dérobent à notre vue ; nous pouvons au moins en juger par analogie ; & ſi nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre nous apprendrons à n'être point ſi déconcertés de celles qu'elle refuſe de nous montrer. Les cauſes les plus éloignées de leurs effets agiſſent indubitablement par des cauſes intermédiaires, à l'aide deſquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premières : ſi dans la chaîne de ces cauſes il ſe trouve quelques obſtacles qui s'oppoſent à nos recherches, nous devons tâcher de les vaincre ; & ſi nous ne pouvons y réuſſir, nous ne ſommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne eſt briſée, ou que la cauſe qui agit eſt *ſurnaturelle* ; contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des reſſources que nous ne connoiſſons pas ; mais ne ſubſtituons jamais des phantômes, des fictions ou des mots vuides de ſens aux cauſes qui nous échappent ; nous ne ferions par-là que nous confirmer dans l'ignorance, nous arrêter dans nos recherches, & nous obſtiner à croupir dans nos erreurs.

Malgré l'ignorance où nous ſommes des voies de la nature ou de l'eſſence des êtres, de leurs propriétés, de leurs élémens, de leurs proportions & combinaiſons, nous connoiſſons pourtant les loix ſimples & générales ſuivant leſquelles les corps ſe meuvent, & nous voyons que quelques-unes de ces loix, communes à tous les êtres ne ſe dementent jamais ; lorſqu'elles ſemblent ſe démentir dans quelques occaſions, nous ſommes ſouvent à portée de découvrir les cauſes qui, venant à ſe compliquer en ſe combinant avec d'autres, empêchent qu'elles n'agiſſent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous ſavons que le feu appliqué à la poudre doit néceſſairement l'allumer : dès que cet effet ne s'opére point, quand même nos ſens ne nous l'apprendroient pas, nous ſommes en droit de conclure qne cette poudre eſt mouillée ou ſe

trouve jointe à quelque substance qui empêche son explosion. Nous savons que l'homme dans toutes ses actions tend à se rendre heureux; quand nous le voyons travailler à se détruire ou à se nuire à lui-même, nous devons en conclure qu'il est mu par quelque cause qui s'oppose à sa tendance naturelle, qu'il est trompé par quelque préjugé, que faute d'expériences il ne voit point où ses actions peuvent le mener.

Si tous les mouvemens des êtres étoient simples ils seroient très-faciles à connoître, & nous serions assurés des effets que les causes doivent produire, si leurs actions ne se confondoient point. Je sais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement; je sais qu'elle sera forcée de suivre une route oblique si elle rencontre un autre corps qui change sa direction; mais je ne sais plus qu'elle est la ligne qu'elle décrira si elle est troublée dans sa chûte par plusieurs forces contraires qui agissent alternativement sur elle: il peut se faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, spirale, elliptique, &c.

Les mouvemens les plus composés ne sont pourtant jamais que les résultats de mouvemens simples qui se sont combinés; ainsi dès que nous connoîtrons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décomposer & analyser pour découvrir ceux qui sont combinés; & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre: nous verrons alors que des mouvemens très-simples sont les causes de la rencontre nécessaire des différentes matieres dont tous les corps sont composés; que des matieres variées pour l'essence & les propriétés ont chacune des façons d'agir ou des mouvemens qui leur sont propres, & que leur mouvement total est la somme des mouvemens particuliers qui se sont combinés.

Parmi les matieres que nous voyons, les unes sont constamment disposées à s'unir, tandis que d'autres sont incapables d'union: celles qui sont propres à s'unir, forment des combinaisons plus ou moins intimes & durables, c'est-à-dire plus ou moins capables

de persévérer dans leur état & résister à la dissolution. Les corps que nous nommons *solides* sont composés d'un plus grand nombre de parties homogènes, similaire, analogues disposées à s'unir, & dont les forces conspirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont besoin de s'étayer, pour ainsi dire, les uns les autres afin de se conserver, d'acquérir de la consistence & de la solidité ; vérité également constante dans ce qu'on appelle le *physique* & & dans ce qu'on appelle le *moral.*

C'EST sur cette disposition des matieres & des corps les uns rélativement aux autres que sont fondées les façons d'agir que les physiciens désignent sous les noms *d'attraction* & de *répulsion*, de *sympathie*, & *d'antipathie*, *d'affinités* ou de *rapports* [13]. Les moralistes désignent cette disposition & les effets qu'elle produit sous le nom *d'amour* & de *haine*, *d'amitié* ou *d'aversion.* Les hommes comme tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulsion ; ceux qui se passent en eux ne différent des autres que parce qu'ils sont plus cachés, & que souvent nous ne connoissons point les causes qui les excitent, ni leur façon d'agir.

QUOIQU'IL en soit, il nous suffit de savoir que par une loi constante certains corps sont disposés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'au-

---

[13] Empédocle disoit, selon Diogéne Laërce, *qu'il y avoit une sorte d'amitié par laquelle les élémens s'unissoient, & une sorte de discorde par laquelle ils s'éloignoient.* D'où l'on voit que le systême de l'attraction est fort ancien ; mais il falloit un Newton pour le développer. L'amour à qui les anciens attribuoient le débrouillement du *Cahos*, ne paroît être que l'attraction personnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens sur le *cahos* n'indiquent visiblement que l'accord & l'union qui se trouvent entre les substances analogues ou homogénes, d'où résulte l'existence de l'univers, tandis que la répulsion ou la discorde, que les anciens nommoient *ερις* étoit la cause de la dissolution, de la confusion, du désordre. Voilà sans doute l'origine du dogme des *deux principes.*

tres ne peuvent point se combiner. L'eau se combine avec les sels & ne se combine point avec les huiles. Quelques combinaisons sont très-fortes, comme dans les métaux, d'autres sont plus foibles & très-faciles à décomposer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent susceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur servent *d'intermédes* ou de liens communs; c'est ainsi que l'huile & l'eau se combinent & font du savon à l'aide d'un sel alcalin. De tous ces êtres diversement combinés dans des proportions très variées, il résulte des corps, des tous physiques ou moraux dont les propriétés & les égalités sont essentiellement différentes, & dont les façons d'agir sont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoitre en raison des élémens ou matieres qui sont entrées dans leur composition, & des modifications diverses de ces mêmes matieres.

C'est ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses aggrégatives, par l'union de matieres analogues & similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former un tout. Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que peu-à-peu se forment une plante, un métal, un animal, un homme, qui chacun dans le systême ou le rang qu'ils occupent, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent & le fortifient. C'est ainsi que certains alimens conviennent à l'homme tandis que d'autres le tuent; quelques-uns lui plaisent & le fortifient; d'autres lui répugnent & l'affoiblissent. Enfin, pour ne jamais séparer les loix de la physique de celles de la morale, c'est ainsi que les hommes, attirés par leurs besoins les uns vers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages*, *familles*, *sociétés*, *amitiés*, *liaisons*, & que la

vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement.

QUELS que soient la nature & les combinaisons des êtres, les mouvemens ont toujours une direction ou tendance : sans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement : cette direction est réglée par les propriétés de chaque être ; dès qu'il a des propriétés données, il agit nécessairement, c'est-à-dire il suit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui constituent l'être ce qu'il est & sa façon d'agir, qui est toujours une suite de sa façon d'exister. Mais quelle est la direction ou tendance générale ou commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel est le but visible & connu de tous leurs mouvemens? C'est de conserver leur existence actuelle, c'est d'y persévérer, c'est de la fortifier, c'est d'attirer ce qui lui est favorable, c'est de repousser ce qui peut lui nuire, c'est de résister aux impulsions contraires à sa façon d'être & sa tendance naturelle.

EXISTER, c'est éprouver les mouvemens propres à une essence déterminée. Se conserver, c'est donner & recevoir des mouvemens dont résulte le maintien de l'existence, c'est attirer les matieres propres à corroborer son être, c'est écarter ceux qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainsi tous les êtres que nous connoissons tendent à se conserver chacun à leur maniere. La pierre par la forte adhésion de ses parties oppose de la résistance à sa destruction. Les êtres organisés se conservent par des moyens plus compliqués, mais qui sont propres à maintenir leur existence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant physique que moral, être vivant, sentant, pensant & agissant ne tend à chaque instant de sa durée qu'à se procurer ce qui lui plaît, ou ce qui est conforme à son être, & s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire [14].

---

[14] S. Augustin admet, comme nous, une tendance à se conserver dans tous les êtres soit organisés soit non organisés. *Voyez son traité de Civitate Dei Lib. XI. cap. 28.*

La conſervation eſt dont le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres ſemblent continuellement dirigées. Les phyſiciens ont nommé cette tendance ou direction, *gravitation ſur ſoi*. Newton l'appelle *force d'inertie ;* les moraliſtes l'ont appellé dans l'homme *amour de ſoi ;* qui n'eſt que la tendance à ſe conſerver, le deſir du bonheur, l'amour du bien être & du plaiſir, la promptitude à ſaiſir tout ce qui paroît favorable à ſon être, & l'averſion marquée pour tout ce qui le trouble ou le menace: ſentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'eſpece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de ſatisfaire, que toutes leurs paſſions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation ſur ſoi* eſt donc une diſpoſition néceſſaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à perſévérer dans l'exiſtence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou ſa tendance primitive.

Toute cauſe produit un effet; il ne peut y avoir d'effet ſans cauſe. Toute impulſion eſt ſuivie de quelque mouvement plus ou moins ſenſible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir ſont, comme on a vu, déterminées par leurs natures, leurs eſſences, leurs propriétés, leurs combinaiſons ; il faut donc en conclure que tous les mouvemens ou toutes les façons d'agir des êtres étant dûs à quelques cauſes, & ces cauſes ne pouvant agir & ſe mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés eſſentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomènes ſont néceſſaires, & que chaque être de la nature dans des circonſtances & d'après des propriétés données ne peut agir autrement qu'il le fait.

La néceſſité eſt la liaiſon infaillible & conſtante des cauſes avec leurs effets. Le feu brûle néceſſairement les matieres combuſtibles qui ſont placées dans la ſphère de ſon action. L'homme deſire néceſſairement ce qui eſt, ou ce qui paroît utile à ſon bien-être,

La nature dans tous ſes phénomenes agit néceſſairement d'après l'eſſence qui lui eſt propre; tous les êtres qu'elle renferme agiſſent néceſſairement d'après leurs eſſences particulieres ; c'eſt par le mouvement que le tout a des rapports avec ſes parties & celles-ci avec le tout; c'eſt ainſi que tout eſt lié dans l'univers; il n'eſt lui-même qu'une chaine immenſe de cauſes & d'effets, qui ſans ceſſe découlent les unes des autres. Pour peu que nous réfléchiſſions, nous ſerons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons eſt *néceſſaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'eſt ; que tous les êtres que nous appercevons, ainſi que ceux qui ſe dérobent à notre vue agiſſent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élevent, les ſubſtances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à ſe conſerver, l'homme ſe chérit lui-même, il aime ce qui lui eſt avantageux dès qu'il le connoit, & déteſte ce qui peut lui être défavorable. Enfin nous ſommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cauſe iſolée, d'action détachée dans une nature où tous les êtres agiſſent ſans interruption les uns ſur les autres, & qui n'eſt elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus ſuivant des loix néceſſaires.

DEUX exemples ſerviront à nous rendre plus ſenſible le principe qui vient d'être poſé ; nous emprunterons l'un du phyſique & l'autre du moral. Dans un tourbillon de pouſſiere qu'éléve un vent impétueux, quelque confus qu'il paroiſſe à nos yeux ; dans la plus affreuſe tempête excitée par des vents oppoſés qui ſoulevent les flots, il n'y a pas une ſeule molécule de pouſſiere ou d'eau qui ſoit placée au *hazard*, qui n'ait ſa cauſe ſuffiſante pour occuper le lieu où elle ſe trouve, & qui n'agiſſe rigoureuſement de la maniere dont elle doit agir. Un géometre, qui connoîtroit exactement les différentes forces qui agiſſent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui ſont mues, démontreroit que, d'après des cauſes

données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

DANS les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opere infailliblement les effets qu'elle doit opérer, suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Cela paroîtroit évident pour une intelligence qui seroit en état de saisir & d'apprécier toutes les actions & réactions des esprits & des corps de ceux qui contribuent à cette révolution.

ENFIN, si tout est lié dans la nature; si tous les mouvemens y naissent les uns des autres, quoique leurs communications secrettes échappent souvent à notre vue, nous devons être assurés qu'il n'est point de cause si petite ou si éloignée qui ne produise quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats sur nous-mêmes C'est peut-être dans les plaines arides de la Lybie que s'amassent les premiers élémens d'un orage, qui porté par les vents viendra vers nous. appesentira notre atmosphere, influera sur le tempéramment & sur les passions d'un homme que ses circonstances mettent à portée d'influer sur beaucoup d'autres, & qui décidera d'après ses volontés du sort de plusieurs nations.

L'HOMME en effet se trouve dans la nature & en fait une partie; il y agit suivant des loix qui lui sont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée l'action ou l'impulsion des êtres qui agissent sur lui d'après les loix propres à leur essence. C'est ainsi qu'il est diversement modifié, mais ses actions sont toujours en raison composée de sa propre énergie & de celle des êtres qui agissent sur lui, & qui

le modifient. Voilà ce qui détermine si diversement & souvent si contradictoirement ses pensées, ses opinions, ses volontés, ses actions, en un mot les mouvemens soit visibles soit cachés qui se passent en lui. Nous aurons occasion par la suite de mettre cette vérité, aujourd'hui si contestée, dans un plus grand jour; il nous suffit ici de prouver en général que tout dans la nature est nécessaire, & que rien de ce qui s'y trouve ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'EST le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaison & des rapports entre les différens systêmes des êtres; l'attraction les rapproche lorsqu'ils sont dans la sphere de leur action réciproque, la répulsion les dissout & les sépare; l'une les conserve & les fortifie, l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés, ils tendent à persévérer dans leur façon d'exister en vertu de leur *force d'inertie*; mais ils ne peuvent y réussir, parce qu'ils sont sous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agissent successivement & perpétuellement sur eux : leurs changemens de formes, leurs dissolutions, sont nécessaires à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans cesse, qu'elle suit sans interruption par la destruction & la réproduction de tous les êtres subordonnés, forcés de subir ses loix, & de concourir à leur maniere au maintien de l'existence active essentielle au grand tout.

AINSI chaque être est un individu, qui, dans la grande famille, remplit sa tâche nécessaire dans le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur propre essence, sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles suivant lesquelles la nature agit elle-même: force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises, elle régle les mouvemens de tous les êtres; par la nécessité de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manieres à son plan général; & ce plan

ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les changemens continuels de ces parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres; ce qui établit & détruit les rapports subsistans entre eux, ce qui leur donne & leut ôte des formes, des combinaisons, des qualités d'après lesquelles ils agissent pour un tems, & qui leur sont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une autre maniere. C'est ainsi que la nature les accroît & les altere, les augmente & les diminue, les rapproche & les éloigne, les forme & les détruit suivant qu'il est nécessaire pour le maintient de son ensemble, vers lequel cette nature est essentiellement nécessitée de tendre.

CETTE force irrésistible, cette nécessité universelle, cette énergie générale, n'est donc qu'une suite de la nature des choses en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des loix constantes & immuables; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant ou vivant, dont toutes les parties concourent nécessairement & à leur insçu à maintenir l'action, l'existence & la vie; la nature existe & agit nécessairement, & tout ce qu'elle contient conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant (15). Nous verrons par la suite combien l'imagination des hommes travaille pour se faire une idée de l'énergie de la nature

---

[15] Platon dit que *la matiere & la nécessité sont la même chose, & que cette nécessité est la mère du monde.* En effet la matiere agit parce qu'elle existe, & elle existe pour agir; nous ne pouvons aller au-dèla. Si l'on demande comment ou pourquoi la matiere existe? Nous dirons qu'elle existe nécessairement ou parce qu'elle renferme la raison suffisante de son existence. En la supposant produite ou créée par un être distingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il soit, est nécessaire ou renferme la cause suffisante de sa propre existence. En substituant la matiere ou la nature à cet être, on ne fait que substituer un agent connu, ou possible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impossible à connoître, & dont l'existence est impossible à démontrer.

qu'ils ont perſonnifiée, & diſtinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuiſibles que, faute de connoitre la Nature, ils ont imaginées pour arrêter ſon cours, pour ſuſpendre ſes loix éternelles, pour mettre des obſtacles à la néceſſité des choſes.

CHAPITRE V.

De l'ordre & du déſordre, de l'intelligence, du hazard.

LA vue des mouvemens néceſſaires, périodique & réglés qui ſe paſſent dans l'univers fit naître dans l'eſprit des hommes l'idée de *l'ordre.* Ce mot, dans ſa ſignification primitive, ne repréſente qu'une façon d'enviſager & d'appercevoir avec facilité l'enſemble & les différens rapports d'un tout, dans lequel nous trouvons par ſa façon d'être & d'agir une certaine convenance ou conformité avec la nôtre. L'homme, en étendant cette idée, a tranſporté dans l'univers les façons d'enviſager les choſes qui lui ſont particulières; il a ſuppoſé qu'il exiſtoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit déſignés ſous le nom *d'ordre*, & conſéquemment il a donné le nom de *déſordre* à tous les rapports qui ne lui paroiſſoient pas conformes à ces premiers.

IL eſt aiſé de conclure de cette idée de l'ordre & du déſordre qu'ils n'exiſtent point réellement dans une nature où tout eſt néceſſaire, qui ſuit des loix conſtantes, & qui force tous les êtres à ſuivre dans chaque inſtant de leur durée les régles qui découlent de leur propre exiſtence. C'eſt donc dans notre eſprit ſeul qu'eſt le modèle de ce que nous nommons *ordre*

ou

ou désordre ; comme toutes les idées abstraites & métaphysiques, il ne suppose rien hors de nous. En un mot l'ordre ne sera jamais que la faculté de nous co-ordonner avec les êtres qui nous environnent ou avec le tout dont nous faisons partie.

CEPENDANT, si l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature, cet ordre ne sera qu'une suite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conspirer à une fin commune. Ainsi dans un corps qui se meut, l'ordre est la série, la chaine des actions ou des mouvemens propres à le constituer ce qu'il est, & à le maintenir dans son existence actuelle. L'ordre rélativement à la nature entiere, est la chaine des causes & des effets nécessaires à son existence active, & au maintien de son ensemble éternel. Mais, comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précéde, tous les êtres particuliers dans le rang qu'ils occupent sont forcés de concourir à ce but; d'où l'on est obligé de conclure que ce que nous appellons *l'ordre de la nature* ne peut être jamais qu'une façon d'envisager la nécessité des choses à laquelle tout ce que nous connoissons est soumis. Ce que nous appellons *désordre* n'est qu'un terme rélatif fait pour désigner les actions ou mouvemens nécessaires par lesquels des êtres particuliers sont nécessairement altérés & troublés dans leur façon d'exister instantanée, & forcés de changer de façon d'agir, mais aucunes de ces actions, aucuns de ces mouvemens ne peuvent un seul instant contredire ou déranger l'ordre général de la nature de laquelle tous les êtres tiennent leurs existences, leurs propriétés, leurs mouvemens particuliers. Le désordre pour un être n'est jamais que son passage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exister, qui entraîne nécessairement une nouvelle suite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être se trouvoit précédemment susceptible.

CE que nous appellons *ordre dans la nature* est une façon d'être ou une disposition de ses parties rigou-

ceusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons; dans tout autre systême de matieres s'il étoit possible, il s'établiroit nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogènes & les plus discordantes mises en action rassemblées, par un enchainement de phénomènes nécessaires, il se formera entr'elles un ordre total quelconque; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même & tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

AINSI, je le répéte, *l'ordre* n'est que la nécessité, envisagée rélativement à la suite des actions, ou la chaine liée des causes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que *l'ordre* dans notre systême planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomènes qui s'opérent suivant des loix nécessaires d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui le composent? En conséquence de ces loix le soleil occupe le centre; les planettes gravitent sur lui & décrivent autour de lui en des tems réglès des révolutions continuelles. Les satellites de ces mêmes planettes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphere d'action, & décrivent autour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planettes, la terre que nous habitons, tourne autour d'elle-même, & par les différens aspects que sa révolutions annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil sur différentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes; les plantes, les animaux, les hommes sont en hyver dans une sorte de léthargie; au printems tous les êtres semblent se ranimer & sortir d'un long assoupissement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du soleil influe sur toutes ses productions; ces rayons dardés oblique-

ment n'agissent point comme s'ils tomboient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout celà nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir. Tous ces effets sont dûs à la gravitation, a l'attraction, à la force centrifuge, &c.

D'UN autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet surnaturel, vient quelquefois à se troubler, ou se change en désordre; mais ce désordre lui-même est toujours une suite des loix de la nature, dans laquelle il est nécessaire que quelques-unes de ses parties pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. C'est ainsi que des cometes s'offrent inopinément à nos yeux surpris; leur course excentrique vient troubler la tranquilité de notre systême planétaire; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout est merveille; le physicien lui-même conjecture que jadis ces cométes ont renversé la surface de notre globe & causé les plus grandes révolutions sur la terre. Indépendamment de ces désordres extraordinaires, il en est de plus communs auxquels nous sommes exposés; tantôt les saisons semblent déplacées; tantôt les élémens en discorde semblent se disputer le domaine de notre monde; la mer sort de ses limites, la terre solide s'ébranle, les montagnes s'embrâsent, la contagion détruit les hommes & les animaux, la stérilité désole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre, & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en supposent l'auteur, tandis que ces désordres affligeans sont des effets nécessaires, produits par des causes naturelles, qui agissent d'après des loix fixes déterminées par leur propres essences, & par l'essence universelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, se mouvoir, se dissoudre & où ce que nous appellons *l'ordre* doit être quelquefois troublé & se changer

en une façon d'être nouvelle qui pour nous eſt un déſordre.

L'ORDRE & le déſordre de la nature n'exiſtent point ; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui eſt conforme à notre être, & du *déſordre* dans tout ce qui lui eſt oppoſé. Cependant tout eſt dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des régles certaines & néceſſaires qui découlent de l'eſſence qu'elles ont reçue ; il n'y a point de déſordre dans un tout au maintien duquel le déſordre eſt néceſſaire, dont la marche générale ne peut jamais ſe déranger, où tous les effets ſont des ſuites de cauſes naturelles qui agiſſent comme elles doivent infailliblement agir.

IL ſuit encore qu'il ne peut y avoir ni monſtres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appellons des monſtres ſont des combinaiſons avec leſquelles nos yeux ne ſont point familiariſés, & qui n'en ſont pas moins des effets néceſſaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *ſurnaturels* ſont des phénomènes de la nature dont notre ignorance ne connoit point les principes ni la façon d'agir, & que faute d'en connoître les cauſes véritables nous attribuons follement à des cauſes fictives, qui, ainſi que l'idée de l'ordre, n'exiſtent que dans nous-mêmes tandis que nous les plaçons hors d'une nature au-delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

QUANT à ce que l'on nomme des *miracles*, c'eſt-à-dire des effets contraires aux loix immuables de la nature ; on ſent que de telles œuvres ſont impoſſibles, & que rien ne pourroit ſuſpendre un inſtant la marche néceſſaire des êtres ſans que la nature entière ne fût arrêtée & troublée dans ſa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature que pour ceux qui ne l'ont point ſuffiſamment étudiée, ou qui ne ſentent point que ſes loix ne peuvent jamais ſe démentir dans la moindre de ſes parties ſans que le tout

ne fût anéanti, ou du moins ne changeât d'eſſence & de façon d'exiſter [16].

L'ORDRE & le déſordre ne ſont donc que des mots par leſquels nous déſignons des états dans leſquels êtres des particuliers ſe trouvent. Un être eſt dans l'ordre lorſque tous ſes mouvemens conſpirent au maintien de ſon exiſtence actuelle & favoriſent ſa tendance à s'y conſerver; il eſt dans le déſordre lorſque les cauſes qui le remuent troublent ou détruiſent l'harmonie ou l'équilibre néceſſaires à la conſervation de ſon état actuel. Cependant le déſordre dans un être n'eſt, comme on a vu, que ſon paſſage à un ordre nouveau. Plus ce paſſage eſt rapide, & plus le déſordre eſt grand pour l'être qui l'éprouve; ce qui conduit l'homme à la mort eſt pour lui le plus grand des déſordres; cependant la mort n'eſt pour lui qu'un paſſage à une nouvelle façon d'exiſter, elle eſt dans l'ordre de la nature.

NOUS diſons que le corps humain eſt dans l'ordre, lorſque les différentes parties qui le compoſent agiſſent d'une maniere dont réſulte la conſervation du tout, ce qui eſt le but de ſon exiſtence actuelle; nous diſons qu'il eſt en ſanté, lorſque les ſolides & les fluides de ſon corps concourent à ce but & ſe prêtent des ſecours mutuels pour y arriver; nous diſons que ce corps eſt en déſordre auſſitôt que ſa tendance eſt troublée, lorſque quelques-unes de ſes parties ceſſent de concourir à ſa conſervation, & de remplir les fonctions qui lui ſont propres. C'eſt ce qui arrive dans

[16] Un miracle, ſelon quelques métaphyciens, eſt un effet qu n'eſt point dû à des forces ſuffiſantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas ſui vires ſufficientes in natura agnoſcit.* Voyez *Bilfinger de Deo, anima & mundo.* On en conclut qu'il faut chercher la cauſe au-dèla de la nature ou hors de ſon enceinte; cependant la raiſon nous ſuggére que nous ne devrions point recourir à une cauſe ſurnaturelle, ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les cauſes naturelles, ou les forces que la nature renferme.

l'état de maladie, dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine sont aussi nécessaires, sont réglés par des loix aussi certaines, aussi naturelles, aussi invariables que ceux dont le concours produit la santé : la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle suite, un nouvel ordre de mouvemens & de choses. L'homme vient-il à mourir, ce qui nous paroît pour lui le plus grand des desordres, son corps n'est plus le même, ses parties ne concourent plus au même but, son sang ne circule plus, il ne sent plus, il n'a plus d'idées, il ne pense plus, il ne desire plus, la mort est l'époque de la cessation de son existence humaine ; sa machine devient une masse inanimée par la soustraction des principes qui le faisoient agir d'une façon déterminée ; sa tendance est changée, & tous les mouvemens qui s'excitent dans ses débris conspirent à une fin nouvelle : à ceux dont l'ordre & l'harmonie produisoient la vie, le sentiment, la pensée, les passions, la santé, il succede une suite de mouvemens d'un autre genre, qui se font suivant des loix aussi nécessaires que les premiers : toutes les parties de l'homme mort conspirent à produire ceux que l'on nomme dissolution, fermentation, pourriture ; & ces nouvelles façons d'être & d'agir sont aussi naturelles à l'homme réduit en cet état que la sensibilité, la pensée, le mouvement périodique du sang, &c. l'étoient à l'homme vivant : son essence étant changée, sa façon d'agir ne peut être la même ; aux mouvemens réglés & nécessaires qui conspirent à produire ce que nous appellons la *vie*, succedent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la dissolution du cadavre, la dispersion de ses parties, la formation de nouvelles combinaisons d'où résultent de nouveaux êtres, ce qui, comme on a vu ci-devant, est dans l'ordre immuable d'une nature toujours agissante [17].

---

[17] „ On s'est accoutumé, dit un auteur anonyme, que la „ vie est le contraire de la mort, qui paroissant sous l'idée de la

On ne peut donc trop répéter, rélativement au grand ensemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre & sont toujours conformes à la nature; dans tous les états par lesquels ces êtres sont forcés de passer, ils agissent constamment d'une façon nécessairement subordonnée à l'ensemble universel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ses actions, tout le systême de ses mouvemens, sont toujours une suite nécessaire de sa façon d'exister durable ou momentanée. L'ordre dans une société politique est l'effet d'une suite nécessaire d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la composent, dont les mouvemens sont réglés de maniere à concourir au maintien de son ensemble ou à sa dissolution. L'homme constitué ou modifié de la maniere qui fait ce que nous appellons *un homme vertueux* agit nécessairement d'une façon dont résulte le bien-être de ses associés; celui que nous appellons *méchant* agit nécessairement d'une maniere dont résulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes ils doivent agir différemment; le systême de leurs actions, ou leur *ordre rélatif*, est dès-lors essentiellement différent.

Ainsi l'ordre & le désordre dans les êtres particuliers ne sont que des manieres d'envisager les effets naturels & nécessaires qu'ils produisent rélativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant & nous disons qu'il porte le désordre dans la société, parce

---

„ destruction absolue a fait qu'on s'est empressé de chercher des „ raisons d'en exempter l'ame comme si l'ame étoit essentiellement „ autre chose que la vie..... mais la simple perception nous „ apprend que les opposés de ce genre sont *l'animé* & *l'inanimé*. „ La mort est si peu opposée à la vie qu'elle en est le principe: „ du corps d'un seul animal qui a cessé de vivre, il s'en forme „ mille autres vivans; tant il est évident que la vie est dans la „ puissance de la nature" *Voyez dissertations mêlées*, imprimées à Amsterdam en 1740. pag. 252 & 253.

qu'il trouble ſa tendance & met obſtacle à ſon bonheur. Nous évitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangeroit en nous l'ordre des mouvemens néceſſaires à notre conſervation. Cependant l'ordre & le déſordre ſont toujours, comme on a vu, des ſuites également néceſſaires de l'etat durable ou paſſager des êtres. Il eſt dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il eſt de ſon eſſence de brûler; il eſt de ſon eſſence de nuire; mais d'un autre côté il eſt dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut le troubler dans ſa façon d'exiſter. Un être que ſon organiſation rend ſenſible, doit, d'après ſon eſſence, fuir tout ce qui peut endommager ſes organes, & mettre ſon exiſtence en danger.

NOUS appellons *intelligens* les êtres organiſés à notre maniere, dans leſquels nous voyons des facultés propres à ſe conſerver, à ſe maintenir dans l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens néceſſaires pour parvenir à cette fin, avec la conſcience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté que nous nommons *intelligence*, conſiſte dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoiſſons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence les êtres dans leſquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot dont nous ignorons l'eſſence, l'énergie, le but & conſéquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut point avoir de but, puiſqu'il n'y a hors de lui rien où il puiſſe tendre; les parties qu'il renferme ont un but. Si c'eſt en nous-mêmes que nous puiſons l'idée de *l'ordre*, c'eſt encore en nous-mêmes que nous puiſons celle de *l'intelligence*. Nous la refuſons à tous les êtres qui n'agiſſent point à notre maniere, nous l'accordons à ceux que nous ſuppoſons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*, nous diſons que les autres ſont des cauſes aveugles, des agens intelligens qui agiſſent au *hazard*; mot vuide de ſens que nous oppoſons tou-

jours à celui d'intelligence, fans y attacher d'idée certaine.

En effet nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaifon avec leurs caufes. Ainfi nous nous fervons du mot *hazard* pour couvrir notre ignorance de la caufe naturelle qui produit les effets que nous voyons par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une maniere dans laquelle nous ne voyons point d'ordre ou de fyftême fuivi d'actions femblables aux nôtres. Dès que nous voyons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affecté.

Un être *intelligent* c'eft un être qui penfe, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or, pour penfer, pour vouloir, pour agir à notre maniere il faut avoir des organes & un but femblables aux nôtres. Ainfi dire que la nature eft gouvernée par une intelligence, c'eft prétendre qu'elle eft gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que fans organes il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intuition, ni penfées, ni volontés, ni plan, ni actions.

L'Homme fe fait toujours le centre de l'univers; c'eft à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la fienne, ou quelques phénomènes qui l'intéreffent, il les attribue à une caufe qui lui reffemble, qui agit comme lui, qui a fes mêmes facultés, fes mêmes intérêts, fes mêmes projets, fa même tendance, en un mot il s'en fait le modèle. C'eft ainfi que l'homme ne voyant hors de fon efpèce que des êtres agiffans différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à fes propres idées, des vues confor-aux fiennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une caufe intelligente à fa maniere, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il eft vrai que l'homme fe fen-

tant incapable de produire les effets vastes & multipliés qu'il voyoit s'opérer dans l'univers, fut forcé de mettre une difference entre lui & cette cause invisible qui produisoit de si grands effets; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il possédoit lui-même. C'est ainsi que peu-à-peu il parvint à se former une idée de la cause intelligente qu'il plaça au-dessus de la nature pour présider à tous ses mouvemens, dont il l'a crut incapable par elle-même: il s'obstina toujours à la regarder comme un amas informe de matieres mortes & inertes, qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets, des phénomènes réglés dont résulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers* [18].

D'OU l'on voit que c'est faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matiere que l'on a multiplié les êtres sans nécessité, & qu'on a supposé l'univers sous l'empire d'une cause intelligente dont l'homme fut & sera toujours le modele; il ne fera que la rendre inconcevable lorsqu'il en voudra trop étendre les facultés; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impossible, quand dans cette intelligence il voudra supposer des qualités incompatibles, comme il y sera forcé pour se rendre raison des effets contradictoires & désordonnés que l'on voit dans le monde: en effet nous voyons des désordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence souveraine; cependant ces désordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la sagesse, & la bonté qu'on lui suppose, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

ON nous dira sans doute, que la nature renfermant

---

[18] Anaxagore fut, dit-on, le premier qui supposa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou par un *entendement.* Aristote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choses comme *un Dieu-Machine*, c'est-à-dire lorsque toutes les bonnes raisons lui marquoient. *Voyez le dictionnaire de Bayle article* ANAXAGORAS, *Note E.* On est, sans doute, fondé à faire le même reproche à tous ceux qui se servent du mot *intelligence*, pour trancher les difficultés.

& produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle-même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués & combinés d'une maniere déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produisent. Le vin n'a pas les qualités que nous appellons *esprit* ou *courage*, cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en supposions totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeller la nature *intelligente* à la maniere de quelques-uns des êtres qu'elle renferme, mais elle peut produire des êtres intelligens en rassemblant des matieres propres à former des corps organisés d'une façon particuliere, d'où résulte la faculté que nous nommons *intelligence* & les façons d'agir qui sont des suites nécessaires de cette propriété. Je le répete, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues, il faut avoir des idées ; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des sens, ce que l'on ne dira point de la nature ni de la cause que l'on suppose présider à ses mouvemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matieres que nous regardons comme inertes & mortes prennent de l'action, de l'intelligence, de la vie quand elles sont combinées de certaines façons.

Il faut conclure de tout ce qui vient d'être dit, que *l'ordre* n'est jamais que l'enchaînement uniforme & nécessaire des causes & des effets ou la suite des actions qui découlent des propriétés des êtres tant qu'ils demeurent dans un état donné ; que le *désordre* est le changement de cet état ; que tout est nécessairement en ordre dans l'univers, où tout agit & se meut d'après les propriétés des êtres ; qu'il ne peut y avoir ni désordre ni mal réel dans une nature où tout suit les loix de sa propre existence. Qu'il n'y a ni *hasard* ni rien de fortuit dans cette nature, où il n'est point d'effet sans cause suffisante, & où toutes les causes

agiſſent ſuivant des loix fixes, certaines, dépendantes de leurs propriétés eſſentielles, ainſi que des combinaiſons & des modifications qui conſtituent leur état permanent ou paſſager. Que l'intelligence eſt une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers, & que ſi nous voulons l'attribuer à la nature, elle ne ſeroit en elle que la faculté de ſe conſerver par des moyens néceſſaires dans ſon exiſtence agiſſante. En refuſant à la nature l'intelligence dont nous jouiſſons nous-mêmes ; en rejettant la cauſe intelligente que l'on ſuppoſe ſon moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons, nous ne donnons rien au hazard, ni à une force aveugle ; mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des cauſes réelles & connues, ou faciles à connoître. Nous reconnoiſſons que tout ce qui exiſte eſt une ſuite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle, qui par ſes mélanges, ſes combinaiſons & ſes changemens de formes produit l'ordre, le déſordre & les variétés que nous voyons. C'eſt nous qui ſommes aveugles lorſque nous imaginons des cauſes aveugles ; nous ignorons les forces & les loix de la nature lorſque nous attribuons ſes effets au *hazard* ; nous ne ſommes pas plus inſtruits lorſque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'eſt jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons : nous imaginons des mots pour ſupléer aux choſes, & nous croyons nous entendre à force d'obſcurcir des idées que nous n'oſons jamais nous définir ni nous analyſer.

CHAPITRE VI.

De l'homme ; de sa distinction en homme physique & en homme moral ; de son origine.

APPLIQUONS maintenant aux êtres de la nature qui nous intéressent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées ; voyons en quoi l'homme peut differer des autres êtres qui l'entourent ; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformités qui font que, nonobstant les différentes substances entr'eux & lui à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les regles universelles auxquelles tout est soumis. Enfin voyons si les idées qu'il s'est faites de lui-même en méditant son propre être, sont chimériques ou fondées.

L'HOMME occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage : son essence, c'est-à-dire la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvemens dont les uns sont simples & visibles ! tandis que les autres sont compliqués & cachés. Sa vie n'est qu'une longue suite de mouvemens nécessaires & liés, qui ont pour principes soit des causes renfermées au-dedans de lui-même, telles que son sang, ses nerfs, ses fibres ! ses chairs, ses os, en un mot les matieres tant solides que fluides dont son ensemble, ou son corps est composé ; soit des causes extérieures qui en agissant sur lui ; le modifient diversement, telles que l'air dont il est environné, les alimens dont il se nourrit, & tous les objets dont ses sens sont continuellement frappés & qui par conséquent opérent en lui des changemens continuels.

AINSI que tous les êtres, l'homme tend à sa destruction, il éprouve la force d'inertie ; il gravite sur

lui-même ; il eſt attiré par les objets qui lui ſont contraires ; il cherche les uns, il fuit, ou s'éfforce d'écarter les autres. Ce ſont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme eſt ſuſceptible, que l'on a déſignées ſous des noms divers ; nous aurons bientôt occaſion de les examiner en détail.

QUELQUE merveilleuſes, quelques cachées, quelques compliquées que paroiſſent ou que ſoient les façons d'agir tant viſibles qu'intérieures de la machine humaine, ſi nous les examinons de près, nous verrons que toutes ſes opérations ; ſes mouvemens, ſes changemens, ſes différens états, ſes révolutions ſont réglés conſtamment par les mêmes loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle fait naitre, qu'elle dévelope, qu'elle enrichit de facultés, qu'elle accroit, qu'elle conſerve pendant un tems, & qu'elle finit par détruire ou décompoſer en leur faiſant changer de forme.

L'HOMME dans ſon origine n'eſt qu'un point imperceptible, dont les parties ſont informes, dont la mobilité & la vie échappent à nos regards, en un mot dans lequel nous n'appercevons aucuns ſignes des qualités que nous appellons *ſentiment*, *intelligence*, *penſée*, *force*, *raiſon*, &c. Placé dans la matrice qui lui convient, ce point ſe développe ! il s'étend, il s'accroit par l'addition continuelle de matieres analogues à ſon être qu'il attire, qui ſe combinent & s'aſſimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conſerver, à développer, à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de ſa machine, il devient adulte ; ſon corps a pris alors une étendue conſidérable, ſes mouvemens ſont marqués, il eſt ſenſible dans toutes ſes parties, il eſt devenu une maſſe vivante & agiſſante, c'eſt-à-dire, qui ſent, qui penſe, qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'eſpece humaine ; elle n'en eſt devenue ſuſceptible que parce qu'elle s'eſt peu-à-peu accrue, nourrie, réparée, à l'aide de l'attraction & de la combinaiſon continuelle

qui s'eſt faite en elle de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes, inſenſibles, inanimées ; ces matieres néanmoins ſont parvenues à former un tout agiſſant, vivant, ſentant, jugeant, raiſonnant, voulant, délibérant, choiſiſſant capable de travailler plus ou moins efficacement à ſa propre conſervation, c'eſt-à-dire au maintien de l'harmonie dans ſa propre exiſtence.

Tous les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de ſa vie, ſoit de la part des objets extérieurs, ſoit de la part des ſubſtances renfermées en lui-même, ſont ou favorables ou nuiſibles à ſon être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le déſordre, ſont tantôt conformes & tantôt contraires à la tendance eſſentielle à cette façon d'exiſter, en un mot ſont agréables ou fâcheux ; il eſt forcé par ſa nature d'approuver les uns & de déſaprouver les autres ; les uns le rendent heureux, les autres le rendent malheureux ; les uns deviennent les objets de ſes deſirs, les autres de ſes craintes.

Dans tous les phénomènes que l'homme nous préſente depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa fin, nous ne voyons qu'une ſuite de cauſes & d'effets néceſſaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ſes façons d'agir, ſes ſenſations, ſes idées, ſes paſſions, ſes volontés, ſes actions ſont des ſuites néceſſaires de ſes propriétés & de celles qui ſe trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui ſe paſſe en lui ſont des effets de la force d'inertie, de la gravitation ſur ſoi, de la vertu attractive & répulſive, de la tendence à ſe conſerver, en un mot de l'énergie qui lui eſt commune avec tous les êtres que nous voyons ; elle ne fait que ſe montrer dans l'homme d'une façon particulière, qui eſt due à ſa nature particulière, par laquelle il eſt diſtingué des êtres d'un ſyſtême ou d'un ordre différent.

La ſource des erreurs dans leſquelles l'homme eſt tombé, lorſqu'il s'eſt enviſagé lui-même, eſt venue,

comme nous aurons bientôt occafion de le montrer; de ce qu'il a cru fe mouvoir de lui-même, agir toujours par fa propre énergie; dans fes actions & dans les volontés, qui en font les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que, fouvent à fon infçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir fur lui : s'il fe fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous fes mouvemens ne font rien moins que fpontanés ; il eût trouvé que fa naiffance dépend de caufes entiérement hors de fon pouvoir, que c'eft fans fon aveu qu'il entre dans un fyftême où il occupe une place ; que depuis le moment où il naît jufqu'à celui où il meurt il eft continuellement modifié par des caufes qui, malgré lui, influent fur fa machine, modifient fon être, & difpofent de fa conduite. La moindre réflexion ne fuffit-elle pas pour lui prouver que les folides & les fluides dont fon corps eft compofé, & que fon méchanifme caché qu'il croit indépendant des caufes extérieures, font perpétuellement fous l'influence de ces caufes, & feroient fans elles dans une incapacité totale d'agir? Ne voit-il pas que fon tempérament ne dépend aucunement de lui-même, que fes paffions font des fuites néceffaires de ce tempérament, que fes volontés & fes actions font déterminées par ces mêmes paffions & par des opinions qu'il ne s'eft pas données? fon fang plus ou moins abondant ou échauffé, fes nerfs & fes fibres plus ou moins tendus ou relâchés, ces difpofitions durables ou paffagères, ne décident-elles pas à chaque inftant de fes idées, de fes penfées, de fes defirs & de fes craintes, de fes mouvemens foit vifibles, foit cachés, & l'état où il fe trouve ne dépend-il pas néceffairement de l'air diverfement modifié, des alimens qui le nourriffent, des combinaifons fecrettes qui fe font en lui-même, & qui confervent l'ordre ou portent le défordre dans fa machine? en un mot tout auroit dû convaincre l'homme qu'il eft dans chaque inftant de fa durée un inftrument paffif entre les mains de la néceffité.

DANS

Dans un monde où tout est lié, où toutes les causes sont enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & isolée. C'est donc la nature toujours agissante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit décrire ; c'est elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être composé ; c'est elle qui lui donne son être, sa tendance, sa façon particuliere d'agir ; c'est elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conserve pour un tems, pendant lequel il est forcé de remplir sa tâche ; c'est elle qui place sur son chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable & tantôt nuisible pour lui. C'est elle qui lui donnant le sentiment, le met à portée de choisir les objets & de prendre les moyens les plus propres à se conserver ; c'est elle qui lorsqu'il a fourni sa carière, le conduit à sa perte & lui fait ainsi subir une loi générale & constante dont rien n'est exempté. C'est ainsi que le mouvement fait n'aitre l'homme, le soutient quelque tems & enfin le détruit, ou l'oblige de rentrer dans le sein d'une nature, qui bientôt le reproduira épats sous une infinité de formes nouvelles, dont chacune de ses parties parcourera de même les différens périodes aussi nécessairement que le tout avoit parcouru ceux de son existence précédente.

Les êtres de l'espece humaine sont, ainsi que tous les autres, susceptibles de deux sortes de mouvemens ; les uns sont des mouvemens de masse par lesquels le corps entier ou quelques-unes de ses parties sont visiblement transférées d'un lieu dans un autre ; les autres sont des mouvemens internes & cachés, dont quelques-uns sont sensibles pour nous tandis que d'autres se font à notre insu & ne se font deviner que par les effets qu'ils produisent au dehors. Dans une machine très-composée, formée par la combinaison d'un grand nombre de matieres, variées pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvemens deviennent nécessairement très compliqués,

leur lenteur auſſi bien que leur rapidité les dérobent ſouvent aux obſervations de celui même dans lequel ils ſe paſſent.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi l'homme rencontra tant d'obſtacles lorſqu'ils voulut ſe rendre compte de ſon être & de ſa façon d'agir ; & s'il imagina de ſi étranges hypotheſes pour expliquer les jeux cachés de ſa machine, qu'il vit ſe mouvoir d'une façon qui lui parut ſi différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que ſon corps & ſes différentes parties agiſſoient, mais ſouvent il ne put voir ce qui les portoit à l'action ; il crut donc renfermer au-dedans de lui-même un principe moteur, diſtingué de ſa machine, qui donnoit ſecrettement l'impulſion aux reſſorts de cette machine, ſe mouvoit par ſa propre énergie ; & agiſſoit ſuivant des loix totalement différentes de celles qui reglent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avoit la conſcience de certains mouvemens internes qui ſe faiſoient ſentir à lui ; mais comment concevoir que ces mouvens inviſibles puiſſent ſouvent produire des effets ſi frappans ? comment comprendre qu'une idée fugitive, qu'un acte imperceptible de la penſée puſſent ſouvent porter le trouble & le déſordre dans tout ſon être ? En un mot il crut appercevoir en lui-même une ſubſtance diſtinguée de lui, douée d'une force ſecrette dans laquelle il ſuppoſe des caractères entiérement différens de ceux des cauſes viſibles qui agiſſoient ſur ſes organes, ou de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cauſe primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que ſon bras ſe meut eſt, peut-être, auſſi difficile à concevoir ou à expliquer que celle du mouvement interne dont la penſée & la volonté ſont les effets. Ainſi faute de méditer la nature, de l'enviſager ſous ſes vrais point de vue, de remarquer la conformité & la ſimultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de ſon corps ou de ſes organes matériels, il jugea qu'il étoit non ſeulement un être à part, mais encore d'une nature différente, de tous les êtres de la nature, d'une

effence plus fimple & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voyoit [19].

C'EST de là que font venues fucceffivement les notions de *fpiritualité*, *d'immatérialité*, *d'immortalité* & tous les mots vagues que l'on inventa peu-à-peu à force de fubtilifer, pour marquer les attributs de la fubftance inconnue que l'homme croyoit renfermer en lui-même, & qu'il jugeoit être le principe caché de fes actions vifibles. Pour couronner les conjectures hafardées que l'on avoit faites fur cette force motrice, on fuppofa que différente de tous les autres êtres & du corps qui lui fervoit d'enveloppe, elle ne devoit point comme eux fubir de diffolution; que fa parfaite fimplicité l'empêchoit de pouvoir fe décompofer ou changer de formes, en un mot qu'elle étoit par fon effence exempte des révolutions auxquelles on voyoit le corps fujet, ainfi que tous les êtres compofés dont la nature eft remplie.

Ainfi l'homme devint double; il fe regarda comme un tout compofé par l'affemblage inconcevable de deux natures différentes, & qui n'avoient point d'analogie entr'elles. Il diftingua deux fubftances en lui-même; l'une vifiblement foumife aux influences des êtres groffiers & compofés de matieres groffières & inertes, fut nommé *corps*; l'autre que l'on fuppofa fimple, d'une effence plus pure, fut regardée comme agiffante par elle-même & donnant le mouvement au corps avec lequel elle fe trouvoit miraculeufement unie; celle-ci fut nommée *ame*, ou *efprit*; & les fonctions de l'une furent nommées *phyfiques*, *corporelles*, *matérielles*;

---

[19] „ Il faudroit, dit un auteur anonyme, définir la vie avant „ de raifonner de l'ame; mais c'eft ce que j'eftime impoffible, „ parce que dans la nature il y a des chofes uniques & fi fimples que l'imagination ne peut ni les divifer ni les réduire à „ des chofes plus fimples qu'elle-même; telles font la vie, la „ blancheur, la lumiere que l'on n'a pu définir que par leurs „ effets. „ Voyez *differtations mêlées pag. 232.* La vie eft l'affemblage des mouvemens propres à l'être organifé & le mouvement ne peut-êtres qu'une propriété de la matiere.

les fonctions de l'autre furent appellées *spirituelles & intellectuelles ;* l'homme considéré relativement aux premiers fut appellé *l'homme physique* : & quand on le considéra rélativement aux dernieres, il fut désigné sous le nom *d'homme moral.*

CES distinctions adoptées aujourd'hui par la plûpart des philosophes, ne sont fondées que sur des suppositions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choses en inventant des mots, auquels ils ne purent jamais attacher un vrai sens. On s'imagina que l'on connoissoit la matiere, toutes ses propriétés, toutes ses facultés, ses ressources & ses différentes combinaïsons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités superficielles ; l'on ne fit réellement qu'obscurcir les foibles idées que l'on avoit pu s'en former en lui associant une substance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'est ainsi que des spéculateurs en créant des mots & en multipliant les êtres, n'ont fait que se plonger dans des embarras plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obstacles aux progrès des connoissances : dès que les faits leur ont manqué ils ont eu recours à des conjectures, qui bientôt pour eux se sont changées en réalités, & leur imagination, que l'expérience ne guidoit plus, s'est enfoncée sans retour dans le labyrinthe d'un monde idéal & intellectuel qu'elle seule avoit enfanté, il fut presqu'impossible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin dont il n'y a que de l'expèrience qui puisse donner le fil. Elle nous montrera que dans nous-mêmes, ainsi que dans tous les objets qui agissent sur nous, il n'y a jamais que de la matiere douée de propriétés différentes, diversement modifiée, & qui agit en raison de ses propriétés. En un mot, l'homme est un tout organisé composé de différentes matieres ; de même que toutes les autres productions de la nature il suit des loix générales & connues ainsi que des loix ou des façons d'agir qui lui sont particulieres & inconnues.

AINSI lorsqu'on demandera ce que c'est que l'hom-

me ? Nous dirons que c'eſt un être matériel organiſé, ou conformé de maniere à ſentir, à penſer, à être modifié de certaines façons propres à lui ſeul, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres des matieres qui ſe trouvent raſſemblées en lui. Si l'on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'eſpece humaine ? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme eſt une production de la nature qui leur reſſemble à quelques égards & ſe trouve ſoumiſe aux mêmes loix, & qui en differe à d'autres égards & ſuit des loix particulieres, déterminées par la diverſité de ſa conformation. Si l'on demande d'où l'homme eſt venu ? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de réſoudre cette queſtion, & qu'elle ne peut nous intéreſſer véritablement; il nous ſuffit de ſavoir que l'homme exiſte & qu'il eſt conſtitué de maniere à produire les effets dont nous le voyons ſuſceptible.

Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours exiſté ? L'eſpece humaine a-t-elle été produite de toute éternité ? Ou bien n'eſt-elle qu'une production inſtantanée de la nature ? Y a-t-il eu de tout tems des hommes ſemblables à nous, & y en aura-t-il toujours ? Y a-t-il eu de tout tems des mâles & des femelles ? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres ſont deſcendus ? L'animal a-t il été antérieur à l'œuf ou l'œuf a-t-il précédé l'animal ? Les eſpeces ſans commencement ſeront-elles auſſi ſans fin ? Ces eſpeces ſont-elles indeſtructibles, ou paſſent-elles comme les individus ? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il eſt, ou bien avant de parvenir à l'état où nous le voyons a-t-il été obligé de paſſer par une infinité de développemens ſucceſſifs ? L'homme peut-il enfin ſe flatter d'être parvenu à un être fixe, ou bien l'eſpece humaine doit-elle encore changer ? Si l'homme eſt le produit de la nature, on nous demandera ſi nous croyons que cette nature puiſſe produire des êtres nouveaux & faire diſparoître les eſpeces anciennes ? Enfin dans cette ſuppoſition l'on voudra ſavoir pourquoi la nature ne produit pas ſous nos

yeux des êtres nouveaux ou des especes nouvelles?

Il paroît que l'on peut prendre sur toutes ces questions, indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience c'est à l'hypothèse à fixer une curiosité, qui s'élance toujours audelà des bornes prescrites à notre esprit. Cela posé, le contemplateur de la nature dira qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espece humaine telle qu'elle est aujourd'hui a été produite soit dans le tems soit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à supposer que cette espece soit arrivée par différens passages ou développement successifs à l'état où nous la voyons. La matiere est éternelle & nécessaire, mais ses combinaisons & ses formes sont passageres & contingentes, & l'homme est-il autre chose que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque instant?

Cependant quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothèse que l'homme est une production faite dans le tems, particuliere au globe que nous habitons, qui par conséquent ne peut dater que la formation de ce globe lui-même, & qui est un résultat des loix particulieres qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, ou à l'assemblage total de matieres essentiellement diverses que nous voyons, mais les combinaisons & les formes ne leur sont point essentielles. Cela posé, quoique les matieres qui composent notre terre aient toujours existé, cette terre n'a point toujours eu sa forme & ses propriétés actuelles: peut-être cette terre est-elle une masse détachée dans le tems de quelqu'autre corps céleste: peut-être est-elle le résultat de ces taches ou de ces croûtes que les astronomes apperçoivent sur le disque du soleil, qui delà ont pu se répandre dans notre systême planétaire: peut-être ce globe est-il une comete éteinte & déplacée, qui occupoit autrefois une autre place dans les régions de l'espace, & qui conséquemment étoit alors en état de produire des êtres très-différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vû que pour lors sa position & sa nature de-

voit rendre toutes ses productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

QUEL QUE soit la supposition que l'on adopte, les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particulierement inhérentes & propres à notre globe, dans la position ou dans les circonstances où il se trouve actuellement; ces productions changeroient si ce globe par quelque révolution venoit à changer de place. Ce qui paroit fortifier cette hypothèse c'est que sur notre globe lui-même toutes les productions varient en raison de ses différens climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne sont point les mêmes par-tout, ils varient quelquefois d'une façon très-sensible à une distance peu considérable. L'Eléphant est indigene à la zône torride; le renne est propre aux climats glacés du Nord; l'Indostan est la partie du diamant, qui ne se rencontre point dans nos contrées; l'ananas croit en Amérique à l'air libre, il ne vient dans nos pays que lorsque l'art lui fournit un soleil analogue à celui qu'il exige; enfin les hommes varient dans les différens climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit: mais qu'est-ce qui constitue le climat? C'est la différente position des parties du même globe relativement au soleil; position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions.

L'ON peut donc conjecturer avec assez de fondement que, si par quelqu'accident notre globe venoit à se déplacer, toutes ses productions seroient forcées de changer, vu que les causes n'étant plus les mêmes ou n'agissant plus de la même façon, les effets devroient nécessairement changer. Toutes les productions pour pouvoir se conserver ou se maintenir dans l'existence ont besoin de se co-ordonner avec le tout dont elles sont émanées; sans cela elles ne peuvent subsister. C'est cette faculté de se co-ordonner, c'est cette co-ordination relative que nous appellons *l'ordre*

de l'univers, c'eſt ſon défaut que nous nommons *déſordre*. Les productions que nous traitons de *monſtreuſes* ſont celles qui ne peuvent ſe co-ordonner avec les loix générales ou particulieres des êtres qui les entourent ou des touts où elles ſe trouvent; elles ont pu dans leur formation s'accommoder de ces loix, mais ces loix ſe ſont oppoſées à leur perfection, ce qui fait qu'elles ne peuvent ſubſiſter. C'eſt ainſi qu'une certaine analogie de conformation entre des animaux d'eſpeces différentes produit bien des mulets, mais ces mulets ne peuvent ſe propager. L'homme ne peut vivre qu'à l'air & le poiſſon dans l'eau; mettez l'homme dans l'eau & le poiſſon à l'air, bientôt, faute de pouvoir ſe co-ordonner avec les fluides qui les entourent, ces animaux ſeront détruits. Tranſportez en imagination un homme de notre planette dans *Saturne* bientôt ſa poitrine ſera déchirée par un air trop raréfié, ſes membres ſeront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à ſon exiſtence actuelle: tranſportez un autre homme dans *Mercure*, & l'excès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

AINSI tout ſemble nous autoriſer à conjecturer que l'eſpece humaine eſt une production propre à notre globe, dans la poſition où il ſe trouve, & que cette poſition venant à changer, l'eſpece humaine changeroit ou ſeroit forcée de diſparoître, vû qu'il n'y a que ce qui peut ſe co-ordonner avec le tout ou s'enchaîner avec lui qui puiſſe ſubſiſter. C'eſt cette aptitude dans l'homme à ſe co-ordonnner avec le tout, qui non-ſeulement lui donne l'idée de l'ordre, mais encore qui lui fait dire que *tout eſt bien*, tandis que tout n'eſt que ce qu'il peut être; tandis que ce tout eſt néceſſairement ce qu'il eſt, tandis qu'il n'eſt *poſitivement* ni bien ni mal. Il ne faut que déplacer un homme pour lui faire accuſer l'univers de déſordre.

Ces réflexions ſemblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres Planettes étoient habitées comme la nôtre par des êtres ſemblables à nous. Mais ſi le *Lapon* differe d'une façon

ſi marquée du *Hottentot*, qu'elle différence ne devons-nous pas ſuppoſer entre un habitant de notre Planette & un habitant de *Saturne* ou de *Vénus?*

Quoiqu'il en ſoit, ſi l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choſes & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il eſt probable que l'homme fut une ſuite néceſſaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des réſultats des qualités, des propriétés, de l'énergie dont il fut ſuſceptible dans ſa poſition préſente; qu'il naquit mâle & femelle; que ſon exiſtence eſt co-ordonnée avec celle de ce globe; que tant que cette co-ordination ſubſiſtera, l'eſpece humaine ſe conſervera, ſe propagera d'après l'impulſion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore: que ſi cette co-ordination venoit à ceſſer, ou ſi la terre déplacée ceſſoit de recevoir les mêmes impulſions, ou influences de la part des cauſes qui agiſſent actuellement ſur elle & qui lui donnent ſon énergie, l'eſpece humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux propres à ſe co-ordonner avec l'état qui ſuccéderoit à celui que nous voyons ſubſiſter maintenant.

En ſuppoſant donc des changemens dans la poſition de notre globe, l'homme primitif différoit, peut-être, plus de l'homme actuel, que le quadrupede ne differe de l'inſect. Ainſi l'homme, de même que tout ce qui exiſte ſur notre globe & dans tous les autres, peut être regardé comme dans une viciſſitude continuelle. Ainſi le dernier terme de l'exiſtence de l'homme nous eſt auſſi inconnu & auſſi indifférent que le premier. Ainſi il n'y a nulle contradiction à croire que les eſpeces varient ſans ceſſe, & il nous eſt auſſi impoſſible de ſavoir ce qu'elles deviendront que de ſavoir ce qu'elles ont été.

A l'égard de ceux qui demandent pourquoi la nature ne produit pas des êtres nouveaux, nous leur demanderons à notre tour ſur quel fondement ils ſup-

posent ce fait ? Qu'est-ce qui les autorise à croire cette stérilité de la nature ? savent-ils si dans les combinaisons qui se font à chaque instant, la nature n'est point occupée à produire des êtres nouveaux à l'insçu de ses observateurs ? qui leur a dit si cette nature ne rassemble point actuellement dans son laboratoire immense les élémens propres à faire éclore des générations toutes nouvelles, qui n'auront rien de commun avec celles des especes existantes à présent ? Quelle absurdité ou quelle inconséquence y a-t-il donc à imaginer que l'homme, le cheval, le poisson, l'oiseau ne seront plus ? Ces animaux sont-ils donc d'une nécessité indispensable à la nature, & ne pourroit-elle sans eux continuer sa marche éternelle ? Tout ne change-t-il pas autour de nous ? Ne changeons-nous pas nous mêmes ? N'est il pas évident que l'univers entier n'a pas été dans son éternelle durée antérieure, rigoureusement le même qu'il est, & qu'il n'est pas possible que dans son éternelle durée postérieure il soit à la rigueur un instant le même qu'il est ? Comment donc prétendre deviner ce que la succession infinie de destructions & de réproductions, des combinaisons & des dissolutions, de métamorphoses, de changemens, de transpositions pourra par la suite amener ? Des soleils s'éteignent & s'encroûtent, des planettes périssent & se dispersent dans les plaines des airs ; d'autres soleils s'allument, de nouvelles planettes se forment pour faire leurs révolutions ou pour décrire de nouvelles routes, & l'homme, portion infiniment petite d'un globe, qui n'est lui-même qu'un point imperceptible dans l'immensité, croit que c'est pour lui que l'univers est fait, s'imagine qu'il doit être le confident de la nature, se flatte d'être éternel, se dit le Roi de l'univers !

O HOMME ! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un Ephémère ? Tout change dans l'univers ; la nature ne renferme aucunes formes constantes ; & tu prétendois que ton espece ne peut point disparoître, & doit être exceptée de la loi générale qui veut que

tout s'altére ! hélas ; dans ton être actuel n'es-tu pas soumis à des altérations continuelles ? Toi qui dans ta folie prends arrogamment le titre de *Roi de la nature* ! Toi qui mesures & la terre & les cieux ! Toi, pour qui ta vanité s'imagine que le tout a été fait, parce que tu es intelligent, il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé, pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette intelligence dont tu parois si fier !

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agit par une certaine somme de loix immuables & générales ; si l'on croyoit que, l'homme, le quadrupede, le poisson, l'insect, la plante, &c. sont de toute éternité & demeurent éternellement ce qu'ils sont ; si l'on vouloit que de toute éternité les astres eussent brillé au firmament ; si l'on disoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme est tel qu'il est, que demander pourquoi la nature est telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde existe, nous ne nous y opposerons pas. Quel que soit le systême qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarasse, & considérées de prés on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons posées d'après l'expérience. Il n'est pas donné à l'homme de tout savoir ; il ne lui est pas donné de connoître son origine ; il ne lui est pas donné de pénétrer dans l'essence des choses ni de remonter aux premiers principes ; mais il lui est donné d'avoir de la raison, de la bonne foi, de convenir ingénument qu'il ignore ce qu'il ne peut savoir & de ne point substituer des mots intelligibles & des suppositions absurdes à ses incertitudes. Ainsi nous dirons à ceux qui, pour trancher les difficultés prétendent que l'espece humaine descend d'un premier homme & d'une premiere femme, crées par la divinité, que nous avons quelques idées de la nature & que nous n'en avons aucune de la divinité ni de la création, & que se servir de ces mots c'est dire en d'autres termes que l'on ignore l'énergie

de la nature & qu'on ne fait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons [20].

CONCLUONS donc que l'homme n'a point de raisons pour se croire un être privilégie dans la nature; il est sujet aux mêmes vicissitudes que toutes ses autres productions. Ses prétendues prérogatives ne sont fondées que sur une erreur. Qu'il s'élève par la pensée au dessus du globe qu'il habite & il envisagera son espece du même œil que tous les autres êtres : il verra que, de même que chaque arbre produit des fruits en raison de son espece, chaque homme agit en raison de son énergie particuliere & produit des fruits, des actions, des ouvrages également nécessaires. Il sentira que l'illusion qui le prévient en faveur de lui-même vient de ce qu'il est spectateur à la fois & partie de l'univers. Il reconnoîtra que l'idée d'excellence qu'il attache à son être n'a d'autre fondement que son intérêt propre & la prédilection qu'il a pour lui-même.

CHAPITRE VII.

De l'ame & du système de la spiritualité.

APRÈS avoir gratuitement supposé deux substances distinguées dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agissoit invisiblement au-dedans de lui-même étoit essentiellement différente de celle qui agissoit au-dehors; on désigna la premiere, comme nous avons dit, sous le nom *d'esprit* ou *d'ame*. Mais

[20] *Ut Tragici poëtæ confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non possunt.* CICERO DE DIVINATIONE LIB. II. Il dit encore : *magna stultitia est earum rerum Deos facere effectores, causas rerum non quærere.* IBIDEM.

ſi nous demandons ce que c'eſt qu'un *eſprit* ? Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphyſiques s'eſt borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme eſt une ſubſtance d'une nature inconnue, tellement ſimple, indiviſible, privée d'étendue, inviſible, impoſſible à ſaiſir par les ſens, que ſes parties ne peuvent être ſéparée même par abſtraction ou par la penſée. Mais comment concevoir une pareille ſubſtance qui n'eſt qu'une négociation de tout ce que nous connoiſſons ? Comment ſe faire une idée d'une ſubſtance privée d'étendue & néanmoins agiſſante ſur nos ſens, c'eſt-à-dire ſur des organes matériels qui ont de l'étendue ? Comment un être ſans étendue peut-il être mobile & mettre de la matiere en mouvement ? comment une ſubſtance dépourvue de parties peut-elle répondre ſucceſſivement à différentes parties de l'eſpace ?

En effet, comme tout le monde en convient, le mouvement eſt le changement ſucceſſif des rapports d'un corps avec différens points d'un lieu ou de l'eſpace ou avec d'autres corps ; ſi ce qu'on appelle *eſprit* eſt ſuſceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change ſucceſſivement ſes rapports, ſa tendance, ſa correſpondance, la poſition de ſes parties relativement aux différens points de l'eſpace, ou relativement aux différens organes de ce corps qu'il met en action : mais pour changer ſes rapports avec l'eſpace & les organes qu'il meut, il faut que cet *eſprit* ait de l'étendue, de la ſolidité & par conſéquent des parties diſtinctes, dès qu'une ſubſtance a ſes qualités elle eſt ce que nous appellons de la *matiere* & ne peut être regardée comme être ſimple au ſens des modernes [21].

---

[21] Ceux qui prétendent que l'ame eſt un être ſimple ne manqueront pas de nous dire que les matérialiſtes & les phyſiciens eux-mêmes admettent des élémens, des atômes, des êtres ſimples & indiviſibles dont tous les corps ſont compoſés ; mais ces

Ainsi l'on voit que ceux qui ont supposé dans l'homme une substance immatérielle distinguée de son corps ne se sont point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'immaginé une qualité négative dont ils n'ont point eu de véritable idée ; la matiere seule peut agir sur nos sens, sans lesquels il nous est impossible que rien se fasse connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue ne pouvoit se mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puisqu'un tel être n'ayant point de parties, est dans l'impossibilité de changer ses rapports de distance rélativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui est matériel. Ce qu'on appelle notre *ame* se meut avec nous ; or le mouvement est une propriété de la matiere. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras mu par elle fait une impression, un choc qui suit la loi générale du mouvement. Ensorte que si la force restant la même, la masse étoit double, le choc seroit double. Cette ame se montre encore matérielles dans les obstacles invincible qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppose ; elle ne fera plus mouvoir ce bras si on le charge d'un trop grand poids. Voilà donc une masse de matiere qui anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle qui n'ayant nulle analogie avec la matiere devroit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier qu'à remuer un atôme, & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être est une chi-

---

êtres simples ou atômes des physiciens ne sont pas la même chose que les *ames* des métaphysiciens modernes. Lorsque nous disons que les atômes sont des êtres simples, nous indiquons par-là qu'ils sont purs, homogenés, sans mêlanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue & par conséquent des parties, séparables par-là pensée. quoiqu'aucun agent naturel ne puisse les séparer: des êtres simples de cette espece sont susceptibles de mouvement, tandis qu'il est impossible de concevoir comment les êtres simples inventés par les théologiens pourroient se mouvoir eux-mêmes ou mouvoir d'autres corps.

mère, un être de raison. C'est néanmoins d'un pareil être] simple ou d'un esprit semblable que l'on a fait le moteur de la nature entière ! [22]

DÈS que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je suis forcé de reconnoître de l'étendue, de la solidité, de la densité, de l'impénétrabilité dans la substance que je vois se mouvoir ou de laquelle je reçois du mouvement ; ainsi dès qu'on attribue de l'action à une cause quelconque, je suis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer sa nature particulière & sa façon d'agir, mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matiere ; d'ailleurs cette ignorance ne fera que redoubler, lorsque je la supposerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée & qui de plus la priveroit totalement de la faculté de se mouvoir & d'agir. Ainsi une substance spirituelle qui se meut & qui agit, implique contradiction, d'ou je conclus qu'elle est totalement impossible.

LES partisans de la spiritualité croient résoudre les difficultés dont on les accable en disant que *l'ame est toute entiere sous chaque point de son étendue.* Mais il est aisé de sentir que ce n'est résoudre la difficulté que par une réponse absurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelqu'insensible & quelque petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose [23].

---

[22] On a imaginé *l'esprit universel* d'après l'ame humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie; puis on s'est servi de la premiere pour expliquer la liaison de l'ame humaine avec le Corps. On ne s'est point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux; & l'on n'a pas vu non plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis n'en feront pas plus propres à mouvoir la matiere.

[23] On voit que, suivant cette réponse, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, constitueroit de l'étendue, ce qui est absurde; d'ailleurs on prouveroit aisément d'après ce principe que l'ame humaine est aussi infinie que Dieu, vû que Dieu est un être inétendu qui est une infinité de fois tout entier sous chaque partie de l'univers ou de son éten-

Mais quand il y auroit dans cette réponse autant de solidité qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Esprit* ou mon *ame* se trouve dans son étendue, lorsque mon corps se meut en avant, mon ame ne reste point en arrière ; elle a donc alors une qualité tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matiere, puisqu'elle est transférée conjointement avec lui. Ainsi quand même l'ame seroit immatérielle, que pourroit-on en conclure ? Soumise entiérement aux mouvement du corps, elle resteroit morte, inerte sans lui. Cette ame ne seroit qu'une double machine nécessairement entrainée par l'enchainement du tout : elle ressembleroit à un oiseau qu'un enfant conduit à son gré par le fil qui le tient attaché.

C'EST faute de consulter l'expérience & d'écouter la raison que les hommes ont obscurcis leurs idées sur le principe caché de leur mouvemens. Si dégagés de préjugés, nous voulons envisager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être distinguée de lui que par l'abstraction, qu'elle n'est que le corps lui-même considéré rélativement à quelques-unes des fonctions ou facultés dont sa nature & son organisation particulière le rendent susceptible. Nous verrons que cette ame est forcée de subir les mêmes changemens que le Corps, qu'elle nait & se développe avec lui, qu'elle passe comme lui par un état d'enfance, de foiblesse, d'inexpérience ;

---

due, de même que l'ame humaine ; d'où l'on seroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme sont également infinis ; à moins que l'on ne supposât des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu plus étendu que l'ame humaine. Ce sont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres pensans ! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle les Théologiens en ont fait un être spirituel & inintelligible ; Eh ! que n'en faisoient-ils le dernier terme possible de la division de la matiere ; au-moins eût-elle été pour lors intelligible ; elle eût encore été immortelle, puisque elle eût été un *atôme*, un élément indissoluble.

qu'elle

qu'elle s'accroît & se fortifie dans la même progression que lui, que c'est alors qu'elle devient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raison, qu'elle montre plus ou moins d'esprit, de jugement, d'activité. Elle est sujette comme le corps aux vicissitudes que lui font subir les causes extérieures qui influent sur lui; elle jouit & elle souffre conjointement avec lui; elle partage ses plaisirs & ses peines, elle est saine lorsque le corps est sain, elle est malade lorsque le corps est accablé par la maladie; elle est, ainsi que lui continuellement modifiée par les différens degrés de pesanteur de l'air, par les variétés des saisons, par les alimens qui entrent dans l'estomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître que dans quelques périodes elle montre les signes visibles de l'engourdissement de la décrépitude & de la mort.

Malgré cette analogie ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a voulu les distinguer pour l'essence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable donc pour s'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *esprit* ne nous présente d'autre idée que celle du soufle, de la respiration, du vent; ainsi quand on nous dit que *l'ame est un esprit*, cela signifie que sa façon d'agir est semblable à celle du soufle qui invisible lui-même, opére des effets visibles, ou qui agit sans être vu. Mais le soufle est une cause matérielle, c'est de l'air modifié; ce n'est point une substance simple telle que celle que les modernes désignent sous le nom d'*Esprit* [24].

[24] Le mot hébreu *Rovah* signifie *spiritus*, *spiraculum vitæ*, soufle, respiration. Le mot grec ΠΝΕΥΜΑ signifie la même chose & vient de ΠΝΕΥΩ. *spiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient du mot grec Ανεμος qui signifie *vent*. Quelques philosophes, craignant, sans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'ont fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit composé de corps, d'ame & d'entendement; Σωμα ψυχηΝους V. Marc-Antonin, Lib. III. §. 16.

Quoique le mot *esprit* soit fort ancien parmi les hommes, le sens qu'on y attache est nouveau, & l'idée de la spiritualité qu'on admet aujourd'hui est une production récente de l'imagination. Il ne paroît point en effet que Pythagore ni Platon, quelqu'ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *esprit* une substance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont composé l'ame humaine & le moteur caché de l'univers. Les anciens par le mot *esprit* ont voulu désigner une matiere très-subtile & plus pure que celle qui agit grossiérement sur nos sens. En conséquence les uns ont regardé l'ame comme une substance aërienne, les autres en ont fait une matiere ignée; d'autres l'ont comparée à la lumiere. Démocrite la faisoit consister dans le mouvement & par conséquent il en faisoit un mode. Aristoxène, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvemens des corps vivans.

Il est évident que les premiers docteurs du [25] christianisme n'ont eu pareillement de l'ame que des idées matérielles; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origene, Justin, Irenée, &c. en ont parlé comme d'une substance corporelle. Ce fut à leurs successeurs qu'il étoit réservé de faire longtems aprés de l'ame humaine & de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs esprits*, c'est-à-dire, des substances immatérielles dont il est impossible de se former une idée véritable: peu-à-peu le dogme incompréhensible de la spiritualité, plus conforme, sans doute, aux

---

[25] Selon Origene **ΑΣΩΜΑΤΟΣ** *incorporeus*, épithete qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement, *quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus?* Le même Tertullien dit, *Nos autem animam corporalem & hic profitemur, & in suo volumine probamus, habentem proprui genus substantiæ, soliditatis, per quam quid & sentire & pari possit. V. de resurrectione Carnis.*

vûes d'une Théologie qui se fait un principe d'anéantir la raison, l'emporta sur toutes les autres [26]; on crut ce dogme divin & surnaturel parce qu'il étoit inconcevable pour l'homme; l'on regarda comme des téméraires & des insensés tous ceux qui osérent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raison, ils ne font plus que subtiliser de jour en jour les délires de leur imagination; ils se plaisent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur; ils se félicitent de leurs découvertes & de leurs lumieres prétendues, à mesure que leur entendement est plus environné de nuages. C'est ainsi qu'à force de raisonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont devenus de pures chimeres, de purs esprits, de purs êtres de raison [27].

---

[26] Le systême de la spiritualité tel qu'on l'admet aujourd'hui doit à Descartes toutes ses prétendues preuves: quoiqu'avant lui l'on eût regardé l'ame comme spirituelle, il est le premier qui ait établi *que ce qui pense doit être distingué de la matiere*, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui pense en nous, est un esprit, c'est-à-dire, une substance simple & indivisible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que puisque l'homme, qui est matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penser, la matiere peut penser ou est susceptible de la modification particulière que nous nommons pensée. *Voyez le Diction. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.*

[27] S'il y a peu de raison & de philosophie dans le systême de la *spiritualité*, on ne peut disconvenir que ce systême ne soit l'effet d'une politique très-profonde & très-intéressée dans les théologiens. Il fallut imaginer un moyen pour soustraire une portion de l'homme à la dissolution afin de la rendre susceptible de récompenses & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très-utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans & même pour embrouiller les idées des personnes plus éclairées, qui sont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit sur l'ame & sur la divinité. Cependant les prêtres assûrent que cette ame immatérielle sera brulée ou souffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoire, & on les croit sur leur parole!

F 2

Le dogme de la ſpiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une abſence d'idées. Qu'eſt-ce que préſente à l'eſprit une ſubſtance qui n'eſt rien de ce que nos ſens nous mettent à portée de connoître ? Eſt-il donc vrai que l'on puiſſe ſe figurer un être qui, n'etant point matiere, agit pourtant ſur la matiere ſans avoir ni point ni contact ni analogie avec elle, & reçoit elle-même les impulſions de la matiere par les organes matériels qui l'avertiſſent de la préſence des êtres ? Eſt-il poſſible de concevoir l'union de l'ame & du corps, & comment ce corps matériel peut-il lier, renfermer contraindre, déterminer un être fugitif qui échappe à tous les ſens ? Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés que de dire que ce ſont là des myſteres, que ce ſont des effet de la toute puiſſance d'un être encore plus inconcevable que l'ame humaine & que ſa façon d'agir ? Réſoudre ces problêmes par des miracles & faire intervenir la divinité n'eſt-ce par avouer ſon ignorance ou le deſſein de nous tromper ?

Ne ſoyons donc point ſurpris des hypotheſes ſubtiles, auſſi ingénieuſes que peu ſatisfaiſantes, auxquelles les préjugés théologiques ont forcé les plus profonds des ſpéculateurs modernes de recourir, toutes les fois qu'ils ont tâché de concilier la ſpiritualité de l'ame avec l'action phyſique des êtres matériels ſur cette ſubſtance incorporelle, ſa réaction ſur ces êtres, ſon union avec le Corps. L'eſprit humain ne peut que s'égarer lorſque renonçant au témoignage de ſes ſens, il ſe laiſſera guider par l'enthouſiaſme & l'autorité [28].

---

[28] Si l'on veut ſe faite une idée des entraves que la Théologie a données aux génies des philoſophes chrétiens, l'on n'a qu'à lire les romens métaphyſiques de Leibnitz, de Deſcartes, de Malebranche, du Cudworth &c. & examiner de ſang froid les ingénieuſes chimeres connues ſous les noms de ſyſtême- de *l'harmonie préétablie*, des *cauſes occaſionnelles* ; de la *prémotion phyſique* &c.

Si nous voulons nous faire des idées claires de notre ame, soumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles sacrés qui n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raison. Que le physicien, que l'anatomiste, que le médecin réunissent leurs expériences & leurs observations pour nous montrer ce que nous devons penser d'une substance qu'on s'est plû à rendre méconnoissable ; que leurs découvertes apprennent au moralistes les vrais mobiles qui peuvent influer sur les actions des hommes ; aux législateurs les motifs qu'ils doivent mettre en usage pour les exciter à travailler au bien-être général de la société ; aux souverains les moyens de rendre véritablement & solidement heureuses les nations soumises à leur pouvoir. Des ames physiques & des besoins physiques demandent un bonheur physique & des objets réels & préférables aux chimeres dont depuis tant de siécles on repaît nos esprits. Travaillons au *physique* de l'homme rendons le agréable pour lui, & bientôt nous verrons son *moral* devenir & meilleur & plus fortuné ; son ame rendue paisible & sereine, sa volonté déterminée à la vertu par les motifs naturels & palpables qu'on lui présentera. Les soins que le legislateur donnera au physique formeront des citoyens sains, robustes & bien constitués qui, se trouvant heureux, se prêteront aux impulsions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames seront toujours vicieuses quand les corps seront souffrans & les nations malheureuses. *Mens sana in corpore sano*. Voilà ce qui peut constituer un bon citoyen.

Plus nous réfléchirons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être distinguée du corps, n'est que ce corps lui-même envisagé rélativement à quelques-unes de ses fonctions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il est susceptible tant qu'il jouit de la vie. Ainsi l'ame est l'homme considéré rélativement à la faculté qu'il a de sentir, de penser &

d'agir d'une façon résultante de sa nature propre, c'est-à-dire, de ses propriétés, de son organisation particulière & des modifications durables ou transitoires que sa machine éprouve de la part des êtres qui agissent sur elle [29].

CEUX qui ont distingué l'ame du corps, ne semblent avoir fait que distinguer son cerveau de lui-même. En effet le cerveau est le centre commun où viennent aboutir & se confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain : c'est à l'aide de cet organe intérieur que se font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame ; ce sont des impressions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau ; en conséquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit sur lui-même & devient capable de produire au-dedans de sa propre enceinte une grande variété de mouvemens, que l'on a désignés sous le nom de *facultés intellectuelles*.

D'OU l'on voit que c'est de ce cerveau que quelques penseurs ont voulu faire une substance spirituelle. Il est évident que c'est l'ignorance qui a fait naître & accrédité ce systême si peu naturel. C'est pour n'avoir point étudié l'homme que l'on a supposé dans lui un

---

[29] Lorsqu'on demande aux théologiens, obstinés à admettre deux substances essentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les être sans nécessité, c'est, disent-ils, parce que la pensée ne peut-être une propriété de la matiere. On leur demande alors si Dieu ne peut pas donner à la matiere la faculté de penser, ils répondent que non, vû que Dieu ne peut pas faire des choses impossibles. Mais dans ce cas les théologiens d'après ces assertions se reconnoissent pour de vrais Athés ; en effet d'après leurs principes il est aussi impossible que *l'esprit* ou la *pensée* produise la matiere qu'il est impossible que la matiere produise l'esprit ou la pensée ; & l'on en conclura contre eux que le monde n'a point été fait par un esprit, pas plus qu'un esprit par le monde ; que le monde est éternel ; & que s'il existe un esprit éternel il y a deux être éternels, selon eux, ce qui seroit absurde ; ou s'il n'y a qu'une seule substance éternelle, c'est le monde, vû que le monde existe comme on n'en peut douter.

agent d'une nature différente de ſon corps : en examinant ce corps on trouvera que pour expliquer tous les phénomènes qu'il préſente, il eſt très-inutile de recourir à des hypothèſes qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obſcurité dans cette queſtion c'eſt que l'homme ne peut ſe voir lui-même ; en effet il faudroit pour cela qu'il fut à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe ſenſible qui rend des ſons d'elle-même & qui ſe demande qu'eſt-ce qui les lui fait rendre ; elle ne voit pas qu'en ſa qûalité d'être ſenſible elle ſe pince elle-même & qu'elle eſt pincée & rendue ſonore par tout ce qui la touche.

Plus nous ferons d'expériences & plus nous aurons occaſion de nous convaincre que le mot *eſprit* ne préſente aucun ſens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun uſage ni dans la phyſique ni dans la morale ; ce que les metaphyſiciens modernes croient entendre par ce mot, n'eſt dans le vrai qu'une force *occulte*, imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations ſauvages admettent des eſprits pour ſe rendre compte des effets qu'ils ne ſavent à qui attribuer ou qui leur ſemblent merveilleux. En attribuant à des *eſprits* les phénomènes de la nature & ceux du corps humain, faiſons-nous autre choſe que raiſonner en ſauvages ? Les hommes ont rempli la nature d'*eſprits*, parce qu'ils ont preſque toujours ignoré les vraies cauſes. Faute de connoître les forces de la nature on l'a cru animée par un *grand eſprit* : faute de connoître l'énergie de la machine humaine on l'a ſuppoſée pareillement animée par un *eſprit*. D'où l'on voit que par le mot *eſprit* l'on ne veut indiquer que la cauſe ignorée d'un phénomène qu'on ne ſait point expliquer d'une façon naturelle. C'eſt d'après ces principes que les Américains ont cru que c'étoient leurs *eſprits* ou *divinités* qui produiſoient les effets terribles de la poudre à canon. D'après les mêmes principes l'on croit encore aujourd'hui aux

F 4

Anges, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies & en marchant sur leurs traces nous devons attribuer à des *esprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétisme. [30] &c.

CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles ; toutes sont dérivées de la faculté de sentir.

POUR nous convaincre que les facultés que l'on nomme *intellectuelles* ne sont que des modes ou des façons d'être & d'agir résultantes de l'organisation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyser, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame ne sont que des modifications dont une substance inétendue ou immatérielle ne peut point être susceptible.

LA premiere faculté que nous voyons dans l'homme vivant, & celle d'où découlent toutes les autres, c'est le *sentiment*. Quelqu'inexplicaple que cetre faculté paroisse au premier coup d'œil, si nous l'examinons de près nous trouverons qu'elle est une suite de l'essence & des propriétés des êtres organisés, de

[30] Il est évident que la notion des *Esprits*, imaginée par des sauvages & adoptée par des ignorans, est de nature à retarder nos connoissances, vû qu'elle nous empêche de chercher les vraies causes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'esprit humain dans sa paresse. Cette paresse & l'ignorance peuvent être très-utiles aux Théologiens, mais elles sont très-désavantageuses à la société. Les Prêtres ont de tous tems persécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des Phénomens de la nature, témoins Anaxagore, Aristote, Galilée Descartes, &c. La vraie physique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.

même que que la gravité, le magnétiſme, l'élaſticité, l'électricité, &c. réſultent de l'eſſence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomènes ne ſont pas moins inexplicables que ceux du ſentiment. Cependant ſi nous voulons nous en faire une idée préciſe, nous trouverons que *ſentir* eſt cette façon particulière d'être remué propre à certains organes des corps animés, accaſionnée par la préſence d'un objet matériel qui agit ſur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens ſe tranſmettent au cerveau. Nous ne ſentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'un grand nerf ou qui reſſemble à un grand arbre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme les nerfs viennent ſe réunir & ſe perdre dans le cerveau; ce viſcere eſt le vrai ſiege du ſentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons ſuſpendue au centre de ſa toile eſt promptement averti de tous les changemens marqués qui ſurviennent aux corps, juſqu'aux extrémités duquel il envoie ſes filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme ceſſe de ſentir dans les parties de ſon corps dont la communication avec le cerveau ſe trouve interceptée; il ſent imparfaitement ou ne ſent point du tout dès que cet organe lui-même eſt dérangé ou trop vivement affecté [31].

---

[31] Les *mémoires de l'académie royale des ſciences de Paris* nous fourniſſent des preuves de ce qu'on avance ici; ils nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel ſon cerveau s'étoit recouvert de la peau; à meſure que l'on preſſoit avec la main ſur ſon cerveau, l'homme tomboit dans une eſpece de léthargie qui le privoit de tout ſentiment. Cette expérience eſt dûe à Mr. de la Peyronie. Borelli, dans ſon traité *de motu animalium*, appelle le cerveau *Regia animæ*. Il y a tout lieu de croire que c'eſt ſurtout dans le cerveau que conſiſte la différence qui ſe trouve, non ſeulement entre l'homme & les bêtes, mais encore entre un homme d'eſprit & un ſot, entre un homme qui penſe & un ignorant, entre un homme ſenſé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme eſt double de celui d'un bœuf; obſervation qu'Ariſtote avoit déja faite avant lui.

QUOIQU'IL en soit la sensibilité du cerveau & de toutes ses parties est un fait. Si l'on nous demande d'où vient cette propriété ? Nous dirons qu'elle est le résultat d'un arrangement, d'une combinaison propre à l'animal, ensorte qu'une matiere brute & insensible cesse d'être brute pour devenir sensible en *s'animalisant*, c'est-à-dire, en se combinant & s'identifiant avec l'animal. C'est ainsi que le lait, le pain & le vin se changent en la substance de l'homme qui est un être sensible ; ces matieres brutes deviennent sensibles en se combinant avec un tout sensible. Quelques philosophes pensent que la sensibilité est une qualité universelle de la matiere, dans ce cas il seroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoissons par ses effets. Si l'on admet cette hypothèse, de même qu'on distingue en nature deux sortes de mouvemens, l'un connu sous le nom de force *vive*, & l'autre sous le nom de force *morte*, on distinguera deux sortes de sensibilité ; l'une active ou vive & l'autre inerte ou morte, & alors animaliser une substance ce ne sera que détruire les obstacles qui l'empêchent d'être active & sensible. En un mot, la sensibilité est ou une qualité qui se communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaison, ou cette sensibilité est une qualité inhérente à toute matiere,

---

Willis, ayant disséqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire ; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme sage, c'est que le plexus du nerf intercostal [qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau, & particulier à l'homme] étoit fort petit, & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis le singe est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus grand ; rélativement à sa taille, aussi c'est, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence, *V. Willis Anatom. cerebri C.* 26. & *idem Nervor. descriptio C.* 26. L'on a de plus remarqué que les personnes accoutumées à faire usage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres, de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

& dans l'un & l'autre cas, un être inétendu, tel que l'on ſuppoſe l'ame humaine, ne peut en être le ſujet [32].

La conformation, l'arrangement, le tiſſu, la délicateſſe des organes tant extérieurs qu'interieurs qui compoſent l'homme & les animaux, rendent leurs parties très-mobiles, & font que leur machine eſt ſuſceptible d'être remuée avec une très-grande promptitude. Dans un corps qui n'eſt qu'un amas de fibres & de nerfs, réunis dans un centre commun, toujours prêts à jouer, contigus les uns aux autres : dans un tout compoſé de fluides & de ſolides dont les parties ſont, pour ainſi dire, en équilibre, dont les plus petites ſe touchent, ſont actives & rapides dans leurs mouvemens, ſe communiquent réciproquement & de proche en proche les impreſſions, les oſcillations, les ſecouſſes qui lui ſont données ; dans un tel compoſé, dis-je, il n'eſt point ſurprenant que le moindre mouvement ſe propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées ne ſe faſſent très-promptement ſentir dans le cerveau que ſon tiſſu délicat rend ſuſceptible d'être très-aiſément

---

[32] „ Toutes les parties de la nature peuvent parvenir à „ l'animation ; l'oppoſition eſt ſeulement d'état & non de natu- „ re.......... Si l'on demande ce qui eſt néceſſaire pour animer „ un corps ? Je répons qu'il ne faut rien d'étranger, & qu'il „ ſuffit de la puiſſance de la nature jointe à l'organiſation. La „ vie eſt la perfection de la nature, elle n'a point de parties „ qui n'y tendent & qui n'y parviennent par la même voie............ „ L'acte de la vie eſt équivoque. Vivre dans un inſecte, un „ chien, un homme ne ſignifie rien de différent, mais cet acte „ eſt plus parfait [rélativement a nous] à proportion de la ſtructure „ des organes ; & cette ſtructure eſt caractériſée dans les ſemen- „ ces qui contiennent les principes de la vie plus prochainement „ que toute autre partie de la matiere. Il eſt donc vrai que le „ ſentiment, les paſſions, la perception des objets, des idées, „ leur formation, leur comparaiſon, l'acquieſcement ou la volonté „ ſont des facultés organiques, dépendantes d'une diſpoſition plus „ ou moins excellente des parties de l'animal." *Voyez diſſertations „ mêlées ſur divers ſujets importants.* Imprimées à Amſterdam en „ 1740, pag. 254.

modifié lui-même. L'air, le feu & l'eau, ces agens si mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénetrent & contribuent, sans doute, à la promptitude incroyable avec laquelle le cerveau est averti de ce qui se passe aux extrémités du corps.

MALGRÉ la grande mobilité dont son organisation rend l'homme susceptible ; quoique des causes tant intérieures qu'extérieures agissent continuement sur lui; il ne sent pas toujours d'une maniere distincte ou marquée les impressions qui se font sur ses organes, il ne les sent que lorsqu'elles ont produit un changement ou quelque secousse dans son cerveau. C'est ainsi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne sentons son action que lorsqu'il est modifié de façon à frapper avec assez de force nos organes & notre peau pour que notre cerveau soit averti de sa présence. C'est ainsi que dans un sommeil profond & tranquille, qui n'est troublé par aucun rêve, l'homme cesse de sentir : enfin c'est ainsi que malgré les mouvemens continuels qui se font dans la machine humaine, l'homme paroît ne rien sentir, lorsque tous ces mouvemens se font dans un ordre convenable ; il ne s'apperçoit pas de l'état de santé, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de maladie, parce que dans l'un son cerveau n'est point trop vivement remué, au lieu que dans l'autre ses nerfs éprouvent des contractions, des secousses, des mouvemens violens & désordonnés qui l'avertissent que quelque cause agit fortement sur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle ; voilà ce qui constitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'UN autre côté il arrive quelquefois que des objets extérieurs produisent des changemens très-considérables sur notre corps, sans que nous nous en appercevions au moment où ils se font. Souvent dans la chaleur d'un combat un soldat ne s'apperçoit point d'une blessure dangereuse, parce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont son cerveau est assailli, l'empêchent de distinguer les changemens

particuliers qui se font dans une partie de son corps. Enfin lorsqu'un grand nombre de causes agissent à la fois & trop vivement sur l'homme, il succombe, il tombe en défaillance, il perd la connoissance, il est privé du sentiment.

En général le sentiment n'a lieu que lorsque le cerveau peut distinguer les impressions faites sur les organes; c'est la secousse distincte, ou la modification marquée qu'il éprouve, qui constitue la *conscience* [33]. D'où l'on voit que le sentiment est une façon d'être ou changement marqué produit dans notre cerveau à l'occasion des impulsions que nos organes reçoivent, soit de la part des causes intérieures soit de la part des causes extérieures qui les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet sans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme il se sent lui-même, il a la conscience des changemens qui s'opérent en lui; son cerveau est alors modifié, ou bien il se renouvelle des modifications antérieures. n'en soyons point étonnés; dans une machine aussi compliquée que le corps humain, dont les parties sont cependant toûtes contigues au cerveau, celui-ci doit être nécessairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui surviennent dans un tout, dont les parties sensibles de la nature sont dans une action & une réaction continuelles & viennent toutes se concentrer en lui.

Lorsqu'un homme éprouve les douleurs de la goutte, il a la conscience, c'est-à-dire, il sent intérieurement qu'il se fait en lui des changemens très-marqués, sans qu'aucune cause extérieure agissent immédiatement sur lui; cependant en remontant à la vraie source de ces changemens, nous trouverons que ce sont des causes extérieures qui les produisent, tels que

[33] Selon le Dr. Clarcke, »la conscience est l'acte réfléchi par » le moyen duquel je sais que je pense, & que mes pensées ou mes » actions sont à moi & non pas à un autre." *V. sa Lettre contre Dodwel.*

l'organiſation & le tempérament reçus de nos parens ; certains alimens , & mille cauſes inappréciables & légeres qui, en s'amaſſant peu-à-peu produiſent l'humeur de la goutte , dont l'effet eſt de ſe faire ſentir très-vivement. La douleur de la goutte fait naitre dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de ſe repréſenter ou de réitérer en lui, même lorſqu'il n'a plus la goutte : ſon cerveau par une ſérie de mouvemens ſe remet alors dans un état analogue à celui où il étoit, quand il éprouvoit réellement cette douleur ; il n'en auroit aucune idée ſi jamais il ne l'avoit ſentie.

L'ON appelle *ſens* les organes viſibles de notre corps par l'intermede deſquels le cerveau eſt modifié. On donné différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *ſenſations* de *perceptions*, *d'idées* ne déſignent que des changemens produits dans l'organe intérieur à l'occaſion des impreſſions que font ſur les organes extérieurs les corps qui agiſſent ſur eux. Ces changemens conſidérés en eux-mêmes ſe nomment *ſenſations* ; ils ſe nomment *perceptions* dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en eſt averti ; ils ſe nomment *idées* lorſque l'organe intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

TOUTE *ſenſation* n'eſt donc qu'une ſecouſſe donnée à nos organes ; toute *perception* eſt cette ſecouſſe propagée juſqu'au cerveau ; toute *idée* eſt l'image de l'objet à qui la ſenſation & la perception ſont dues. D'où l'on voit que ſi nos ſens ne ſont remués , nous ne pouvons avoir ni ſenſations, ni perceptions , ni idées ; comme nous aurons occaſion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité ſi frappante.

C'EST la grande mobilité dont l'organiſation de l'homme le rend capable qui le diſtingue des autres êtres que nous nommons inſenſibles & inanimés ; ce ſont les différens dégrés de mobilité dont l'organiſation particuliere des individus de notre eſpece les rend ſuſceptibles, qui mettent entr'eux les différences inſi-

nies & des variétés incroyables tant pour les facultés corporelles que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande résulte l'esprit, la sensibilité, limagination, le goût, &c...... Mais suivons pour le présent les opérations de nos sens, & voyons la maniere dont les objets extérieurs agissent sur eux & les modifient ; nous examinerons ensuite la réaction de l'organe intérieur.

LES yeux sont des organes très-mobiles & très-délicats, par le moyen desquels nous éprouvons la sensation de la lumiere ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception distincte, à la suite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupière, ma rétine est affectée d'une façon particuliere, il s'excite dans la liqueur, des fibres & des nerfs dont mes yeux sont composés, des ébranlemens, qui se communiquent au cerveau & y peignent l'image du corps qui agit sur nos yeux ; par là, nous avons l'idée de la couleur de ce corps, de sa grandeur, de sa forme, de sa distance, est c'est ainsi que s'explique le méchanisme de *la vue*.

LA mobilité & l'élasticité dont les fibres & les nerfs qui forment le tissu de la peau la rendent susceptible, fait que cette enveloppe du corps humain appliquée à un autre corps en est très-proprement affectée ; ainsi elle avertit le cerveau de sa présence, de son étendue, de son aspérité ou de son égalité, de sa pesanteur, &c. qualités qui lui donnent des perceptions distinctes, & qui font naître en lui des idées diverses ; c'est-là ce qui constitue *le toucher*.

LA délicatesse de la membrane qui tapisse l'intérieur des narines là rend susceptible d'être irritée, même par les corpuscules invisibles & impalpable qui émanent des corps odorans, & qui portent des sensations, des perceptions, des idées au cerveau ; c'est-là ce qui constitue le sens de *l'odorat*.

LA bouche, étant remplie de houpes nerveuses sensibles, mobiles, irritables, qui contiennent des sucs propres à dissoudre les substances salines, est très pro-

prement affectée par les alimens qui y paſſent, & tranſmet au cerveau les impreſſions qu'elle a reçues; c'eſt de ce méchaniſme que réſulte le *goût.*

Enfin l'oreille, que ſa conformation rend propre à recevoir les différentes impreſſions de l'air diverſement modifié, communique au cerveau des ébranlemens ou des ſenſations qui font naître la perception des ſons & l'idée des corps ſonores; voilà ce qui conſtitue *l'ouie.*

Telles ſont les ſeules voies par leſquelles nous recevons des ſenſations, des perceptions, des idées. Ces modifications ſucceſſives de notre cerveau, ſont des effets produits par les objets qui remuent nos ſens, deviennent des cauſes elles-mêmes, & produiſent dans l'ame de nouvelles modifications, que l'on nomme *penſées*, *réflexions*, *mémoire*, *imagination*, *jugemens*, *volontés*, *actions*, & qui toutes ont la ſenſation pour baſe.

Pour me faire une notion préciſe de la *penſée*, il faut examiner pied-à-pied ce qui ſe paſſe en moi à la préſence d'un objet quelconque. Suppoſons pour un moment que cet objet ſoit une pêche; ce fruit fait d'abord ſur mes yeux deux impreſſions différentes; c'eſt-à-dire, y produit deux modifications qui ſe tranſmettent juſqu'au cerveau; à cette occaſion celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être, ou perceptions que je déſigne ſous les noms de *couleur* & de *rondeur*; en conſéquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit j'y applique l'organe du toucher; auſſitôt ma main éprouve trois nouvelles impreſſions que je déſigne ſous les noms de *moleſſe*, de *fraîcheur*, de *peſanteur*, d'où réſultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat, celui-ci éprouve une nouvelle modification, qui tranſmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin ſi je porte ce fruit à ma bauche, l'organe du goût eſt affecté d'une maniere nouvelle, ſuivie d'une perception qui fait

fait naître en moi l'idée de la *saveur*. En réunissant toutes ces impressions ou modifications différentes de mes organes transmises à mon cerveau, c'est-à-dire, en combinant toutes les sensations, les perceptions & les idées que j'ai reçues, j'ai l'idée d'un tout que je désigne sous le nom de *pêche*, dont ma pensée peut s'occuper ou dont j'ai une notion [34].

Ce qui vient d'être dit suffit pour nous montrer la génération des sensations, des perceptions & des idées & leur association ou liaison dans le cerveau : on voit que ces différentes modifications ne sont que des suites des impulsions successives que nos organes extérieurs transmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appellons la *faculté de penser*, c'est-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de sentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les séparer, de les étendre & de les restreindre, de les comparer, de les renouveller, &c. D'où l'on voit que la pensée n'est que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il se donne à lui-même.

En effet, non-seulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de se modifier lui-même, & de considérer les changemens ou les mouvemens

---

[34] Ce qui vient d'être dit prouve que la pensée a un commencement, une durée, une fin; ou bien une génération, une succession, une dissolution, comme tous les autres modes de la matiere; comme eux la pensée est excitée, déterminée, accrue, divisée, composée, simplifiée, &c. Cependant si l'Ame, ou le principe qui pense, est indivisible, comment cette ame peut-elle penser successivement; diviser, abstraire, combiner, étendre ses idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier? Comment cesse-t-elle de penser? Si les formes paroissent divisibles dans la matiere, ce n'est qu'en la considérant par abstraction, à la façon des Géometres, mais cette divisibilité des forme n'existe point dans la nature où il n'y a point ni atôme ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matiere ne sont pas moins indivisibles que a *pensée*.

qui ſe paſſent en lui ou ſes propres opérations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'eſt l'exercice de ce pouvoir de ſe replier ſur lui-même que l'on nomme *réflexion*.

D'OU l'on voit que penſer & réfléchir c'eſt ſentir ou appercevoir en nous-mêmes les impreſſions, les ſenſations, les idées que nous donnent les objets qui agiſſent ſur nos ſens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit ſur lui-même.

LA *mémoire* eſt la faculté que l'organe intérieur a de renouveller en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de ſe remettre dans un état ſemblable à celui où l'on mis les perceptions, les ſenſations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, ſans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorſque ces objets ſont abſens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications ſont les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la préſence des objets auxquels il les rapporte ou les attribue. La mémoire eſt fidelle lorſque ces modifications ſont les mêmes, elle eſt infidelle lorſqu'elles different de celles que l'organe a antérieurement éprouvées.

L'imagination n'eſt en nous qua la faculté que le cerveau a de ſe modifier ou de ſe former des perceptions nouvelles, ſur le modèle de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs ſur ſes ſens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues & qu'il ſe rappelle, pour en former un enſemble ou un amas de modifications qu'il n'a point vû, quoiqu'il connoiſſe les idées particulieres ou les parties dont il compoſe cet enſemble idéal qui n'exiſte qu'en lui-même. C'eſt ainſi qu'il ſe fait les idées des Centaures, des Hyppogryphes, des Dieux & des Démons, &c. Par la mémoire notre cerveau ſe renouvelle des ſenſations, des perceptions, des idées qu'il a reçues & ſe repréſente des objets qui ont vraiment remué ſes organes, au lieu que par l'imagination il combine pour en faire des objets ou des touts qui

n'ont point remué ses organes, quoiqu'il connoisse les élémens ou les idées dont il les compose. C'est ainsi que les hommes en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes telles que celles de justice, de sagesse, de bonté, d'intelligence, &c. sont à l'aide de l'imagination parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la Divinité.

L'ON a donné le non de *jugement* à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre-elles les modifications ou les idées qu'il reçoit ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

LA *volonté* est une modification de notre cerveau par laquelle il est disposé à l'action, c'est-à-dire, à mouvoir les organes du corps de maniere à se procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à son être ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir*, c'est être disposé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette disposition dans notre cerveau s'appellent *motifs* parce que ce sont les ressorts ou mobiles qui le déterminent à l'action, c'est-à-dire, à mettre en jeu les organes du corps. Ainsi les *actions volontaires* sont des mouvemens du corps déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le dispose à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu & le porter à ma bouche.

TOUTES les modifications que reçoit l'organe intérieure ou le cerveau; toutes les sensations, perceptions & idées que les objets qui remuent les sens lui donnent ou qu'il renouvelle en lui-même, sont agréables ou désagréables, sont favorables ou nuisibles à notre façon d'être habituelle ou passagère, & disposent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raison de sa propre énergie; qui n'est point la même dans tous les êtres de l'espece humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De-là naissent les *passions* plus ou moins fortes, qui ne sont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent

en raifon compofée de l'analogie ou de la difcordance qui fe trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempéramment. D'où l'on voit que les paffions font des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repouffé par les objets, & qui, par conféquent, eft foumis à fa maniere aux loix phyfiques de l'attraction & de la répulfion.

La faculté d'appercevoir ou d'être modifié tant par les objets extérieurs que par lui-même, dont notre origine intérieur jouit, fe défigne quelquefois fous le nom *d'entendement*. L'on a donné le nom *d'intelligence* à l'affemblage des facultés diverfes dont cet organe eft fufceptible, On donne le nom de *raifon* à une façon déterminée dont il exerce fes facultés. L'on nomme *efprit*, *fageffe*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des difpofitions ou des modifications conftantes ou paffagéres de l'organe intérieur qui fait agir les êtres de l'efpece humaine.

En un mot, comme nous aurons bientôt occafion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'eft-à-dire, toutes les façons d'agir que l'on attribue à l'ame, fe réduifent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par les mouvemens dans le cerveau, qui eft vifiblement en nous le fiege du fentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications font dues aux objets qui frappent nos fens, dont les impulfions fe tranfmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui-ci fe meut donc à fon tour, réagit fur lui-même & met en jeu les organes qui viennent fe concentrer en lui, ou qui plutôt ne font qu'une extenfion de fa propre fubftance. C'eft ainfi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur fe rendent fenfibles au dehors par des fignes vifibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons *la crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur fur le vifage. Ce cerveau affecté d'un fen-

timent de douleur fait fortir des larmes de nos yeux; même fans qu'aucun objet le remue; une idée qu'il fe retrace fortement fuffit pour qu'il éprouve des modifications très-vives qui influent vifiblement fur toute la machine.

En tout cela nous ne voyons qu'une même fubftance qui agit diverfement dans fes différentes parties. Si l'on fe plaint que ce méchanifme ne fuffit pas pour expliquer le principe des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons qu'elle eft dans le même cas que tous les corps de la nature dans lefquels les mouvemens les plus fimples, les phénomènes les plus ordinaires, les façons d'agir les plus communes font des myfteres inexplicables, dont jamais nous ne connoitrons les premiers principes. En effet comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité en vertu de laquelle une pierre tombe? Connoiffons-nous le méchanifme qui produit l'attraction dans quelques fubftances & la répulfion dans d'autres? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre? D'ailleurs les difficultés que nous avons fur la maniere dont l'ame agit feront-elles levées en la faifant un *être fpirituel* dont nous n'avons aucune idée, & qui par conféquent doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former? Qu'il nous fuffife donc de favoir que l'ame fe meut & qu'elle fe modifie par les caufes matérielles qui agiffent fur elle. D'où nous fommes autorifés à conclure que toutes fes opérations & fes facultés prouvent qu'elle eft matérielle.

CHAPITRE IX.

De la diversité des facultés intellectuelles; elles dépendent de causes physiques ainsi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

La nature est forcée de diversifier tous ses ouvrages ; des matieres élémentaires différentes pour l'essence doivent former des êtres différens par leurs combinaisons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'est point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaisons qui soient mathématiquement & rigoureusement les mêmes, vû que le lieu, les circonstances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement semblables, les êtres qui en résultent ne peuvent point avoir entre eux une ressemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque chose lors même que nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité [35].

En conséquence de ce principe, que tout conspire à nous prouver, il n'est pas deux individus de l'espece humaine qui aient les mêmes traits, qui sentent précisément de la même maniere, qui pensent d'une façon conforme, qui voyent les choses des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées nipar conséquent le même systême de conduite. Les organes visibles des hommes, ainsi que leurs organescachés, ont bien une analogie ou des points générauxde ressemblance & de conformité qui font qu'ils paroissent en gros affectés de la même maniere par de certaines causes, mais leurs différences sont infinies dans les détails. Les ames humaines peuvent être comparées

[35] Voyez ce qui a été dit à la fin du chapitre VI.

à des instrumens dont les cordes, déjà diverses par elles-mêmes ou par les matieres dont elles ont été tissues, sont encore montées sur des tons différens: frappée par une même impulsion chaque corde rend le son qui lui est propre, c'est-à-dire qui dépend de son tissu, de sa tension, de sa grosseur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'est là ce qui produit le spectacle si varié que nous offre le monde moral; c'est de là que résulte cette diversité si frappante que nous trouvons entre les esprits, les facultés, les passions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diversité est aussi grande que celles de leurs forces physiques, & dépend comme elles de leurs tempéremmens, aussi variés que leurs physionomies: de cette diversité résulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde moral; de cette discordance résulte l'harmonie qui maintient & conserve la race humaine.

La diversité qui se trouve entre les individus de l'espece humaine met entre eux de l'inégalité & cette inégalité fait le soutien de la société. Si tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'esprit, ils n'auroient aucun besoin les uns des autres: c'est la diversité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux qui rendent les mortels nécessaires les uns aux autres, sans cela, ils vivroient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont souvent nous nous plaignons à tort, & l'impossibilité où chacun de nous se trouve de travailler efficacement tout seul à se conserver & à se procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter par des efforts communs ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conséquence de la diversité des hommes & de leur inégalité, le foible est forcé de se mettre sous la sauve-garde du plus

G 4

fort; c'est elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumieres, aux talens, à l'industrie du plus foible, lorsqu'il les juge utiles pour lui-même, cette inégalité naturelle fait que les nations distinguent les citoyens qui leur rendent des services, & en raison de leurs besoins honorent & récompensent les personnes dont les lumieres, les bienfaits, les secours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaisirs, des sensations agréables en tout genre; c'est par elle que le génie prend de l'ascendant sur les hommes & force des peuples entiers à reconnoître son pouvoir. Ainsi la diversité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales, ou intellectuelles rendent l'homme nécessaire à l'homme, le rendent sociable, & lui prouvent évidemment la nécessité de la morale.

D'APRÈS la diversité de leurs facultés les êtres de notre espece se partagent en différentes classes suivant les effets qu'ils produisent, & suivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs ames ou des modifications particulieres de leur cerveau. C'est ainsi que l'esprit, la sensibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'est ainsi que les uns sont appellés *bons* & les autres *méchans*, *vertueux* & *vicieux*, *savans* & *ignorans*, *raisonnables ou déraisonnables*, &c.

SI nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'ame, nous verrons que comme celles du corps, elles sont dues à des causes physiques, auxquelles il sera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'ame sont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de son organisation, de ses propriétés particulieres & des modifications constantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempéramment.

LE *tempéramment* dans chaque homme est l'état habituel où se trouvent les fluides & les solides dont son corps est composé. Les tempéramens varient en raison des élémens ou matieres qui dominent dans

chaque individu, & des différentes combinaisons & modifications que ces matieres, diverses par elles-mêmes, éprouvent dans sa machine. C'est ainsi que chez les uns le sang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'EST de la nature, c'est de nos parens, c'est des causes qui sans cesse & depuis le premier moment de notre existence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempéramment. C'est dans le sein de sa Mere que chacun de nous a puisé les matieres qui influeront toute la vie sur ses facultés intellectuelles, sur son énergie, sur ses passions, sur sa conduite. La nourriture que nous prenons, la qualité de l'air que nous respirons, le climat que nous habitons, l'éducation que nous recevons, les idées qu'on nous présente & les opinions qu'on nous donne, modifient ce tempéramment : & comme ces circonstances ne peuvent jamais être rigoureusement les mêmes en tout point pour deux hommes, il n'est pas surprenant qu'il y ait entre eux une si grande diversité, ou qu'il y ait autant de tempérammens différens qu'il y a d'individus de l'espece humaine.

AINSI quoique les hommes aient entr'eux une ressemblance générale, ils different essentiellement tant par le tissu & l'arrangement des fibres & des nerfs, que par la nature, la qualité, la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu & leur impriment des mouvemens. Un homme, déja différent d'un autre homme par la texture & la disposition de ses fibres, le devient encore plus lorsqu'il prend des alimens nourrissans, lorsqu'il boit du vin, lorsqu'il fait de l'exercice, tandis que l'autre qui ne boira que de l'eau, ne prendra que des nourritures peu succulentes, languira dans l'inertie & l'oisiveté.

TOUTES ces causes influent nécessairement sur l'esprit, sur les passions, sur les volontés, en un mot sur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'est ainsi que nous voyons qu'un homme sanguin est communément spirituel, emporté, voluptueux, entrepre-

nant, tandis qu'un homme flegmatique eſt d'une conception, lente & difficile à émouvoir, eſt d'une imagination peu vive, eſt puſillanime & incapable de vouloir fortement.

Si l'on conſultoit l'expérience au lieu du préjugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guériſſant le corps elle feroit quelquefois aſſurée de guérir l'eſprit. En faiſant de notre ame une ſubſtance *ſpirituelle* on ſe contente de lui adminiſtrer des remedes ſpirituels qui n'influent point ſur le tempérament ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la ſpiritualité de l'ame a fait de la morale une ſcience conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir ſur les hommes. Aidés de l'expérience, ſi nous connoiſſions les élémens qui font la baſe du tempérament d'un homme ou du plus grand nombre des individus dont un peuple eſt composé, nous ſaurions ce qui leur convient, les loix qui leur ſont néceſſaires, les inſtitutions qui leur ſont utiles. En un mot la morale & la politique pourroit retirer du *Matérialiſme* des avantages que le dogme de la ſpiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de ſonger. L'homme ſera toujours un myſtere pour ceux qui s'obſtineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ſes actions à un principe dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorſque nous voudrons connoitre l'homme, tâchons donc de découvrir les matieres qui entrent dans ſa combinaiſon & qui conſtituent ſon tempérament ; ces découvertes ſerviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ſes paſſions & de ſes penchans, & preſſentir ſa conduite dans des occaſions donnée, elle nous indiqueront les remedes que nous pourrons employer avec ſuccès pour corriger les défauts d'une organiſation vicieuſe ou d'un tempérament auſſi nuiſible à la ſociété qu'à celui qui le poſſede.

En effet il n'eſt point douteux que le tempérament de l'homme ne puiſſe être corrigé, altéré, modifié

par des caufes auffi phyfiques que celles qui le conftituent ; chacun de nous peut en quelque forte fe faire un tempérament ; un homme d'un tempérament fanguin, en prenant des nourritures moins fucculentes ou en moindre quantité, en s'abftenant de liqueurs fortes, &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieu ou un mélancolique peut à l'aide de quelques remedes diminuer la maffe de ce fluide, & corriger le vice de fon humeur à l'aide de l'exercice, de la diffipation, de la gaieté qui réfulte du mouvement. Un Européen tranfplanté dans l'Indoftan deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractere.

QUOIQUE l'on ait peut fait d'expérience pour connoître ce qui conftitue les tempéramens des hommes, on en auroit déjà un nombre fuffifant fi l'on daignoit en faire ufage. Il paroit en général que le principe igné, que les chimiftes ont défigné fous le nom de *phlogiftique* ou de *matiere inflammable*, eft celui qui dans l'homme lui donne le plus de vie & d'énergie, qui procure le plus de reffort, de mobilité, d'activité à fes fibres, de tenfion à fes nerfs, de rapidité à fes fluides. De ces caufes matérielles nous voyons communément réfulter les difpofitions ou facultés que nous nommons fenfibilité, efprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux paffions, aux volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce fens c'eft avec affez de jufteffe que l'on fe fert des expreffions de *chaleur d'ame*, d'imagination *ardente*, de *feu du génie*, &c. [36]

---

[36] Je ferois affez tenté de croire que ce que les Médecins nomment *fluide nerveux* ou cette matiere fi mobile qui avertit fi promptement le cerveau de tout ce qui fe paffe en nous, n'eft autre chofe que la matiere éléctrique & que c'eft la différence de fes dofes ou proportions qui eft une des principales caufes de la diverfité des hommes & de leurs facultés.

C'EST ce feu, répandu en doses différentes dans les êtres de notre espece, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale & qui, pour ainsi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu si mobile & si subtil, se dissipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par-là se trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité nécessaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'est ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité dont sans lui ils seroient incapables, & qui pousse les lâche même au combat. C'est ce feu qui trop abondant en nous dans certaines maladies nous jette dans le délire, & qui trop foible dans d'autres nous plongent dans l'affaissement. Enfin c'est ce feu qui diminue dans la vieillesse & qui se dissipe totalement à la mort. [37]

SI nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles sont dues à des causes matérielles qui influent sur leur organisation particuliere d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organisation, sinon des parens desquels nous recevons les élémens d'une machine nécessairement analogue à la leur ; d'où vient le plus ou le moins de matiere ignée ou de chaleur vivifiante qui décident de nos qualités mentales ? C'est de la Mere qui nous a porté dans son sein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec son sang circuloit dans ses veines. C'est des alimens qui nous ont nourris,

---

[37] Si nous voulons être de bonne foi nous trouverons que c'est la chaleur qui est le principe de la vie. C'est à l'aide de la chaleur que les êtres passent de l'inaction au-mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie : nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore; en un mot point de génération sans chaleur.

c'eſt du climat où nous vivons, c'eſt de l'atmoſphere qui nous entoure ; toutes ces cauſes influent ſur nos fluides & nos ſolides & décident de nos diſpoſitions naturelles. En examinant ces diſpoſitions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles.

La premiere de ces diſpoſitions eſt la *ſenſibilité* phyſique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'eſt être remué & avoir la conſcience des changemens qui s'opérent en nous. Avoir de la ſenſibilité n'eſt donc autre choſe qu'être conformé de maniere à ſentir très-promptement & très-vivement les impreſſions des objets qui agiſſent ſur nous. Une ame ſenſible n'eſt donc que le cerveau d'un homme diſpoſé de maniere à recevoir avec facilité les mouvemens qui lui ſont communiqués. C'eſt ainſi que nous appelions *ſenſible* celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une cataſtrophe, ou l'idée d'un ſpectacle affligeant touchent aſſez vivement pour répandre des larmes, ſigne auquel nous reconnoiſſons les effets d'un grand trouble dans la machine humaine. Nous diſons d'un homme en qui les ſons de la muſique excitent un grand plaiſir ou produiſent des effets très-marqués, qu'il a *l'oreille ſenſible*. Enfin nous diſons d'un homme dans lequel, l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent excitent des mouvemens, très-vifs, qu'il a *l'ame ſenſible*. [38]

L'Esprit eſt une ſuite de cette ſenſibilité phyſique. En effet nous appellons *eſprit* une facilité que quelques êtres de notre eſpece ont de ſaiſir avec promptitude l'enſemble & les différens rapports des

---

[38] On voit que la compaſſion dépend de la ſenſibilité phyſique qui n'eſt jamais la même dans tous les hommes; on a donc eu tort de faire de la compaſſion la ſource de nos idées de morale & des ſentimens que nous éprouvons pour nos ſemblables. Non ſeulement tous les hommes ne ſont point ſenſibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la ſenſibilité n'a point été développée. Tels ſont les Princes, les grands, les riches, &c.

objets. Nous appellons *Génie* la facilité de saisir ces ensemble & ces rapports dans les objets vastes, utiles, difficiles à connoître. L'esprit peut être comparé à une vue perçante qui apperçoit les choses promptement; le génie est une vue qui saisit d'un coup d'œil tous les points d'un horison étendu. L'esprit juste est celui qui apperçoit les objets & les rapports tels qu'ils sont: l'esprit faux est celui qui ne saisit que faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organisation. L'esprit juste est une faculté qui ressemble à l'adresse dans la main.

L'IMAGINATION étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images; elle consiste dans le pouvoir de reproduire aisément les modifications de notre cerveau & de les lier ensemble ou de les attacher à des objets auxquels elle conviennent: c'est alors que l'imagination nous plait, c'est alors que nous approuvons ses fixions, & qu'elle embellit la nature & la vérité; nous la blâmons au contraire lorsqu'elle nous peint des phantômes désagréables ou lorsqu'elle combine des idées qui ne sont point faites pour s'associer. C'est ainsi que la poësie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plait quand elle orne les objets qu'elle nous offre de toutes les beautés qui peuvent leur convenir, elle en fait alors des êtres idéaux; mais qui nous remuent agréablement & nous pardonnons à l'illusion qu'on nous fait en faveur du plaisir qu'on nous cause. Les hideuses chimeres de la superstition nous déplaisent, parce qu'elles ne sont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'IMAGINATION, quand elle s'égare, produit le fanatisme, les terreurs religieuses, le zele inconsidéré, des phrénésies, les grands crimes. L'imagination réglée produit l'enthousiasme pour les choses utiles, la passion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, la chaleur de l'amitié, en un mot elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos sentimens; ceux qui sont privés d'imagination sont communément des

hommes en qui le flegme étoit le feu facré qui eft en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du fentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'enthoufiafme pour les grandes vertus ainfi que pour les grands crimes. L'enthoufiafme met notre cerveau ou notre ame dans un etat femblable à celui de l'ivreffe; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent quand il en réfulte du bien & qu'ils nomment *folie*, *délire*, *crime* ou *fureur* quand il en réfulte du défordre.

L'ESPRIT n'eft jufte, il n'eft capable de juger fainement des chofes; l'imagination n'eft réglée que lorfque l'organifation eft difpofée de maniere à remplir fes fonctions avec précifion. A chaque inftant de fa vie l'homme fait des expériences; chaque fenfation qu'il éprouve eft un fait qui configne dans fon cerveau une idée, que fa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité; ces faits fe lient, ces idées s'affocient, & leur chaîne conftituent *l'expérience* & la *fcience*. Savoir, c'eft être affuré par des expériences réitérées & faites avec précifion, des idées, des fenfations, des effets qu'un objet peut produire fur nous-mêmes ou fur les autres. Toute fcience ne peut être fondée que fur la vérité, & la vérité elle-même ne fe fonde que fur le rapport conftant & fidèle de nos fens. Ainfi la *vérité* eft la conformité ou la convenance perpétuelle que nos fens bien conftitués nous montrent, à l'aide de l'expérience, entre les objets que nous connoiffons & les qualités que nous leur attribuons. En un mot la vérité eft l'affociation jufte & précife de nos idées. Mais comment fans expérience s'affurer de la jufteffe de cette affociation; & fi l'on ne réitére ces expériences, comment les conftater? Enfin fi nos fens font viciés, comment s'en rapporter aux exercices ou faits qu'ils configent dans notre cerveau? C'eft par des expériences multipliées, diverfifiées, répétées, qu'on pourra rectifier les défauts des premieres.

Nous sommes dans l'erreur toutes les fois que des organes déjà peu sains par leur nature, ou viciés par les modifications durables ou passagères qu'ils éprouvent, nous mettent hors d'état de bien juger les objets. *L'erreur* consiste dans une association fausse des idees, par laquelle nous attribuons aux objets des qualités qu'ils n'ont pas. Nous sommes dans l'erreur, lorsque nous supposons comme existans des êtres qui n'existent point, ou lorsque nous associons l'idée de bonheur à des objets capables de nous nuire, soit immédiatement, soit par des conséquences éloignées que nous sommes incapables de pressentir.

Mais comment pressentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés ? C'est encore à l'aide de l'expérience. Nous savons par son secours que des causes analogues ou semblables produisent des effets analogues & semblables; la mémoire, en nous rappellant les effets que nous avons éprouvés, nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre soit des mêmes causes soit des causes qui ont du rapport avec celles qui ont agi sur nous. D'où l'on voit que la *prudence*, la *prévoyance* sont des facultés qui sont dues à l'expérience. J'ai senti que le feu excitoit dans mes organes une sensation douloureuse, cette expérience suffit pour me faire pressentir que le feu appliqué à quelques-uns de mes organes y excitera par la suite la même sensation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait pressentir que toutes les fois que j'agirai de la sorte je serai haï ou méprisé.

La faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeller, de préssentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire ou de nous procurer ceux qui sont utiles à la conservation de notre être & à la félicité, seul but de toutes nos actions soit corporelles soit mentales, constitue ce qu'en un mot on désigne sous le nom de *raison*. Le sentiment, notre nature, notre tempéramment peuvent

nous

nous égarer & nous tromper, mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raison est notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion : elle suppose un tempéramment modéré, un esprit juste, une imagination réglée, la connoissance de la vérité fondée sur des expériences sûres, enfin de la prudence & de la prévoyance; ce qui nous prouve que, quoiqu'on nous répète tous les jours que l'homme est *un être raisonnable*, il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus de l'espece humaine qui jouissent réellement de la raison ou qui aient les dispositions & l'expérience qui la constituent.

N'EN soyons point surpris; il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies; tous apportent en naissant des organes susceptibles d'être remué ou d'amasser des expériences, mais soit par le vice de leur organisation, soit par les causes qui la modifient, leurs expériences sont fausses, leurs idées sont confuses & mal associées, leurs jugemens sont erronés, leur cerveau se remplit de systémes vicieux qui influent nécessairement sur toute leur conduite, & troublent continuellement la raison.

NOS sens, comme on a vu, sont les seuls moyens que nous ayons de connoître si nos opinions sont vraies, si notre conduite est utile pour nous-mêmes, si les effets qui en résulteront nous feront avantageux. Mais pour que nos sens nous fassent de fidèles rapports, ou portent des idées vraies au cerveau, il faut qu'ils soient sains, c'est-à-dire dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer sa conservation & sa félicité permanente. Il faut que notre cerveau soit sain lui-même ou dans l'état nécessaire pour remplir ses fonctions & pour exercer ses facultés; il faut que la mémoire lui retrace fidélement ses sensations ou ses idées antérieures, afin de juger ou de pressentir les effets qu'il doit espérer ou craindre des actions auxquelles sa vo-

lonté se portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs sont-ils viciés, soit par leur conformation naturelle soit par les causes qui les modifient, nous ne sentons qu'imparfaitement & d'une façon peu distincte, nos idées sont fausses ou suspectes, nous jugeons mal, nous sommes dans une illusion ou dans une ivresse qui nous empêche de saisir les vrais rapports des choses. En un mot la mémoire est fautive, la réflexion est nulle, l'imagination s'égare, l'esprit nous trompe & la sensibilité de nos organes assaillis à la fois par une foule d'ébranlemens, s'oppose à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raison. D'un autre côté si la conformation de nos organes ne leur permet que de se mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui sont d'un tempéramment flegmatique, les expériences sont tardives & souvent infructueuses. La tortue & le papillon sont également incapables d'éviter leur destruction. L'homme stupide & l'homme ivre sont dans une égale impossibilité de parvenir à leur but.

MAIS quel est le but de l'homme dans la sphere qu'il occupe? C'est de se conserver & de rendre son existence heureuse. Il est donc important qu'il en connoisse les vrais moyens, dont sa prudence & sa raison lui enseignent à faire usage pour parvenir sûrement & constamment au but qu'il se propose. Ces moyens sont ses propres facultés, son esprit, ses talens, son industrie, ses actions déterminées par les passions dont sa nature le rend susceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté. L'expérience & la raison lui montrent encore que les hommes avec lesquelles ils est associé lui sont nécessaires, peuvent contribuer à son bonheur, à ses plaisirs, peuvent l'aider des facultés qui leur sont propres; l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ses desseins, les déterminer à vouloir & agir en sa faveur, il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leurs déplaisent, la conduite qui les attire & celle qui les repousse, les jugemens

qu'ils en portent, les effets avantageux ou nuisibles qui résultent des différentes façons d'être & d'agir. Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juste & de l'injustice, de la bonté & de la méchanceté, de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c. en un mot il apprend à juger les hommes & leurs actions, à distinguer les sentimens nécessaires qui s'excitent en eux d'après la diversité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'est sur la diversité nécessaire de ces effets qu'est fondée la distinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; distinction qui; comme quelques penseurs l'ont cru, n'est point fondée sur des conventions entre les hommes, & encore bien moins sur les volontés chimériques d'un être surnaturel, mais sur les rapports éternels & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine vivans en société, & qui subsisteront autant que l'homme & la société. Ainsi la *vertu* est tout ce qui est vraiment & constamment utile aux êtres de l'espece humaine vivans en société; le *vice* est tout ce qui leur est nuisible. Les plus grandes vertus sont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices sont ceux qui troublent plus leur tendance au bonhenr & l'ordre nécessaire à la société. L'homme *vertueux* est celui dont les actions tendent constamment au bien-être de ses semblables; l'homme *vicieux* est celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit, d'où son propre malheur doit communément résulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent est raisonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur est insensé ou déraisonnable. Un homme qui nuit aux autres est un méchant; un homme qui se nuit à lui-même est un imprudent, qui ne connoit ni la raison, ni ses propres intérêts, ni la vérité.

Nos *devoirs* sont les moyens dont l'expérience & la raison nous montrent la nécessité pour parvenir à

la fin que nous nous propofons ; ces devoirs font une fuite néceffaire des rapports fubfiftans entre des hommes qui defirent également le bonheur & la confervation de leur être. Lorfqu'on dit que ces devoirs *nous obligent*, cela fignifie que fans prendre ces moyens, nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature fe propofe. Ainfi *l'obligation morale* eft la néceffité d'employer les moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons, afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes ; nos obligations envers nous-mêmes ; font la néceffité de prendre les moyens fans lefquels nous ne pourrions nous conferver ni rendre notre exiftence folidement heureufe. La morale eft, comme l'univers, fondée fur la néceffité ou fur les rapports éternels des chofes.

Le *bonheur* eft une façon d'être dont nous fouhaitons la durée ou dans laquelle nous voulons perfévérer. Il fe mefure par fa durée & fa vivacité. Le bonheur le plus grand eft celui qui eft le plus durable ; le bonheur paffager ou de peu de durée s'appelle *plaifir* ; plus il eft vif & plus il eft fugitif, parce que nos fens ne font fufceptibles que d'une certaine quantité de mouvemens ; tout plaifir qui l'excède fe change dès lors en *douleur* ou en une façon pénible d'exifter, dont nous defirons la ceffation : voilà pourquoi le plaifir & la douleur fe touchent fouvent de fi près. Le plaifir immodéré eft fuivi de regrets, d'ennuis & de dégoûts ; le bonheur paffager fe convertit en un malheur durable. d'après ce principe l'on voit que l'homme qui dans chaque inftant de fa durée cherche néceffairement le bonheur, doit, quand il eft raifonnable, ménager fes plaifirs, fe refufer tous ceux qui pourroient fe changer en peine, & tâcher de fe procurer le bien-être le plus permanent.

Le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'efpece humaine ; les mêmes plaifirs ne peuvent affecter également des hommes diverfement conformés & modifiés. Voilà, fans doute pourquoi la

plupart des moralistes ont été si peu d'accord sur les objets dans lesquels ils ont fait consister le bonheur, ainsi que sur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroît être en général un état durable ou momentané auquel nous acquiesçons, parce que nous le trouvons conforme à notre être; cet état résulte de l'accord qui se trouve entre l'homme & les circonstances dans lesquelles la nature l'a placé; ou si l'on veut le bonheur est la co-ordination de l'homme avec les causes qui agissent sur lui.

LES idées que les hommes se font du bonheur dépendent non seulement de leur tempéramment ou de leur conformation particuliere, mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* est dans l'homme une façon d'être, de penser & d'agir que nos organes tant extérieurs qu'intérieurs contractent par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où résulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

SI nous considérons attentivement les choses, nous trouverons que presque toute notre conduite, le systême de nos actions, nos occupations, nos liaisons, nos études & nos amusemens, nos manieres & nos usages, nos vêtemens, nos alimens, sont des effets de l'habitude. Nous lui devons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la pensée, du jugement, de l'esprit, de la raison, du goût, &c. C'est à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchans, de nos desirs, de nos opinions, de nos préjugés; les fausses idées que nous nous faisons du bien-être, en un mot les erreurs dans lesquelles tout s'éfforce de nous faire tomber & de nous retenir. C'est l'habitude qui nous attache soit au vice soit à la vertu [39].

---

[39] L'expérience nous prouve qu'un premier crime coûte toujours plus qu'un second, celui-ci qu'un troisième, & ainsi de suite. Une première action est le commencement d'une habitude;

Nous sommes tellement modifiés par l'habitude que souvent on la confond avec notre nature; de-là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la source qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en soit nous tenons très-fortement à toutes les choses auxquelles nous sommes habitués; notre esprit éprouve une sorte de violence ou de révolution incommode toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ses idées; une pente fatale l'y ramène souvent en dépit de la raison.

C'est par un pur méchanisme que nous pouvons expliquer les phénomènes tant physiques que moraux de l'habitude; notre ame, malgré sa prétendue spiritualité, se modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées consignées dans le cerveau par le moyen de certains mouvemens que dans l'enfance notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue une fois habituée ou exercée à se mouvoir d'une certaine maniere, a beaucoup de peine à se mouvoir d'une autre, le gosier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous sommes accoutumés. Il en est de même de nos idées; notre cerveau, notre organe intérieur, notre ame accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine maniere, à attacher de certaines idées aux objets, à se faire un systême lié d'opinions vraies ou fausses, éprouve un sentiment douloureux, lorsqu'on entreprend de donner une nouvelle impulsion ou direction à ses mouvemens habituels. Il est presque aussi difficile de nous faire changer d'opinions que de langage [40].

à force de combattre les obstacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous pravenons à les vaincre avec plus de facilité. C'est ainsi que l'on devient souvent méchant par habitude.

[40] Hobbes dit,, qu'il est de la nature de tout être corporel

VOILÀ, sans doute, la cause de l'attachement presqu'invincible que tant de gens nous montrent pour des usages, des préjugés des institutions dont vainement la raison, l'expérience, le bon sens leur prouvent l'inutilité, ou même les dangers. L'habitude résiste aux démonstrations les plus claires ; elles ne peuvent rien contre les passions & les vices enracinés, contre les systêmes les plus ridicules, contre les coutumes les plus bizarres, sur-tout quand on y attache l'idée de l'utilité, de l'intérêt commun, du bien de la société. Telle est la source de l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs usages anciens & leurs coutumes déraisonnables, pour leurs loix si peu justes, pour leurs abus dont ils souffrent très-souvent, pour leurs préjugés dont quelquefois on reconnoit l'absurdité sans vouloir s'en défaire. Voilà pourquoi les nations regardent comme dangereuses les nouveautés les plus utiles, & se croiroient perdues si l'on remédioit à des maux qu'elles s'habituent à regarder comme nécessaires à leur repos & comme dangereux à guerir [41].

L'ÉDUCATION n'est que l'art de faire contracter aux hommes de bonne heure, c'est-à-dire, quand leurs organes sont très-flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être adoptées par la société où ils vivront. Les premiers momens de notre enfance sont employés à faire des expériences ; ceux qui sont chargés du soin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raison en nous ; les premieres impulsions qu'ils nous donnent décident commu-

---

„ qui a souvent été mû de la même maniere, de recevoir con„ tinuellement une plus grande aptitude ou plus de facilité a „ produire les mêmes mouvemens „. C'est-là ce qui constitue l'habitude tant dans le moral que dans le physique. V. HOBBES ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

[41] *Assiduitate quotidiana & consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* CICERO DE NATUR. DEORUM LIB. II. CAP. 2.

nément de notre sort de nos passions, des idées que nous nous faisons du bonheur, des moyens que nous employons pour nous le procurer, de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ses maîtres l'enfant acquiert des idées, il apprend à les associer, à penser d'une certaine maniere, à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à desirer ou fuir, à estimer ou mépriser. C'est ainsi que les opinions se transmettent des peres des meres, des nourrices, des maîtres aux enfans : c'est ainsi que l'esprit se remplit peu-à-peu de vérités ou d'erreurs, d'après lesquelles chacun regle sa conduite, qui le rend heureux ou malheureux, vertueux ou vicieux, estimable ou haïssable pour les autres, content ou mécontent de sa destinée, suivant les objets vers lesquels on a dirigé ses passions & l'énergie de son esprit, c'est-à-dire, dans lesquels on lui a montré son intérêt ou sa félicité : en conséquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'aimer & de chercher ; il a des goûts, des penchans, des fantaisies que dans tous le cours de sa vie il s'empresse de satisfaire, en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

La *politique* devroit être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société, mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction mutuelle, & pour celle de l'association qui devroit faire leur bonheur. Elle est communément si vicieuse parce qu'elle n'est point fondée sur la nature, sur l'expérience, sur l'utilité générale ; mais sur les passions, les caprices, l'utilité particuliere de ceux qui gouvernent la société.

La politique pour être utile qui doit fonder ses principes sur la nature, c'est-à-dire, se conformer à l'essence & au but de la société : celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus, rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques, les avantages

qu'ils defirent, des fecours mutuels, & furtout la faculté de jouir en sûreté des biens, que la nature & l'induftrie peuvent fournir, il s'enfuit que la politique deftinée à maintenir la fociété doit entrer dans ces vues, en faciliter les moyens, écarter tous les obftacles qui pourroient les traverfer.

LES hommes en fe rapprochant les uns des autres pour vivre en fociété, ont fait, foit formellement foit tacitement, un *PACTE*, par lequel ils fe font engagés à fe rendre des fervices & à ne point fe nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher tout moment fon bien être dans la fatisfaction de fes paffions ou de fes caprices paffagers, fans aucun égard pour fes femblables, il fallut une force qui le ramenât à fon devoir, l'obligeât de s'y conformer, & lui rappellât fes engagemens, que fouvent la paffion pouvoit lui faire oublier. Cette force, c'eft *la Loi*; elle eft la fomme des volontés de la fociété, réunies pour fixer la conduite de fes membres, ou pour diriger leurs actions de maniere à concourir au but de l'affociation.

MAIS comme la fociété, furtout quand elle eft nombreufe, ne pourroit que très- difficilement s'affembler, & fans tumulte faire connoitre fes intentions, elle eft obligée de choifir des citoyens à qui elle accorde fa confiance; elle en fait les interprêtes de fes volontés, elle les rend dépofitaires du pouvoir néceffaire pour les faire exécuter. Telle eft l'origine de tout *Gouvernement*, qui pour être légitime ne peut être fondé que fur le confentement libre de la fociété, fans lequel il n'eft qu'une violence, une ufurpation, un brigandage. Ceux qui font chargés du foin de gouverner s'appellent *Souverains*, *Chefs*, *Législateurs*, & fuivant la forme que la fociété a voulu donner à fon gouvernement, ces fouverains s'appellent *Monarques*, *Magiftrats*, *Repréfentans*, &c. Le Gouvernement n'empruntant fon pouvoir que de la fociété, & n'étant établi que pour fon bien, il eft évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand fon intérêt l'exige, chan-

ger la forme de son gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, sur lesquels elle conserve toujours une autorité suprême, par la Loi immuable de nature qui veut que la partie soit subornée au tout.

AINSI les Souverains sont les ministres de la société, ses interprêtes, les dépositaires d'une portion plus ou moins grande de son pouvoir, & non ses maitres absolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, soit exprimé, soit tacite, ces souverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la société; ce n'est qu'à ces conditions que cette société consent à obéir. Nulle société sur la terre n'a pu ni voulu conférer irrévocablement à ses chefs le droit de lui nuire : une telle concession seroit annullée par la nature, qui veut que chaque société, ainsi que chaque individu de l'espece humaine, tende à se conserver, & ne puisse consentir à son malheur permanent.

LES Loix pour être justes doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la société, c'est-à-dire, assurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour lesquels ils se sont associés. Ces avantages sont la liberté; la propriété, la sûreté. La *liberté* est la faculté de faire pour son propre bonheur tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ses associés, en s'associant, chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de sa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté nuisible à la société se nomme *licence*. La *propriété* est la faculté de jouir des avantages que le travail & l'industrie ont procurés à chaque membre de la société. La *sûreté* est la certitude que chaque membre doit avoir de jouir de sa personne, & de ses biens sous la protection des Loix tant qu'il observera fidélement ses engagemens avec la société.

LA justice assure à tous les membres de la société la possession des avantages ou droits qui viennent d'être rapportés. D'où l'on voit que sans justice la société

eft hors d'état de procurer aucun bonheur. La juftice fe nomme auffi *Equité*, parce qu'à l'aide des Loix, faites pour commander à tous, elle égalife tous les membres de la fociété, c'eft-à-dire, les empêche de fe prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la nature ou l'induftrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

LES *droits* font tout ce que les Loix équitables de la fociété permettent à fes membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits font évidemment limités par le but invariable de l'affociation ; la fociété de fon côté a des droits fur tous fes membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous fes membres font en droit d'exiger d'elle ou de fes miniftres ces avantages en faveur defquels ils vivent en fociété & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une fociété dont les chefs & les loix ne procurent aucuns biens à fes membres, perd évidemment fes droits fur eux ; les chefs qui nuifent à la fociété perdent le droit de lui commander. Il n'eft point de patrie fans bien-être ; une fociété fans équité ne renferme que des ennemis, une fociété opprimée ne contient que des oppreffeurs & des efclaves ; des efclaves ne peuvent être citoyens ; c'eft la liberté, la propriété, la sûreté qui rendent la patrie chère, & c'eft l'amour de la patrie qui fait le citoyen [42].

FAUTE de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations font devenues malheureufes, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'efclaves, féparés les uns des autres & détachés de la fociété qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une fuite de l'imprudence de ces nations ou de la rufe & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des loix & de les mettre en exécution, les fouverains fe font rendus les maîtres abfolus des fociétés. Ceux-ci, méconnoiffant la vraie fourcee de leur pouvoir, préten-

---

[42] *Servorum nulla eft unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

virent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la société ; en un mot, être des dieux sur la terre & gouverner arbitrairement comme les dieux de l'Empyrée. Dès-lors la politique se corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'oserent résister aux volontés de leurs chefs ; les loix ne furent que l'expression de leurs caprices ; l'intérêt public fut sacrifié à leurs intérêts particuliers ; la force de la société fut tournée contre elle-même ; ses membres la quitterent pour s'attacher à ses oppresseurs, qui, pour les séduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ses malheurs. Ainsi la liberté, la justice, la sûreté, la vertu furent bannies des nations ; la politique ne fut que l'art de se servir de leurs forces & de leurs trésors pour les subjuguer elles-mêmet, & de diviser les sujets d'intérêts pour en venir à bout ; enfin une habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

Tout homme qui n'a rien à craindre devient bientôt méchant : celui qui croit n'avoir besoin de personne se persuade qu'il peut sans ménagement suivre tous les penchans de son cœur. La crainte est donc le seul óbstacle que la société puisse opposer aux passions de ses chefs, qui sans cela, se corrompront eux-mêmes ; & ne tarderont pas à se servir des moyens que la société leur met en main pour se faire des complices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus, il faut donc que la société limite le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, & s'en réservé une portion suffisante pour les empêcher de luî nuire ; il faut que prudemment elle partage des forces, qui réunies, l'accableroient infailliblement. D'ailleurs, la réflexion la plus simple lui fera sentir que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme, que l'étendue & la multiplicité de ses devoirs rendront toujours négligent, que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme est toujours tenté

d'abuser du pouvoir ; que le souverain doit être soumis à la loi, & non la loi au souverain.

Le gourvernement influe nécessairement & également sur le physique & le moral des nations. De même que ses soins produisent le travail, l'activité, l'abondance, la salubrité ; sa négligence & ses injustices produisent la paresse, le découragement, la disette, la contagion, les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens, l'industrie, la vertu. En effet le gouvernement, dispensateur des grandeurs, des richesses, des récompenses & des châtimens ; en un mot, maître des objets dans lesquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité, acquiert une influence nécessaire sur leur conduite, il allume leurs passions, il les tourne du côté qu'il lui plaît, il les modifie & détermine leurs *mœurs*, qui ne sont dans les peuples entiers, comme dans les individus que la conduite ou le systême général de volontés & d'actions qui résulte nécessairement de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuses, de leurs institutions sensées ou déraisonnables. En un mot, les mœurs sont les habitudes des peuples : ces mœurs sont bonnes dès qu'il en résulte un bonheur solide & véritable pour la société : & malgré la sanction des loix, de l'usage, de la religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être détestables aux yeux de la raison, quand elles n'ont pour elles que le suffrage de l'habitude & du préjugé qui consulte rarement l'expérience & le bon sens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eu des applaudissemens dans quelque nation. Le parricide, le sacrifice des enfans, le vol, l'usurpation, la cruauté, l'intolérance, la prostitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion sur-tout a consacré les usages les plus révoltans, & les plus déraisonnables.

Les passions étant le mouvement d'attraction & de répulsion dont la nature rend l'homme susceptible

pour les objets qui lui paroissent utiles ou nuisibles ; peuvent être retenues par les loix & dirigées par le gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les passions se bornent toujours à aimer ou à haïr, à chercher ou à fuir, à désirer ou à craindre. Ces passions nécessaires à la conservation de l'homme sont une suite de son organisation, & se montrent avec plus ou moins d'énergie suivant son tempérament ; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouvernement les tourne vers les objets qu'il se croit intéressé à faire desirer aux objets qui lui sont soumis. Les différens noms que l'on donne aux passions sont rélatifs aux différens objets qui les excitent, tels que les plaisirs, la grandeur, les richesses, qui produisent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la source des passions dominantes dans les nations, nous la trouvons communément dans leurs gouvernemens. Ce sont les impulsions de leurs chefs qui les rendent tantôt guerrières & tantôt superstitieuses ; tantôt avides de gloires, tantôt avides d'argent ; tantôt sensées, tantôt déraisonnables ; si les souverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixieme partie des dépenses qu'ils font & des soins qu'ils se donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs sujets seroient bientôt aussi sages & fortunés qu'ils sont aveugles & misérables.

Ainsi que l'on renonce au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes ; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les justes bornes fixées par l'expérience & la raison. Que l'ambieux ait des honneurs, des titres, des distinctions & du pouvoir, quand il servira utilement sa patrie : que l'on donne des richesses à celui qui les desire, quand il se rendra nécessaire à ses concitoyens ; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire ; en un mot que les passions humaines aient un libre cours,

quand il en résultera des avantages réels & durables pour la société. Que l'éducation & la politique n'allument & ne favorisent que celles qui sont avantageuses au genre humain & nécessaires à son maintien. Les passions des hommes sont si dangereuses que parce que tout conspire à les mal diriger.

LA nature ne fait les hommes ni bons ni méchans: [43] elle en fait des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques; elle leur donne des corps, des organes, des tempéramens dont leurs passions & leurs desirs plus ou moins impétueux sont des suites nécessaires; ces passions ont toujours le bonheur pour objet; par conséquent elles sont légitimes & naturelles & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaises que d'après leur influence sur les êtres de l'espece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous soutenir & nécessaires pour nous transporter d'un lieu dans un autre; les soins de ceux qui nous élèvent les fortifient, nous habituent à nous en servir ou à en faire un usage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature n'est ni bon, ni mauvais; il est nécessaire à un grand nombre d'actions de la vie, mais l'usage de ce bras devient une chose criminelle, si j'ai contracté l'habitude de m'en servir pour voler ou pour assassiner en vue de me procurer de l'argent que l'on m'a dès l'enfance appris à desirer, que la société où je vis me rend nécessaire, mais que mon industrie pourroit me faire obtenir sans nuire à mon semblable.

LE cœur de l'homme est un terrein qui, suivant sa nature, est également propre à produire des ronces ou des grains utiles, des poisons ou des fruits agréables en raison des semences qu'on y aura jettées, & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance on nous montre les objets que nous devons

---

[43] Seneque a dit avec raison, *erras si existimes vitia nobiscum nasci; supervenerunt, ingesta sunt.* V. SENEC. EPIST. 91, 95, 124.

eſtimer ou mépriſer, chercher ou éviter, aimer ou haïr. Ce ſont nos Parens & nos inſtituteurs qui nous rendent bons ou méchans, ſages ou déraiſonnables, ſtudieux ou diſſipés, ſolides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs diſcours nous modifient pour toute la vie, en nous apprennant quelles ſont les choſes que nous devons déſirer ou craindre; nous les déſirons & nous tâchons de les obtenir ſuivant l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos paſſions. C'eſt donc l'éducation qui, en nous inſpirant des opinions ou des idées vraies ou fauſſes, nous donne les impulſions primitives, d'après leſquelles nous agiſſons d'une façon avantageuſe ou nuiſible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons en naiſſant que le beſoin de nous conſerver & de rendre notre exiſtence heureuſe; l'inſtruction, l'exemple, la conſervation, l'uſage du monde nous en préſentent les moyens réels ou imaginaires, l'habitude nous procure la facilité de les employer, & nous attache fortement à ceux que nous jugeons les plus propres à nous mettre en poſſeſſion des objets que nous avons appris à déſirer. Lorſque notre éducation, les exemples qu'on nous donne, les moyens que l'on nous fournit ſont approuvés par la raiſon, tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces diſpoſitions, & nous devenons des membres utiles de la ſociété, à laquelle tout devroit nous prouver que notre bien-être durable eſt néceſſairement lié. Si au contraire notre éducation, nos inſtitutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous ſuggére dès l'enfance, nous montrent la vertu comme utile ou contraire & le vice comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéreſſés à nuire à nos aſſociés; nous ſuivrons le torrent général; nous renoncerons à cette vertu; qui ne ſera plus pour nous qu'une vaine idole que nous ne ſerons point tentés de ſuivre ou d'adorer quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a conſtamment
fait

fait regarder comme les plus chers & les plus désirables.

Pour que l'homme fût vertueux, il faudroit qu'il eût intérêt, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit pour cela que l'éducation lui donnât des idées raisonnables, que l'opinion publique & l'exemple lui montrassent la vertu comme l'objet le plus digne d'estime; que le gouvernement la récompensât fidélement, que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime fussent constamment méprisés & punis. La vertu est-elle donc dans ce cas parmi nous? L'éducation nous donne-t-elle des idées bien vraies sur le bonheur, des notions justes sur la vertu, des dispositions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons sous les yeux sont-ils bien propres à nous faire respecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs, la fidélité conjugale, l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion, qui seule prétend régler nos mœurs, nous rend-elle sociables, pacifiques, humains? Les arbitres des sociétés sont-ils bien fidéles à récompenser ceux qui servent le mieux leur Patrie, & à punir ceux qui la pillent, la divisent, la ruinent. La Justice tient-elle sa balance d'une main bien sûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favorisent-elles pas le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable? Enfin ne voyons-nous pas le crime, souvent justifié ou couronné par le succès, triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne & de la vertu qu'il outrage? Eh bien; dans des sociétés ainsi constituées la vertu ne peut-être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres, qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

Si l'homme d'après sa nature, est forcé de desirer son bien-être, il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de demander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se ren-

être malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice ; dès que l'inutilité ou le crime sont honorés & récompensés, quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ses semblables, ou à contenir la fougue de ses passions? Enfin dès que son esprit s'est rempli d'idées fausses & d'opinions dangereuses, il faut que sa conduite devienne une longue suite d'égaremens & d'actions dépravées.

On nous dit que des sauvages pour applatir la tête de leurs enfans la serrent entre deux planches, & l'empêchent par-là de prendre la forme que la nature lui destinoit. Il en est à-peu-près de même de toutes nos institutions ; elles conspirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, à amortir les impulsions qu'elle nous donne, à leur en substituer d'autres qui sont les sources de nos malheurs. Dans presque tous les pays de la terre les peuples sont privés de la vérité, sont repûs de mensonges ou de merveilleuses chimeres ; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les soins imprudens de leurs nourrices, sont serrés de bandelettes, qui leur ôtent le libre usage de ses membres, s'opposent à leur croissance, à leur activité, à leur santé.

Les opinions religieuses des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la suprême félicité dans des illusions, pour lesquelles on allume leurs passions; & comme les phantômes qu'on leur présente ne peuvent point être vûs des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils sont perpétuellement en dispute à leurs sujets, ils se haïssent, ils se persécutent, & croient souvent bien faire en commettant des crimes pour soutenir les opinions. C'est ainsi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatisme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée ; si au contraire ils sont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la société; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques souvent aussi cruels pour eux-mêmes qu'incommodes pour les autres.

L'OPINION publique nous donne à chaque inſtant de fauſſes idées de gloire & d'honneur ; elle attache notre eſtime non-ſeulement à des avantages frivoles, mais encore à des actions nuiſibles que l'exemple autoriſe, que le préjugé conſacre, que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet l'habitude apprivoiſe notre eſprit avec les idées les plus abſurdes, les uſages les plus déraiſonnables, les actions les plus blâmables, les préjugés les plus contraires à nous-mêmes & à la ſociété où nous vivons. Nous ne trouverons étranges, ſinguliers, mépriſables, ridicules que les opinions & les objets auxquels nous ne ſommes pas accoutumés ; il eſt des pays ou les actions les plus louables paroiſſent très-blâmables & très-ridicules, & où les actions les plus noires paſſent pour être honnêtes & ſenſées. [44].

L'AUTORITÉ ſe croit communément intéreſſée à maintenir les opinions reçues ; les préjugés & les erreurs qu'elle juge néceſſaires pour aſſurer ſon pouvoir, ſont ſoutenus par la force, qui jamais ne raiſonne. Des princes remplis eux-mêmes de fauſſes idées de bonheur, de puiſſance, de grandeur & de gloire, ſont entourés par des courtiſans flatteurs, intéreſſés à ne jamais détromper leurs maîtres ; ces hommes avilis ne connoiſſent la vertu que pour l'outrager, & peu-à-peu ils corrompent le peuple, qui ſe voit obligé à ſe prêter aux vices de la grandeur, & qui ſe fait un mérite de l'imiter dans ſes déréglemens. Les cours ſont les vrais foyers de la corruption des peuples.

---

[44] Dans quelques nations l'on aſſomme les vieillards, & les enfans étranglent leurs Pères. Les Phéniciens & les Carthaginois immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Européens approuvent les Duels, & regardent celui rui refuſe d'en égorger un autre comme un homme deshonoré. Les Eſpagnols & les Portugais trouvent très-honnête de brûler un hérétique. Les Chrétiens penſent qu'il eſt très-légitime d'égorger pour des opin ons. Dans quelques pays les femmes ſe proſtituent ſans deshonneurs, &c. &c. &c.

VOILA la véritable source du mal moral. C'est ainsi que tout conspire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs ames des impulsions fatales, d'où résulte un désordre général dans la société, qui devient malheureuse par le malheur de presque tous les membres qui la composent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inspirer des passions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos semblables par les moyens que nous sommes forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui sont chargés de nous guider, ou imposteurs ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raison ; ils nous montre la vérité comme dangereuse, & l'erreur comme nécessaire à notre bien-être dans ce monde & dans l'autre. Enfin l'habitude nous attache fortement à nos opinions insensées, à nos inclinations dangereuses, à nos passions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand nombre des hommes se trouve nécessairement déterminé au mal. Voilà comment les passions inhérentes à notre nature & nécessaires à notre conservation, deviennent les instrumens de notre destruction & de celle de la société qu'elles devroient conserver. Voilà comment la société devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux prises. S'il se trouve parmi nous des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des passions peu fortes, ne desirent point, ou desirent foiblement les objets dont leurs associés sont continuellement enivrés.

NOTRE nature diversement cultivée décide de nos facultés tant corporelles qu'intellectuelles, de nos qualités tant physiques que morales. Un homme sanguin & robuste doit avoir des passions fortes ; un homme bilieux & mélancolique aura des passions bizarres & sombres ; un homme d'une imagination enjouée aura des passions gayes ; un homme en qui le

flegme abonde aura des passions douces & peu emportées. C'est de l'équilibre des humeurs que semble dépendre l'état de ceux que nous appellons *vertueux*; leur tempérament paroît le produit d'une combinaison dans laquelle les élémens ou principes se balancent avec assez de précision pour qu'aucune passion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, est la nature de l'homme modifiée; celle-ci fournit la matiere; l'éducation, les mœurs nationales & domestiques, les exemples, &c. lui donnent la forme; & du tempérament que la nature lui présente, ils en font des hommes raisonnables ou insensés, des fanatiques ou des héros, des enthousiastes du bien public ou des criminels effrénés; des hommes éclairés ou des stupides; des sages épris des avantages de la vertu ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverses qui s'arrangent & se combinent diversement dans les cerveaux divers par l'intermède des sens. Le tempérament est le produit de substances physiques; l'habitude est l'effet de modifications physiques; les opinions bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses qui s'arrangent dans l'esprit humain, ne sont jamais que les effets des impulsions physiques qu'il a reçues par ses sens.

CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

TOUT ce qui précéde suffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous appellons *notre ame* est purement matériel. On a pu se convaincre de cette vérité par la maniere dont elle acquiert ses idées d'après les impressions que les objets matériels font successivement sur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, sont dues à la faculté de sentir; enfin nous venons d'expliquer d'après les loix nécessaires d'un méchanisme très-simple les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reste encore à répondre à ceux qui s'obstinent à faire de l'ame une substance distinguée du corps ou d'une essence totalement différente de la sienne; ils se fondent sur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fond; ils veulent que même en naissant l'homme apporte des idées, qu'ils ont appellées *Innées* d'après cette notion merveilleuses [45]. Ils ont donc cru que l'ame par un privilege spécial jouissoit, dans une nature où

---

[45] Quelques anciens philosophe se sont imaginés que l'ame contenoit originairement les principes de plusieurs notions ou doctrines: c'est ce que les Stoïciens appelloient *prolepses*, & les mathématiens grecs **Κοινας Εννοιας** Scaliger les nomme *Zopyra, semina æternitatis*. Les Juifs ont une doctrine semblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enseignent que chaque ame, avant d'être unie à la semence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, est confiée à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN DE VITA ET MORTE MOSIS.

tout eſt lié, de la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, de ſe créer des idées, de penſer à quelque objet ſans y être déterminée par aucune cauſe extérieure, qui en remuant ſes organes lui fournit l'image de l'objet de ſes penſées. En conſéquence de ces prétentions, qu'il ſuffit d'expoſer pour les réfuter, quelques ſpéculateurs très-habiles, mais prévenus de leurs préjugés religieux, ont été juſqu'à dire que ſans modèle ou prototype qui agit ſur ſes ſens, l'ame étoit en état de ſe peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Deſcartes & ſes diſciples ont aſſuré que le corps n'entroit abſolument pour rien dans les ſenſations ou idées de notre ame, & qu'elle ſentiroit, verroit entendroit, goûteroit & toucheroit, quand même il n'exiſteroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

QUE dirons-nous d'un Berkeley, qui s'efforce de nous prouver que tout dans ce monde n'eſt qu'une illuſion chimérique; que l'univers entier n'exiſte que dans nous-mêmes & dans notre imagination, & qui rend l'exiſtence de toutes choſes problématique à l'aide de ſophiſmes inſolubles pour tous ceux qui ſoutiennent la ſpiritualité de l'ame. [46]

---

[46] *Voyez les entretiens de Hylas & de Philonoüs.* Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne, ainſi que le ſyſtême du P. Malebranche, (qui voyoit tout en Dieu, ou qui ſoutenoit les *idées innées*) ne ſe lient très-bien avec la notion extravagante de la ſpiritualité de l'ame. Les théologiens ayant imaginé une ſubſtance tout-à-fait hétérogène au corps de l'homme, à laquelle ils ont fait honneur de toutes ſes penſées, le corps eſt devenu ſuperflu; il a fallu tout voir en ſoi, il a fallu voir en Dieu; il a fallu que Dieu devint l'intermède; le lien commun de l'ame & du corps; il a fallu que l'univers entier, ſans excepter notre propre corps, ne fut qu'un rêve varié & néceſſaire, le rêve d'un ſeul homme: il a fallu que chaque homme ſe prit pour le tout, pour le ſeul être exiſtant & néceſſaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des ſyſtêmes (celui de Berkeley) fût le plus difficile à combattre. *Abyſſus abyſſum invocat.* Mais ſi l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, ſi Dieu eſt le lien commun de l'ame

Pour justifier des opinions si monstreuses on nous dit que les idées sont les seuls objets de la pensée. Mais en derniere analyse ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui en agissant sur nos sens ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous appercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet, mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause, pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme sans le secours des objets extérieurs & des sens peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle né peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait dont jamais il n'auroit entendu parler.

Il est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très-éclairés d'ailleurs, sont tombés quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés par leurs préjugés ou par la crainte de combattre les opinions d'une Théologie impérieuse, ils sont partis du principe que cet ame étoit un *pur esprit*, une substance immatérielle, d'une essence très-différente des corps ou de tout ce que nous voyons : cela posé, il n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers & corporels pouvoient agir sur une substance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier en lui portant des idées; dans l'impos-

---

& du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreur dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplaisantes à Dieu? ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinosa a pu voir son systême?

ſſibilité d'expliquer ce phénomène, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, ſuivant leur hypothèſe, ils ne pouvoient concevoir l'action ſur elle ; ils s'imaginèrent donc que toutes les modifications de cette ame étoient dues à ſa propre énergie, lui étoient imprimées dès le moment de ſa formation par l'auteur de la nature qui étoit immatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoiſſons ou qui agiſſent ſur nous par la voie groſſière des ſens.

Il eſt pourtant quelques phénomènes qui, enviſagés ſuperficiellement, ſembleroient appuyer l'opinion de ces philoſophes, & annoncer dans l'ame humaine la faculté de produire des idées en elle-même, ſans aucuns ſecours extérieurs; ce ſont les *ſonges*, dans leſquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent viſiblement, ne laiſſe pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon aſſez ſenſible pour influer même ſur le corps. Mais pour peu qu'on réfléchiſſe, on trouvera la ſolution de cette difficulté; nous verrons que durant le ſommeil même notre cerveau eſt meublé d'une foule d'idées que la veille lui a fournies ; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui l'ont modifié ; nous trouverons que ces modifications ſe renouvellent en lui, non par quelque mouvement ſpontané ou volontaire de ſa part, mais par une ſuite des mouvemens involontaires qui ſe paſſent dans la machine & qui déterminent ou excitent ceux qui ſe font dans le cerveau ; ces modifications ſe renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelque fois en rêvant nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons pour lors fidélement des objets qui nous ont frappé ; d'autres fois ces modifications ſe renouvellent ſans ordre, ſans liaiſon ou différemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si dans

En rêve je crois voir un ami, mon cerveau se renouvelle les modifications ou les idées que cette ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles se sont arrangées lorsque mes yeux le voyoient, ce qui n'est qu'un effet de la mémoire. Si dans un rêve je vois un monstre qui n'a point de modele dans la nature, mon cerveau est modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulières & détachées dont il ne fait alors que composer un tout idéal en rapprochant ou en associant ridiculement des idées éparses qui s'étoient consignées en lui; & alors j'ai en rêvant de l'imagination.

Les rêves fâcheux, bizarres, décousus sont communément les effets de quelque désordre dans notre machine, tels qu'une digestion pénible, un sang trop échauffé, une fermentation nuisible, &c; ces causes matérielles excitent dans notte corps des mouvemens désordonnés qui empêchent que le cerveau ne soit modifié de la même maniere qu'il l'avoit été durant la veille; en conséquence de ces mouvemens peu réglés! le cerveau lui-même est troublé, il ne se représente ses idées que confusément & sans liaison. Lorsqu'en rêve je crois voir un sphinx, ou j'en ai vu la représentation éveillé, ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau est cause qu'il combine des idées ou des parties dont il résulte un tout sans modele, ou dont les parties ne sont pas faites pour être réunies. C'est ainsi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée, avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En cela ma tête agit de la même maniere que lorsque par quelque vice dans l'organe mon imagination déréglée me peint quelques objets tandis que je suis éveillé, nous rêvons souvent sans être endormis: nos songes ne produisent jamais rien de si étrange qui n'ait quelque ressemblance avec des objets qui ont agi sur nos sens ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les théologiens éveillés ont composé à loisir les phantômes dont ils se servent pour effrayer les

hommes ; ils n'ont fait que rassembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre espece ; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoissons, ils ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

On voit donc que les songes, loin de prouver que notre ame agisse par sa propre énergie, ou tire des idées de son propre fond, prouvent au contraire que dans le someil elle est totalement passive & qu'elle ne se renouvelle ses modifications que d'après le désordre involontaire que des causes physiques produisent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la consubstantialité avec l'ame. Ce qui paroit avoir donné le change à ceux qui ont soutenu que l'ame tiroit ses idées d'elle-même, c'est qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne sont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau ; ce sont ces objets qui sont les vrais modeles ou les archétypes auxquelles il falloit remonter ; voilà la source de leurs erreurs.

Dans l'homme qui rêve l'ame n'agit pas plus par elle-même que dans l'homme ivre ; c'est-à-dire modifié par quelque liqueur spiritueuse ; ou que dans le malade en délire, c'est-à-dire modifié par des causes physiques qui troublent sa machine dans ses fonctions, ou enfin que dans celui dont la cervelle est dérangée ; les rêves, ainsi que ces différens états, n'annoncent qu'un désordre physique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon régulière & précise : ce désordre est dû à des causes physiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaisons, des fermentations peu analogues à l'état salubre de l'homme, dont le cerveau est nécessairement troublé, dès que son corps est agité d'une façon extraordinaire.

Ainsi ne croyons point que notre ame agisse d'elle-même ou sans cause dans aucun des instans de notre durée ; elle est conjointement avec notre corps

soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement & d'après leurs propriétés. Le vin pris en trop grande quantité trouble nécessairement nos idées & met le désordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'IL existoit dans la nature un être vraiment capable de se mouvoir par sa propre énergie, c'est-à-dire de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres causes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui seul ou de suspendre le mouvement dans l'univers, qui n'est qu'une chaîne immense & non interrompue de causes liées les unes aux autres, agissantes & réagissantes par des loix nécessaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou suspendues sans que les essences & les propriétés de toutes les choses soient changées ou même anéanties. Dans le système général du monde nous ne voyons qu'une longue suite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns sur les autres; c'est ainsi que tout corps est mû par quelque corps qui le frappe ; les mouvemens cachés de notre ame sont dûs à des causes cachées au-dedans de nous-mêmes ; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle en allumant de la poudre est capable de produire les terribles effets que nous appercevons ? La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matiere brute & inerte tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression, & qui a la conscience du *Moi* par la mémoire des impressions successivement éprouvées; mémoire qui ressuscitant une impression antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faisant durer une impression qu'on reçoit, tandis qu'on y en

aſſocie une autre, puis une troiſieme &c. donne tout le méchaniſme du *raiſonnement*.

Une idée, qui n'eſt qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole, ou ſe montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait à ſon tour naître des idées, des penſées, des paſſions dans des êtres pourvus d'organes ſuſceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conſéquence deſquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produiſent une révolution dans un état, ou même influent ſur notre globe entier. C'eſt ainſi qu'un Alexande décide du ſort de l'aſie, c'eſt ainſi que Mahomet change la face de la terre; c'eſt ainſi que des cauſes imperceptibles produiſent les effets les plus terribles & les plus étendus par une ſuite néceſſaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

La difficulté de comprendre les effets de l'ame de l'homme lui a fait attribuer les qualités incompréhenſibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la penſée cette ame ſemble ſortir de nous-mêmes, ſe porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés; parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers: on crut donc qu'un être ſuſceptible de mouvemens ſi rapides devoit être d'une nature très-différente de tous les autres; on ſe perſuada que cette ame faiſoit réellement tout le chemin immenſe & néceſſaire pour s'élancer juſqu'à ces objets divers; on ne vit pas que pour le faire en un inſtant, elle n'avoit qu'à ſe parcourir elle-même, & rapprocher des idées conſignées dans elle par le moyen de ſes ſens.

En effet ce n'eſt jamais que par nos ſens que les êtres nous ſont connus ou produiſent des idées en nous; ce n'eſt qu'en conſéquence des mouvemens imprimés à notre corps que notre cerveau ſe modifie ou que notre ame penſe, veut & agit. Si comme, Ariſtote l'a dit il y a plus de deux mille ans, *rien*

n'entre dans notre esprit que par la voie des sens; tout ce qui sort de notre esprit doit trouver [47] quelque objet sensible auquel il puisse rattacher ses idées, soit immédiatement, comme *homme*, *arbre*, *oiseau*, &c; soit en dernière analyse ou décomposition comme *plaisir*, *bonheur*, *vice* & *vertu*, &c. Or toutes les fois qu'un mot ou son idée ne fournit aucun objet sensible auquel on puisse le rapporter, ce mot ou cette idée sont venus de rien, sont vuides de sens; il faudroit bannir l'idée de son esprit & le mot de la langue, puisqu'il ne signifieroit rien. Ce principe n'est que l'inverse de l'axiome d'Aristote; la directe est évidente, il faut donc que l'inverse le soit pareillement.

COMMENT le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Aristote dans tout son jour; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'absurdité du systême des *idées innées*, n'en ont ils point tiré les conséquences immédiates & nécessaires? Comment n'ont-ils pas eu le courage d'appliquer ce principe si clair à toutes les chimeres dont l'esprit humain s'est si longtems & si vainement occupé? N'ont-ils pas vu que leur principe sappoit les fondemens de cette Théologie qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, & dont par conséquent il leur étoit impossible de se faire des idées? Mais le préjugé, quand il est sacré sur-tout, empêche de voir les applications les plus simples des principes les plus évidens; en matiere de religion les plus grands hommes ne sont sou-

---

[47] Ce principe si vrai, si lumineux, si important par les conséquences qui en découlent nécessairement, a été développé & mis dans tout son jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopédie les articles *incompréhensible*, & *Locke* (*philosophie de*) on ne peut rien lire de plus sensé, de plus philosophique & de plus propre à étendre la sphere des idées & du vrai que ce savant anonyme dit à ce sujet dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le lecteur pour ne point trop multiplier les citations. *Note de l'Editeur.*

vent que des enfans, incapables de pressentir & de tirer les conséquences de leurs principes!

M. LOCKE, & tous ceux qui ont adopté son systême si démontré, ou l'axiome d'Aristote, auroient dû en conclure que tous les êtres merveilleux dont la Théologie s'occupe sont de pures chimeres; que *l'esprit* ou la substance inétendue & immatérielle, n'est qu'une absence d'idées; enfin ils auroient du sentir que cette intelligence ineffable que l'on place au gouvernail du monde & dont nos sens ne peuvent constater ni l'existence ni les qualités, est un être de raison.

Les moralistes auroient dû, par la même raison, conclure que ce qu'ils nomment *sentiment moral*, *instinct moral*, idées innées de la vertu antérieurs à toute expérience ou aux effets bons ou mauvais qui en résultent pour nous, sont des notions chimériques, qui, comme bien d'autres, n'ont que la Théologie pour garent & pour base. [48] Avant de juger il faut sentir, il faut comparer avant de pouvoir distinguer le bien du mal.

POUR nous détromper des idées *innées* ou des modifications imprimées à notre ame au moment de sa naissance; il ne s'agit que de remonter à leur source, & nous verrons pour lors que celles qui nous sont familières & qui se sont comme identifiées avec nous, nous sont venues par quelques-uns de nos sens, se sont gravées quelquefois très-difficilement dans

[48] C'est sur cette base théologique ou imaginaire qu'un grand nombre de Philosophes à prétendu fonder la morale, qui, comme nous le prouverons dans le Chapitre XV, ne peut être fondée que sur l'intérêt, les besoins, le bien-être de l'homme, connus par l'expérience, dont la nature nous a rendus susceptibles. La morale est une science de faits; c'est la rendre incertaine que de la fonder sur des hypotheses dont nos sens ne peuvent pas constater la réalité, & sur lesquelles les hommes se disputeront sans fin, parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale sont *innées* ou l'effet d'un *instinct*, c'est prétendre qu'un homme sait lire avant de connoîtres les lettres de l'Alphabet.

notre cerveau, n'ont jamais été fixes, & ont perpétuellement varié en nous : nous verrons que ces prétendues idées inhérentes à notre ame sont des effets de l'éducation, de l'exemple & surtout de l'habitude, qui par des mouvemens réitérés, fait que notre cerveau se familiarise avec des systêmes & associe ses idées éclairées ou confuses d'une certaine maniere. En un mot nous prenons pour des idées innées celles dont nous oublions l'origine ; nous ne nous rappellons plus ni l'époque précise ni les circonstances successives où ces idées se sont consignées dans notre tête : parvenus à un certain âge nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions : notre mémoire chargée pour lors d'une multitude d'expériences ou de faits, ne nous rappelle plus ou ne peut plus distinguer les circonstances particulieres qui ont contribué à donner à notre cerveau sa façon d'être & de penser, ses opinions actuelles. Personne de nous ne se souvient de la première fois que le mot *Dieu* par exemple a frappé son oreille, des premières idees qu'il s'en est formé, des premières pensées que ce son a produit en lui : cependant il est certain que dès-lors nous avons cherché dans la nature qu'elqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en sommes formé ou que l'on nous en a suggéré : accoutumés depuis à entendre toujours parler de Dieu, les personnes les plus éclairées d'ailleurs, regardent quelquefois son idée comme infuse par la nature, tandis qu'elle est visiblement dûe aux peintures que nos parens ou nos instituteurs nous en ont faites, & que nous avons ensuite modifiées d'après notre organisation & nos circonstances particulières ; c'est ainsi que chacun se fait un Dieu dont lui-même est le modele ou qu'il modifie à sa maniere [49].

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne sont pas plus que les

---

[49] Voyez la II. partie chapitre 4.

siennes,

fiennes, des idées *innées*: les fentimens moraux, ou les jugemens que nous portons fur les volontés & les actions des hommes, font fondés fur l'expérience, qui feule peut nous faire connoître celles qui font utiles ou nuifibles, vertueufes ou vicieufes, honnêtes ou déshonnêtes, dignes d'eftime ou de blâme. Nos fentimens moraux font les fruits d'une foule d'expériences fouvent très-longues & très-compliquées. Nous les recueillons avec le tems; elles font plus ou moins exactes en raifon de notre organifation particulière & des caufes qui la modifient, enfin nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui eft dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences où nous jugeons des actions morales des hommes eft ce que l'on a nommé *l'inftinct moral*.

Ce que l'on nomme l'*inftinct* en phyfique n'eft que l'effet de quelque befoin du corps, de quelque attraction ou répulfion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître tête pour une premiere fois; on lui met dans la bouche le bout de la mamelle, par l'analogie naturelle qui fe trouve entre les houpes nerveufes dont fa bouche eft tapiffée & le lait qui découle du fein de la nourrice par le bout de cette mamelle, l'enfant preffe cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre; de tout cela il réfulte une expérience pour l'enfant, bientôt les idées du téton, du lait & du plaifir s'affocient dans fon cervau; & toutes les fois qu'il apperçoit le téton, il le faifit par inftinct & en fait avec promptitude l'ufage auquel il eft deftiné.

Ce qui vient d'être dit peut encore nous faire juger de ces fentimens prompts & fubits que l'on a défigné fous le nom de *la force du fang*. Les fentimens d'amour que les peres & les meres ont pour leurs enfans, & que les enfans bien nés ont pour leurs parens, ne font point des fentimens innés, il font des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans

les cœurs ſenſibles. Ces ſentimens ne ſubſiſtent point dans un grand nombre d'êtres de l'eſpece humaine. Nous ne voyons que trop ſouvent des parens tyranniques occuppés à ſe faire des ennemis de leurs enfans qu'ils ne ſemblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices inſenſés.

DEPUIS l'inſtant où nous commençons, juſqu'à celui où nous ceſſons d'exiſter, nous ſentons, nous ſommes agréablement ou déſagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faiſons des expériences qui produiſent des idées riantes ou déplaiſantes dans notre cerveau : aucun de nous n'a ces expériences préſentes à la mémoire ou ne s'en repreſente tout le fil, ce ſont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement ou à notre inſu dans toutes nos actions ; c'eſt pour déſigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont ſouvent nous avons perdu la liaiſon & dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *inſtinct* ; il paroît l'effet d'un pouvoir magique & ſurnaturel à la plûpart des hommes, c'eſt un mot vuide de ſens pour bien d'autres, mais pour le philoſophe c'eſt l'effet d'un ſentiment très-vif & il conſiſte dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très-compliquées. C'eſt le beſoin qui fait l'inſtinct inexplicable que nous voyons dans les animaux, que l'on a ſans raiſon privés d'une ame, tandis qu'ils ſont ſuſceptibles d'une infinité d'actions, qui prouvent qu'ils penſent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils ſont ſuſceptibles d'expériences, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour ſatisfaire les beſoins que leur organiſation particuliere leur donne, enfin qu'ils ont des paſſions & ſont capable d'être modifiés. [50].

[50] C'eſt le comble de la folie de refuſer les facultés intellectuelles aux animaux, ils ſentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choiſiſſent & délibérent, ils ont de la mémoire, ils

On fait les embarras que les animaux ont donnés aux partisans de la *spiritualité* : en effet en leur accordant une ame spirituelle ils ont craint de les élever à la condition humaine ; d'un autre côté en la leur refusant ils autorisoient leurs adversaire à la refuser pareillement à l'homme qui se trouvoit ainsi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais su se tirer de cette difficulté : Descartes a cru la trancher en disant que les bêtes n'ont point d'ames & sont de pures machines. Il est aisé de sentir l'absurdité de ce principe. Quiconque envisagera la nature sans préjugé reconnoîtra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête que celle qui est due à la diversité de leur organisation.

Dans quelques êtres de notre espece, qui paroissent doués d'une sensibilité d'organes plus grands que les autres, nous voyons un *instinct* à l'aide duquel ils jugent très-promptement des dispositions les plus cachées des personnes à la seule inspection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Physionomistes* ne sont que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux-ci, soit par la grossiéreté de leurs organes, soit par leur peu d'attention, soit par quelque défaut dans leur sens, sont entiérement incapables ; ces derniers ne croient point à la science des physionomies qui leur paroit totalement idéale. Cependant il est certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait spirituelle, font des impressions très-marquées sur le corps ; ces impressions s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent rester ; ainsi les passions habituelles des hommes se peignent sur leurs visages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact fin à portée de juger très-promptement de leur façon d'être, &

---

montrent de l'amour & de la haine, & souvent leurs sens sont bien plus fins què les nôtres. Les poissons se rendent périodiquement à l'endroit où l'on est dans l'usage de leur jetter du pain.

même de pressentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur passion dominante, &c. Quoique la science des physionomies paroisse une chimere à bien des gens, il en est peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air austere, d'un air faux & dissimulé, d'un visage ouvert, &c.; des yeux fins & exercés acquiérent, sans doute, la faculté de reconnoitres les mouvemens cachés de l'ame aux traces visibles qu'ils laissent sur un visage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux subissent sur-tout des changemens très-prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous; ces organes si délicats s'altérent visiblement par les moindres secousses qu'éprouve notre cerveau. Des yeux sereins, nous annoncent une ame tranquille : des yeux hagards nous indiquent une ame inquiete; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & sanguin; des yeux mobiles nous font soupçonner une ame allarmée ou dissimulée. Ce sont ces différentes nuances que saisit un homme sensible & exercé; & sur le champ il combine une foule d'expérience acquises pour porter son jugement sur les personnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de surnaturel & de merveilleux; un tel homme ne se distingue que par la finesse de ses organes & par la rapidité avec laquelle son cerveau remplit ses fonctions.

Il en est de même de quelques êtres de notre espece dans lesquels nous trouvons quelquefois une sagacité extraordinaire, qui paroit divine & miraculeuse au vulgaire [51]. En effet nous voyons des hommes susceptibles d'apprécier en un clin d'œil une foule de circonstances & de pressentir quelquefois des événemens très-éloignés; cette espece de talens *prophétiqaes* n'a rien de surnaturel; il indique seulement

[51] Il paroit que les plus habiles praticiens dans la médecine ont été des hommes doués d'un tact très-fin, semblable à celui des physionomistes, à l'aide duquel ils jugeoient très-promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognostiques.

de l'expérience & une organifation très-délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des caufe & de prévoir leurs effets de très-loin. Cette faculté fe trouve pareillement dans les animaux, qui beaucoup mieux que les hommes preffentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oifeaux ont été longtems les prophêtes & les guides de plufieurs nations qui fe prétendoient fort éclairées.

C'EST donc à leur organifation particulière exercée que nous devons attribuer les facultés merveilleufes qui diftinguent quelques êtres. *Avoir de l'inftinct* ne fignifie que juger promptement & fans avoir befoin de faire de longs raifonnemens. Nos idées fur le vice & la vertu ne font point des idées *innées*; elles font acquifes comme toutes les autres, & les jugemens que nous en portons font fondés fur des expériences vraies ou fauffes qui dépendent de notre conformation & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité ni de la vertu ; c'eft de celui qui l'inftruit qu'il reçoit ces idées ; il en fait un ufage plus ou moins prompt fuivant que fon organifation naturelle ou fes difpofitions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes, la nourrice nous apprend à nous en fervir, leur agilité dépend de leur conformations naturelle & de la maniere dont nous les avons exercées.

CE que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts n'eft dû pareillement qu'à la fineffe de nos organes exercées par l'habitude de voir, de comparer & de juger certains objets, d'où réfulte dans quelques hommes la faculté d'en juger très-promptement ou d'en faifir en un clin d'œil les rapports & l'enfemble. C'eft à force de voir, de fentir, de mettre les objets en expérience que nous apprenons à les connoitre ; c'eft à force de réitérer ces expériences que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous font point *innées*; nous n'en avons point fait avant de naître, nous ne pouvons ni penfer, ni juger, ni avoir d'idées

avant que d'avoir fenti ; nous ne pouvons ni aimer ni haïr, ni approuver ni blâmer avant que d'avoir été agréablement ou défagréablement remués. C'eft néanmoins ce que doivent fuppofer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées*, des opinions infufes par la nature foit dans la morale foit dans la Théologie, foit dans quelque fcience que ce puiffe être. Pour que notre efprit penfe & s'occupe d'un objet il faut qu'il connoiffe fes qualités ; pour qu'il ait connoiffance de ces qualités il faut que quelques-uns de nos fens en aient été frappés ; les objets dont nous ne connoiffons aucunes qualités font nuls ou n'exiftent point pour nous.

On nous dira peut-être que le confentement univerfel des hommes fur certaines propofitions comme celle que *le tout eft plus grand que fa partie*, & comme toutes les démonftrations géométriques, femble fuppofer en eux certaines notions premières, innées, non acquifes. On peut répondre que ces notions font toujours acquifes & font des fruits d'une expérience plus ou moins prompte, il faut avoir comparé le tout à fa partie avant d'être convaincu que le tout eft plus grand que fa partie. L'homme n'apporte point en naiffant l'idée que deux & deux font quatre, mais il en eft très-promptement convaincu. Il faut avoir comparé avant de porter aucun jugement quelconque.

Il eft évident que ceux qui ont fuppofé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organifation de l'homme ou fes difpofitions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans fes jugemens. Un homme qui a du goût en peinture a fans doute apporté en naiffant des yeux plus fins & plus pénétrans qu'un autre, mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude s'il n'a point eu occafion de les exercer ; bien plus, à quelques égards les difpofitions que nous nommons *naturelles* ne peuvent être elles-mêmes

regardées comme *innées*. L'homme n'est point à vingt ans le même qu'il étoit en venant au monde ; les causes physiques qui agissent continuellement sur lui influent nécessairement sur son organisation & font que ses disposition naturelles ne sont point elles-mêmes dans un tems ce qu'elles étoient dans un autre [52]. Nous voyons tous les jours des enfans montrer jusqu'à un certain âge beaucoup d'esprit, d'aptitude aux sciences, & finir par tomber dans la stupidité. Nous en voyons d'autres qui après avoir montré dans l'enfance des dispositions peu favorables se dévéloppent par la suite & nous étonnent par des qualités dont nous les avions jugés peu susceptibles ; il vient un moment où leur esprit fait usage d'une foule d'expériences qu'il avoit amassées sans s'en appercevoir, & pour ainsi dire à son insu.

AINSI, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penser des hommes sont acquises. Notre esprit ne peut agir & s'exercer que sur ce qu'il connoit, & il ne peut connoitre bien ou mal que les choses qu'il a senties. Les idées qui ne supposent hors de nous aucun objet matériel qui en soit le modele, ou auquel on puisse les rapporter, & qu'on a nommé *idées abstraites*, ne sont que des façons dont notre organe intérieur envisage ses propres modifications, dont il choisit quelques-unes sans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour désigner ces idées tels que ceux de *bonté*, de *beauté*, *d'ordre*, *d'intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun sens, si nous ne les rapportons ou si nous ne les expliquons à des objets, que nos sens nous ont montrés susceptibles

---

[52] „ Nous pensons, dit la Motte le Vayer, bien autrement „ des choses en un tems qu'en un autre ; jeunes que vieux, affamés que rassasiés ; de nuit que de jour ; fâchés que joyeux, „ Varians ainsi à toute heure par mille autres circonstances qui „ nous tiennent en une perpétuelle inconstance & instabilité. *Voyez* „ *le banquet sceptique, pag.* 17.

de ces qualités, ou à des façons d'être & d'agir qui nous ſont connues. Qu'eſt-ce que me repréſente le mot vague de *beauté*, ſi je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes ſens d'une façon particulière & auquel en conſéquence j'ai attribué cette qualité? Qu'eſt-ce que me repréſente le mot *intelligence*, ſi je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* ſignifie-t-il quelque choſe, ſi je ne le rapporte à une ſuite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine maniere? Le mot *vertu* n'eſt-il pas vuide de ſens, ſi je ne l'applique à des diſpoſitions dans les hommes qui produiſent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres diſpoſitions contraires? Qu'eſt-ce que les mots *douleur* & *plaiſir* offrent à mon eſprit au moment ou mes organes ne ſouffrent ni ne jouiſſent, ſinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conſerve la réminiſcence ou l'impreſſion & que l'expérience m'a montré comme utiles ou nuiſibles? mais quand j'entends prononcer les mots *ſpiritualité*, *immatérialité*, *incorporeité*, *divinité*, &c. ni mes ſens, ni ma mémoire ne me font d'aucun ſecours; ils ne me fourniſſent aucun moyen d'avoir idée de ces qualités ni des objets auxquels je dois les appliquer; dans ce qui n'eſt point matiere, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être ſuſceptibles d'aucunes qualités.

Toutes les erreurs & les diſputes des hommes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au témoignage de leurs ſens, pour ſe laiſſer guider par des notions, qu'ils ont cru *infuſes* ou *innées*, quoiqu'elles ne fuſſent réellement que les effets d'une imagination troublée, des préjugés dont leur enfance s'eſt imbue, avec leſquels l'habitude les a familiariſés, & que l'autorité les a forcés de conſerver. Les langues ſe ſont remplies de mots abſtraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuſes, & dont, quand on veut les examiner, l'on ne trouve aucun modele dans la nature ni d'objets auxquels on puiſſe les attacher.

Quand on ſe donne la peine d'analyſer les choſes, on eſt tout ſurpris de voir que les mots qui ſont continuellement dans la bouche des hommes, ne préſentent jamais une idée fixe & déterminée : nous les voyons ſans ceſſe parler *d'eſprits*, *d'ame* & de ſes facultés, de *divinité* & de ſes attributs, de *durée*, d'*eſpace*, d'*immenſité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raiſon*, de *ſentiment*, d'*inſtinct* & de *goût*, &c. ſans qu'ils puiſſent nous dire préciſément ce qu'ils entendent par ces mots. Cependant les mots ne ſemblent inventés que pour être les images des choſes, ou pour peindre à l'aide des ſens, des objets connus que l'eſprit puiſſe juger, apprécier, comparer & méditer.

PENSER à des objets qui n'ont agi ſur aucuns de nos ſens, c'eſt penſer à des mots, c'eſt rêver à des ſens; c'eſt chercher dans ſon imagination des objets auxquels on puiſſe les attacher. Aſſigner des qualités à ces mêmes objets, c'eſt, ſans doute, redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* eſt deſtiné à me repréſenter un objet qui ne peut agir ſur aucun de mes organes, & dont par conſéquent, il m'eſt impoſſible de conſtater ni l'exiſtence ni les qualités : cependant pour ſuppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de ſe creuſer, compoſera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle eſt toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes ſens. En conſéquence, je me peindrai ce Dieu ſous les traits d'un vieillard vénérable, ou ſous ceux d'un monarque puiſſant, ou ſous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'eſt évidemment l'homme& quelques-unes de ſes qualités qui ont ſervi de modele à ce tableau. Mais ſi l'on me dit que ce Dieu eſt un pur eſprit, qui n'a point de corps, qu'il n'a point d'étendue, qu'il n'eſt point contenu dans l'eſpace, qu'il eſt hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon eſprit ne ſait plus ſurquoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la ſuite la ſource des notions informes que les hommes ſe feront

toujours fur la divinité ; ils l'anéantiffent eux-mêmes à force de raffembler en elle des qualités incompatibles & des attributs contradictoires [53]. En lui donnant des qualités morales & connues, ils en font un homme ; en lui affignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere ; ils détruifent toutes les idées antécédentes, ils en font un pur néant. D'où l'on voit que les fciences fublimes que l'on nomme *Théologique*, *Pfycologie*, *Métaphyfique* deviennent de pures fciences de mots ; la morale & la politique, que trop fouvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexplicables dont il n'y a que l'étude de la nature qui puiffe nous tirer.

LES hommes ont befoin de la vérité ; elles confifte a connoitre les vrais rapports qu'ils ont avec les chofes qui peuvent influer fur leur bien-être : ces rapports ne font connus qu'à l'aide de l'expérience ; fans expérience il n'eft point de raifon ; fans raifon nous ne fommes que des aveugles qui fe conduifent au hazard. Mais comment acquérir de l'expérience fur des objets idéaux que jamais nos fens ne peuvent ni connoître ni examiner ? Comment nous affurer de l'exiftence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons fentir ? Comment juger fi ces objets nous font favorables ou nuifibles ? Comment favoir ce que nous devons aimer ou haïr, cherches ou fuir, éviter ou faire ? C'eft pourtant de ces connoiffances que notre fort dépend dans ce monde, le feul dont nous ayons idée ; c'eft fur ces connoiffances que toute morale eft fondée. D'où l'on voit qu'en faifant intervenir dans la morale ou dans la fcience des rapports certains & invariables qui fubfiftent entre les êtres de l'efpece humaine, les notions vagues de la théologie ; ou en fondant cette morale fur des êtres chimériques qui n'exiftent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbitraire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune bafe folide.

---

[53] Voyez partie II. chapitre 4.

Des êtres essentiellement différens pour l'organisation naturelle, pour les modifications qu'ils éprouvent, pour les habitudes qu'ils contractent, pour les opinions qu'ils acquiérent, doivent penser différemment. Le tempérament, comme on a vu, décide des qualités mentales des hommes, & ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux : d'où il suit nécessairement que leur imagination ne peut être la même ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme est un tout lié, dont toutes les parties ont une correspondance nécessaire, Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très-variées sur les objets, même réels, qu'ils envisagent. Que sera-ce donc si les objets n'agissent sur aucun des sens ! Tous les individus de l'espece ont en gros les mêmes idées des substances qui agissent vivement sur leurs organes, ils sont tous assez d'accord sur quelques qualités qu'ils apperçoient à-peu-près de la même maniere ; je dis, *à-peu-près*, parce que l'intelligence, la notion, la conviction d'aucune proposition, quelque simple, évidente & claire qu'on la suppose, ne sont ni ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux hommes. En effet, un homme n'étant point un autre homme, le premier ne peut avoir rigoureusement & mathématiquement la même notion de l'unité, par exemple, que le second ; vû qu'un effet identique ne peut être le résultat de deux causes différentes. Ainsi lorsque les hommes sont d'accord dans leurs idées, leurs façons de penser, leurs jugemens, leurs passions, leurs desirs & leurs goûts, leur consentement ne vient point de ce qu'ils voient ou sentent les mêmes objets précisément de la même maniere, mais à-peu-près de la même maniere, & de ce que leur langue n'est ni ne peut être assez abondante en nuances pour désigner les différences imperceptibles qui se trouvent entre leurs façons de voir & de sentir. Chaque homme a, pour ainsi dire une langue pour lui tout seul, & cette langue est incommunicable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entr'eux, lorsqu'ils s'entretien-

nent d'êtres qu'ils ne connoissent que par leur imagination ? Cette imagination dans un individu peut-elle être jamais la même que dans un autre ? Comment peuvent-ils s'entendre lorsqu'à ces mêmes être ils assignent des qualités qui ne sont dues qu'à la maniere dont leur cerveau est affecté ?

Exiger d'un homme qu'il pense comme nous, c'est exiger qu'il soit organisé comme nous ; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les instans de sa durée ; qu'il ait reçu le même tempérament, la même nourriture, la même éducation ; en un mot, c'est exiger qu'il soit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits ? Est-il plus le maître de ses opinions ? Ses opinions ne sont-elles pas des suites nécessaires de sa nature & des circonstances particulières qui ont dès l'enfance nécessairement influé sur sa façon de penser & d'agir ? Si l'homme est un tout lié, dès qu'un seul de ses traits differe des nôtres, ne devrions-nous pas en conclure que son cerveau ne peut ni penser, ni associer des idées, ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre ?

La diversité des tempéramens des hommes est la source naturelle & nécessaire de la diversité de leurs passions, de leurs goûts, de leurs idées de bonheur, de leurs opinions en tout genre. Ainsi cette même diversité sera la source fatale de leurs disputes, de leurs haines & de leurs injustices toutes les fois qu'ils raisonneront sur des objets inconnus, auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront en parlant ni d'une ame spirituelle, ni d'un Dieu immatériel distingué de la nature ; ils cesseront dès-lors de parler la même langue, & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Quelle sera la mesure commune pour décider quel est celui qui pense avec le plus de justesse, dont l'imagination est la mieux réglée, dont les connoissances sont les plus sûres, lorsqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner, qui échappent à tous nos sens, qui n'ont point de modeles & qui sont au-dessus de

la raiſon ? Chaque homme, chaque légiſlateur, chaque ſpéculateur, chaque peuple ſe ſont toujours formé des idées diverſes de ces choſes, & chacun a cru que ſes rêveries propres devoient être préférées à celles des autres, qui lui ont paru auſſi abſurdes, auſſi ridicules, auſſi fauſſes que les ſiennes leur pouvoient paroitre. Chacun tient à ſes opinions parce que chacun tient ſa propre façon d'être, & croit que ſon bonheur dépend de ſon attachement à ſes préjugés, qu'il n'adopte jamais que parce qu'il les croit utiles à ſon bien-être. Propoſez un homme fait de changer ſa religion pour la vôtre, il croira que vous êtes un inſenſé ; vous ne ferez qu'exciter ſon indignation & ſon mépris ; il vous propoſera à ſon tour de prendre ſes propres opinions ; après bien des raiſonnemens vous vous traiterez tous deux de gens abſurdes & opiniâtres, & le moins fol ſera celui qui cédera le premier. Mais ſi les deux adverſa'res s'échauffent dans la diſpute (ce qui arrive toujours quand on ſuppoſe la matiere importante ou quand on veut défendre la cauſe de ſon amour propre) dès-lors les paſſions s'aiguiſent, la querelle s'anime, les diſputans ſe haïſſent & finiſſent par ſe nuire. C'eſt ainſi que pour des opinions futiles nous voyons le bramine mépriſer & haïr le mahométan, qui l'opprime & le dédaigne ; nous voyons le chrétien perſécuter & brûler le juif, dont il tient ſa religion ; nous voyons les chrétiens ligués contre l'incrédule & ſuſpendre pour le combattre, les diſputes ſanglantes & cruelles qui ſubſiſtent toujours entr'eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimères qu'elle enfanteroit feroient les mêmes partout ; il n'y auroit point de diſputes entr'eux s'ils rêvoient tous de la même maniere ; ils s'en épargneroient un grand nombre, ſi leur eſprit ne s'occupoit que des êtres poſſibles à connoître, donc l'exiſtence fut conſtatée, dont on fût à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences ſûres & réitérées. Les ſyſtêmes de la phyſique ne ſont ſujets à diſpute que lorſque les principes dont on part ne ſont

point aſſez conſtatés, peu-à-peu l'expérience en montrant la vérité met fin à ces querelles. Il n'y a point de diſputes entre les géometres ſur les principes de leur ſcience ; il ne s'en élève que quand les ſuppoſitions ſont fauſſes ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entr'eux que parce que dans leurs diſputes ils partent ſans ceſſe, non de propoſitions connues & examinées, mais des préjugés dont ils ſe ſont imbus dans l'éducatiou, dans l'école, dans les livres, &c. : ils raiſonnent continuellement, non ſur des objets réels ou dont l'exiſtence ſoit démontrée, mais ſur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité ; ils ſe fondent, non ſur des faits conſtans, ſur des expériences avérées, mais ſur des ſuppoſitions dépourvus de ſolidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très-peu de gens refuſent de les admettre, ils les prennent pour des vérités inconteſtables, que l'on doit recevoir ſur l'énoncé ; & lorſqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter ou même de les examiner.

Si l'on eut mis les préjugés à l'écart, on eut découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuſes & les plus ſanglantes diſputes parmi les hommes ſont des chimères, l'on eût trouvé qu'ils ſe battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de ſens ; ou du moins l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impétueux & dogmatique qui veut forcer les hommes à ſe réunir d'opinions. La réflexion la plus ſimple eût montré la néceſſité de la diverſité des opinions & des imaginations des hommes, qui dépendent néceſſairement de leur conformation naturelle diverſement modifiée, & qui influent néceſſairement ſur leurs penſées, leurs volontés & leurs actions. Enfin ſi l'on conſultoit la morale & la droite raiſon, tout devroit prouver à des êtres qui ſe diſent raiſonnables, qu'ils ſont faits pour penſer diverſement, ſans ceſſer pour cela de vivre paiſiblement, de s'aimer, de ſe prêter des ſecours mutuels, quelques

foient les opinions fur des êtres impoffibles à connoître ou à voir des mêmes yeux. Tout devroit convaincre de la tyrannique déraifon, de l'injufte violence & de l'inutile cruauté de ces hommes de fang, qui perfécutent leurs femblables pour les forcer de plierfous leurs opinions ; tout devroit ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance ; vertus, fans doute, plus évidemment néceffaires à la fociété, que les fpéculations merveilleufes qui la divifent & la portent fouvent à égorger les prétendus ennemis de fes opinions révérées.

L'ON voit donc de quelle importance il eft pour la morale d'examiner les idées auxquelles on eft convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, fur les ordres fantafques & cruels de leurs guides, les mortels facrifient continuellement & leur propre bonheur & la tranquillité des nations. Que l'homme rendu à l'expérience, à la nature, à la raifon ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à fa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même ; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'uniffent à fes pareils, qu'il brife fes liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois fon imagination a befoin de fe repaître d'illufions, s'il tient à fes opinions, fi ces préjugés lui fons chers, qu'il permete du moins à d'autres d'errer à leur maniere ou de chercher la vérité, & qu'il fe fouvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les fyftêmes, les volontés & les actions des hommes font des fuites néceffaires de leur tempérament, de leur nature & des caufes qui les modifient conftamment ou paffagérement, vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre fuivant, l'homme n'eft pas plus libre de penfer que d'agir.

CHAPITRE XI.

Du systême de la liberté de l'homme.

CEUX qui ont prétendu que l'ame étoit distinguée du corps, étoit immatérielle, tiroit ses idées de son propre fond, agissoit par elle-même & sans le secours des objets extérieurs; par une suite de leur systême l'ont affranchie des loix physiques suivant lesquelles tous les êtres que nous connoissons sont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtresse de son sort, pouvoit régler ses propres opérations, déterminer ses volontés par sa propre energie, en un mot ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

NOUS avons déjà suffisamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps envisagé relativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame, quand même on la supposeroit immatérielle, étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, soumise à tous ses mouvemens sans lesquelles elle resteroit inerte & morte; par conséquent elle est soumise à l'influence des causes matérielles & phisiques qui remuent ce corps, dont la façon d'être, soit habituelle soit passagère, dépend des élémens matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénètrent & l'entourent. Nous avons expliqué d'une maniere purement physique & naturelle le méchanisme qui constitue les facultés que l'on nomme *intellectuelles* & les qualités que l'on appelle *morales*. Nous avons prouvé en dernier lieu que toutes nos idées, nos systèmes, nos affections, les notions vraies ou fausses que nous nous formons sont dûs à nos sens matériels & phisiques. Ainsi l'homme est un être physique; de quelque façon qu'on le considere il est lié à la nature universelle,

univerſelle, & ſoumis aux loix néceſſaires & immuables qu'elle impoſe à tous les êtres qu'elle renferme, d'après l'eſſence particuliere ou les propriétés qu'elle leur donne, ſans les conſulter. Notre vie eſt une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la ſurface de la terre ſans jamais pouvoir nous en écarter un inſtant. Nous naiſſons ſans notre aveu, notre organiſation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes ſont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous ſommes ſans ceſſe modifiés par des cauſes ſoit viſibles ſoit cachées qui réglent néceſſairement notre façon d'être, de penſer & d'agir. Nous ſommes bien ou mal, heureux ou mal-heureux, ſages ou inſenſés, raiſonnables ou déraiſonnables, ſans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous ſommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre ſort indépendamment des cauſes qui nous remuent.

QUELQUE peu fondée que ſoit cette opinion, dont tout devroit nous détromper, elle paſſe aujourd'hui dans l'eſprit d'un grand nombre de perſonnes, très éclairées d'ailleurs, pour une vérité inconteſtable; elle eſt la baſe de la religion, qui, ſuppoſant des rapports entre l'homme & l'être inconnu qu'elle met au deſſus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter ou déterminer de cet être s'il n'étoit libre dans ſes actions. On a cru la ſociété intéreſſée à ce ſyſtême, parce qu'on a ſuppoſé que ſi toutes les actions des hommes étoient regardées comme néceſſaires, l'on ne feroit plus en droit de punir celles qui nuiſent à leurs aſſociés. Enfin la vanité humaine s'accommoda ſans doute d'une hypotheſe qui ſembloit diſtinguer l'homme de tous les autres phyſiques, en aſſignant à notre eſpece l'appanage ſpécial d'une indépendance totale des autres cauſes, dont, pour peu que l'on réfléchiſſe, nous ſentirons l'impoſſibilité.

PARTIE ſubordonnée d'un grand tout, l'homme

eſt forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre il faudroit qu'il fût tout ſeul plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embraſſe, d'agir & de concourir à ſon action générale ou, comme on l'a dit ailleurs, de conſerver ſa vie agiſſante par les actions ou les mouvemens que tous les êtres produiſent en raiſon de leurs énergies particulieres ſoumiſes à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fût libre, il faudroit que tous les êtres perdiſſent leurs eſſences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de ſenſibilité phyſique, qu'il ne connut plus ni le bien ni le mal, ni le plaiſir ni la douleur. Mais dès-lors il ne feroit plus en état ni de ſe conſerver ni de rendre ſon exiſtence heureuſe; tous les êtres devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne ſauroit plus ce qu'il doit aimer ou craindre, chercher ou éviter. En un mot l'homme feroit un être dénaturé ou totalement incapable d'agir de la maniere que nous lui connoiſſons.

S'IL eſt de l'eſſence actuelle de l'homme de tendre au bien-être ou de vouloir ſe conſerver; ſi tous les mouvemens de ſa machine ſont des ſuites néceſſaires de cette impulſion primitive; ſi la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter; ſi le plaiſir lui annonce ce qu'il doit appéter, il eſt de ſon eſſence d'aimer ce qui excite ou ce dont il attend des ſenſations agréables, & de haïr ce qui lui procure ou lui fait craindre des impreſſions contraires. Il faut néceſſairement qu'il ſoit attiré ou que ſa volonté ſoit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repouſſée par ceux qu'il croit nuiſibles à ſa façon permanente ou paſſagere d'exiſter. Ce n'eſt qu'à l'aide de l'expérience que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer ou craindre; ſes organes ſont-ils ſains? ſes expériences ſeront vraies, il aura de la raiſon, de la prudence, de la prévoyance, il preſſentira des effets ſouvent très-éloignés; il ſaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir

un mal par ses conséquences nécessaires ou probables; & que ce qu'il doit être un mal passager peut lui procurer pour la suite un bien solide & durable. C'est ainsi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit causer une sensation douloureuse, en conséquence nous sommes forcés de craindre cette opération ou d'éviter la douleur; mais si l'expérience nous a montré que la douleur passagere que cette amputation cause, peut nous sauver la vie ; notre conservation nous étant chere nous sommes forcés de nous soumettre à cette douleur momentanée dans la vue d'un bien qui la surpasse.

La volonté, comme on l'a dit ailleurs, est une modification dans le cerveau par laquelle il est disposé à l'action ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté est nécessairement déterminée par la qualité bonne ou mauvaise, agréable ou désagréable de l'objet ou du motif qui agit sur nos sens, ou dont l'idée nous reste & nous est fournie par la mémoire. En conséquence nous agissons nécessairement, notre action est une suite de l'impulsion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cet idée, qui ont modifié notre cerveau ou disposé notre volonté; lorsque nous n'agissons point c'est qu'il survient quelque nouvelle cause, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une maniere différente, qui lui donne une nouvelle impulsion, une nouvelle volonté d'après laquelle ou elle agit, ou son action est suspendue. C'est ainsi que la vue d'un objet agréable ou son idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer; mais un nouvel objet ou une nouvelle idée anéantissent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agissions pour nous le procurer. Voilà comme la réflexion, l'expérience, la raison arrêtent ou suspendent nécessairement les actes de notre volonté, sans cela elle eût nécessairement suivi les premieres impulsions qui la portoient vers un objet désirable.

En tout cela nous agissons toujours suivant des loix nécessaires.

Lorsque tourmenté d'une soif ardente, je me figure en idée ou j'apperçois réellement une fontaine dont les eaux pures pourroient me désaltérer, suis-je maitre de désirer ou de ne point désirer l'objet qui peut satisfaire un besoin si vif dans l'état ou je suis? on conviendra sans doute, qu'il m'est impossible de ne vouloir le satisfaire; mais l'on me dira que si l'on m'anonce en ce moment que l'eau que je désire est empoisonée, malgré ma soif je ne laisserai pas de m'en abstenir, & l'on en conclura faussement que je suis libre. En effet de même que la soif me déterminoit nécessairement à boire avant que de savoir que cette eau fût empoisonnée, de même cette nouvelle découverte me détermine nécessairement à ne pas boire; alors le desir de me conserver anéantit ou suspend l'impulsion primitive que la soif donnoit à ma volonté; ce second motif devient plus fort que le premier, la crainte de la mort l'emporte nécessairement sur la sensation pénible que la soif me faisoit éprouver. Mais, direz-vous, si la soif est bien ardente, sans avoir égard au danger, un imprudent poura risquer de boire cette eau; dans ce cas la pemiere impulsion reprendra le dessus & le fera agir nécessairement, vû qu'elle se trouvera plus forte que la seconde. Cependant dans l'un & l'autre cas, soit que l'on boive de cette eau soit qu'on en boive pas, ces deux actions seront également nécessaires, elles seront des effets du motif qui se trouvera le plus puissant, & qui agira le plus fortement sur sa volonté.

Cet exemple peut servir à expliquer tous les phénomènes de la volonté. La volonté, ou plutôt le cerveau, se trouve alors dans le même cas qu'une boule, qui, quoiqu'elle ait reçu une impulsion qui la poussoit en droite ligne, est dérangée de sa direction dès qu'une force plus grande que la premiere l'oblige à changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoisonnée nous paroit un insensé, mais les actions

des insensés sont aussi nécessaires que celles des gens les plus prudens. Les motifs qui déterminent le voluptueux & le débauché à risquer leur santé sont aussi puissans, & leurs actions sont aussi nécessaires que ceux qui déterminent l'homme sage à ménager la sienne. Mais insisterez-vous, l'on peut parvenir à engager un débauché à changer de conduite ; cela signifie, non qu'il est libre, mais que l'on peut trouver des motifs assez puissans pour anéantir l'effet de ceux qui agissoient auparavant sur lui, & pour lors ces nouveaux motifs détermineront sa volonté, aussi nécessairement qne les premiers, à la conduite nouvelle qu'il tiendra.

LORSQUE l'action de la volonté est suspendue, on dit que *nous délibérons*; ce qui arrive lorsque deux motifs agissent alternativement sur nous. *Délibérer*, c'est aimer & haïr alternativement ; c'est être successivement attiré & repoussé ; c'est être remué tantôt par un motif tantôt par un autre. Nous ne délibérons que lorsque nous ne connoissons point assez les qualités des objets qui nous remuent, ou lorsque l'expérience ne nous a point suffisamment appris les effets plus ou moins éloignés que nos actions produiront sur nous-mêmes. Je veux sortir pour prendre l'air, mais le tems est incertain ; je délibere en conséquence ; je pese les différens motifs qui poussent alternativement ma volonté à sortir ou à ne pas sortir ; je suis à la fin déterminé par le motif le plus probable, celui-ci me tire de mon indécision & il entraine nécessairement ma volonté soit à sortir soit à rester : ce motif est toujours l'avantage présent ou éloigné que je trouve dans l'action à laquelle je me résous.

NOTRE volonté est souvent suspendue entre deux objets dont la présence ou l'idée nous remuent alternativement ; alors nous attendons pour agir que nous ayons contemplé les objets qui nous sollicitent à des actions différentes, ou les idées qu'ils ont laissées dans notre cerveau. Nous comparons alors ces objets ou ces idées, mais dans le tems même de la délibé-

ration, durant la comparaiſon & ces alternatives d'amour ou de haine qui ſe ſuccedent quelquefois avec la plus grande rapidité nous ne ſommes point libres un inſtant, le bien ou le mal que nous croyons trouver ſucceſſivement dans les objets ſont des motifs néceſſaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on l'on voit que la déliberation eſt néceſſaire, que l'incertitude eſt néceſſaire, & quelque parti que nous prenions à la ſuite de la délibération, ce ſera toujours néceſſairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

Lorsque l'ame eſt frappé par deux motifs qui agiſſent alternativement ſur elle ou qui la modifient ſucceſſivement, elle délibére; le cerveau eſt dans une eſpece d'équilibre accompagné d'oſcillations perpétuelles tantôt vers un objet & tantôt vers un autre juſqu'à ce que l'objet, qui l'entraîne le plus fortement, le tire de cette ſuſpenſion qui conſiſte l'indéciſion de notre volonté. Mais lorſque le cerveau eſt pouſſé à la fois par des cauſes également fortes qui le meuvent ſuivant des directions oppoſées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils ſont frappés également par des forces contraires, il s'arrête, il eſt *in niſu*, il ne peut ni vouloir ni agir, il attend qu'une des deux cauſes qui le meuvent ait pris aſſez de force pour déterminer ſa volonté, pour l'attirer d'une maniere qui l'emporte ſur les efforts de l'autre cauſe.

Ce méchaniſme ſi ſimple & ſi naturel ſuffit pour nous faire connoître pourquoi l'incertitude eſt pénible & la ſuſpenſion eſt toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe ſi délicat & ſi mobile, éprouve alors des modifications très-rapides qui le fatiguent, ou lorſqu'il eſt pouſſé en des ſens contraires par des cauſes également fortes, il ſouffre une ſorte de compreſſion qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conſervation de l'en-

femble & pour fe procurer ce qui eft avantageux. Ce méchanifme explique encore l'irrégularité, l'inconféquence, l'inconftance des hommes, & nous rend raifon de leur conduite qui paroît fouvent un myftere inexplicable, & qui l'eft en effet dans les fyftêmes reçus. En confultant l'expérience nous trouverons que nos ames font foumifes aux mêmes loix phyfiques que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une feule caufe ou paffion, rien ne feroit plus aifé que de preffentir fes actions ; mais fon cœur eft fouvent affailli par des motifs ou des forces contraires, qui agiffent à la fois ou fucceffivement fur lui. C'eft alors que fon cerveau eft ou tiraillé dans des directions oppofées qui le fatiguent, ou bien il eft dans un état de compreffion qui le gêne & qui le prive de toute activité. Tantôt il eft dans une action incommode & totale, tantôt il eft le jouet des fecouffes alternatives qu'il eft forcé d'éprouver. Tel eft, fans doute, l'état où paroît fe trouver celui qu'une paffion vive follicite au crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel eft encore l'état de celui que le remords empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de fon ame déchirée ; &c.

SI les forces ou caufes foit extérieures foit internes qui agiffent fur l'efprit de l'homme tendent vers des points différens, fon ame ou fon cerveau ainfi que tous le corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force ; & en raifon de la violence avec laquelle l'ame eft pouffée, l'état de l'homme eft quelquefois fi douloureux que fon exiftence lui devient importune ; il ne tend plus à conferver fon être ; il va chercher la mort comme un azile contre lui-même, & comme le feul remede au défefpoir ; c'eft ainfi que nous voyons des hommes malheureux & mécontens d'eux-mêmes fe détruire volontairement, lorfque la vie leur devient infupportable. L'homme ne peut chérir fon exiftence que tant qu'elle a pour lui des

charmes ; mais lorſqu'il eſt travaillé par des ſenſations pénibles ou des impulſions contraires, ſa tendance naturelle eſt dérangée ; il eſt forcé de ſuivre une route nouvelle qui le conduit à ſa fin & qui la lui montre même comme un bien déſirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur tempérament vicié, que leur conſcience bourrelée, que le chagrin & l'ennui déterminent quelquefois à renoncer à la vie [54].

Les forces diverſes & ſouvent compliquées qui agiſſent ſucceſſivement ou ſimultanément ſur le cerveau des hommes & qui les modifient ſi diverſement dans les différens périodes de leur durée, ſont les vraies cauſes de l'obſcurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorſque nous voulons démêler les reſſorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'eſt un labyrinthe pour nous que parce que nous n'avons que rarement les données néceſſaires pour le juger ; nous verrions alors que ſes circonſtances, ſes inconſéquences, la conduite bizarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne ſont que des effets des motifs qui déterminent ſuceſſivement ſes volontés, dépendent des variations fréquentes que ſa machine éprouve, & ſont des ſuites néceſſaires des changemens qui s'opèrent en lui. D'après ces variations les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence ſur ſa volonté, les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire, ſon tempéranent a changé pour un inſtant ou pour toujours ; il faut par conſéquent que ſes goûts, ſes deſirs, ſes paſſions changent, & qu'il n'y ait point d'uniformité dans ſa conduite, ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

---

[54] Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'eſprit déterminent bien plus que les peines du corps a ſe donner la mort. Mille cauſes font diverſion aux douleurs du corps, au lieu que dans les peines de l'eſprit le cerveau eſt comme abſorbé dans les idées qu'il porte au-dedans de lui-même. Par la même raiſon les plaiſirs que l'on nomme *intellectuels* ſont les plus grands de tous.

Le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme ; il ne délibère que lorsqu'il ne sait encore lequel choisir entre plusieurs objets qui le remuent ; il est alors dans un embarras qui ne finit que lorsque sa volonté est décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choisit ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que son choix est nécessaire, vû qu'il ne se détermineroit point pour un objet ou pour une action s'il ne croyoit y trouver quelque avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement, il faudroit qu'il pût vouloir ou choisir sans motifs ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir sur sa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée, & la volonté ne pouvant être déterminée que par le motif qui n'est point en notre pouvoir, il s'ensuit que nous ne sommes jamais les maitres des déterminations de notre volonté propre, & que par conséquent jamais nous n'agissons librement. On a cru que nous étions libres, parce que nous avions une volonté & le pouvoir de choisir, mais on n'a point fait attention que notre volonté est mue par des causes indépendantes de nous, inhérentes à notre organisation ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. [55] Sui-je le maître de ne point vouloir retirer ma main lorsque je crains de me brûler ? Ou suis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre ? Suis-je le maître de ne pas choisir par préférence un mêts que je sais être agréable ou analogue à mon palais & de ne

---

[55] L'homme passe une très-grande partie de la vie sans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme se rendoit un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis son lever jusqu'à son coucher, il trouveroit que toutes ses actions n'ont été rien moins que volontaires, & qu'elles ont été machinales, habituelles, déterminées par des causes qu'il n'a pu prévoir & auxquelles il a été forcé ou engagé d'acquiescer. Il découvriroit que le motif de son travail, de ses amusemens, de ses discours, de ses pensées, &c., ont été nécessaires & l'ont évidemment ou séduit ou entraîné.

le pas préférer à celui que je sais être désagréable ou dangereux. C'est toujours d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions que je juge des choses bien ou mal, mais quelque soit mon jugement il dépend nécessairement de ma façon de sentir habituelle ou momentanée, & des qualités que je trouve & qui existent malgré moi dans la cause qui me remue ou que mon esprit y suppose.

TOUTES les causes qui agissent sur la volonté doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation, quelque perception, quelque idée soit complette soit incomplette, soit vraie soit fausse. Dès que ma volonté se détermine, je dois avoir senti fortement ou foiblement, sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi, à parler exactement, il n'y a point pour la volonté de causes vraiment *indifférentes :* quelque foibles que soient les impulsions que nous recevons soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées ; dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légére & foible nous voudrons foiblement, c'est cette foiblesse dans la volonté que l'on nomme *indifférence.* Notre cerveau s'apperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit en conséquence avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous feroit agir fortement pour obtenir ou pour éloigner l'objet qui nous paroitroit ou très-agréable ou très-incommode.

ON a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rappeller des idées, qui suffisent quelquefois pour mettre un frein à ses desirs les plus emportés. [56] C'est ainsi

[56] S. Augustin dit, *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien actuel & présent. C'est ainsi qu'un souvenir, une modification insensible & légère de notre cerveau anéantit à chaque instant l'action des objets réels qui agissent sur notre volonté. Mais nous ne sommes point les maitres de nous rappeller à volonté nos idées ; leur association est indépendante de nous ; elles se sont à notre insu & malgré nous arrangées dans notre cerveau ; elles y ont fait une impression plus ou moins profonde ; notre mémoire dépend elle-même de notre organisation, sa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons ; & lorsque notre volonté est fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une passion très-vive, les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter disparoissent de notre esprit ; nous fermons alors les yeux sur les dangers présens qui nous menacent, ou dont l'idée devroit nous retenir, nous marchons tête baissée vers l'objet qui nous entraîne ; la réflexion ne peut rien sur nous ; nous ne voyons que l'objet de nos desirs, & les idées salutaires qui pourroient nous arrêter ne se présentent point à nous, ou ne s'y présentent que trop foiblement ou trop tard pour nous empêcher d'agir. Tel est le cas de tous ceux qui, aveuglés par quelque passion forte, ne sont point en état de se rappeller des motifs dont l'idée seule devroit les retenir ; le trouble où ils sont les empêche de juger sainement, de pressentir les conséquences de leurs actions, d'appliquer leurs expériences, de faire usage de leur raison, opérations qui supposent une justesse dans la façon d'associer ses idées dont notre cerveau n'est pas plus capable à cause du délire momentané qu'il éprouve, que notre main n'est capable d'écrire tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penser sont nécessairement déterminées par nos façons d'être ; elles dépendent donc de notre organisation naturelle & des modifications que notre machine reçoit indépendamment de notre

volonté. D'où nous sommes forcés de de conclure que nos pensées, nos réflexions, notre maniere de voir, de sentir, de juger, de combiner des idées ne peuvent être ni volontaires ni libres. En un mot notre ame n'est point maitresse des mouvemens qui s'excitent en elle, ni de se représenter au besoin les images ou les idees qui pourroient contrebalancer les impulsions qu'elle reçoit d'ailleurs. Voilà pourquoi dans la passion l'on cesse de raisonner ; la raison est aussi impossible à écouter que dans le transport ou dans l'ivresse. Les méchans ne sont jamais que des hommes ivres ou en délire ; s'ils raisonnent, ce n'est que quand la tranquillité s'est rétablie dans leur machine, & pour lors les idées tardives qui se présentent à leur esprit leur laissent voir les conséquences de leurs actions, idée qui porte en eux le trouble que l'on a désigné sous le nom de *honte*, de *regrets*, de *remords*.

Les erreurs des philosophes sur la liberté de l'homme, viennent de ce qu'ils ont regardé sa volonté comme le premier mobile de ses actions, & que, faute de remonter plus haut, ils n'ont point vu les causes multipliées & compliquées indépendantes de lui qui mettent cette volonté elle-même en mouvement, ou qui disposent ou modifient le cerveau, tandis qu'il est purement passif dans les impressions qu'il reçoit. Suis-je le maître de ne point désirer un objet qui me paroit désirable ? Non, sans doute, direz-vous ; mais vous être le maitre de résister à votre desir, si vous faites réflexion aux conséquences. Mais suis-je le maître de faire réflexion à ces conséquences, lorsque mon ame est entrainée par une passion très-vive qui dépend de mon organisation naturelle & des causes qui la modifient ? Est-il en mon espoir d'ajouter à ces conséquences tout le poids nécessaire pour contrebalancer mon desir ? Suis-je maître d'empêcher que les qualités qui me rendent un objet désirable ne résident en lui ? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à résister à vos passions & contracter l'habitude de mettre un frein à vos désirs. J'en conviendrai sans

peine. Mais, repliquerai-je, ma nature a-t-elle été ſuſceptible d'être ainſi modifiée ; mon ſang bouillant, mon imagination fougueuſe, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies au moment où j'en avois beſoin ? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'éducation, l'exemple, les idées que l'on m'a inſpirées de bonne heure ont-elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes déſirs ? Toutes ces choſes n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & déſirer les objets auxquels vous dites que je devois réſiſter ? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je réſiſte à ma paſſion ; ne m'a-t-on pas ſans ceſſe répété que le rang, les honneurs, le pouvoir ſont des avantages deſirables ? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout ſacrifier pour les obtenir ? Dans la ſociété où je vis, ne ſuis-je pas forcé de ſentir que, ſi je ſuis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris & à ramper ſous l'oppreſſion ? Vous me défendez, dira l'avare, d'aimer l'argent & de chercher les moyens d'en acquérir ? Eh ! tout ne me dit-il pas dans ce monde que l'argent eſt le plus grand des biens, qu'il ſuffit pour rendre heureux ? Dans le pays que j'habite ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richeſſes & peu ſcrupuleux ſur les moyens de ſe les procurer ? Dès qu'ils ſe ſont enrichis par les voies que vous blâmez, ne ſont-ils pas chéris, conſidérés, reſpectés ? De quel droit me défendez-vous donc d'amaſſer des tréſors par les mêmes voies que je vois approuvées du ſouverain, tandis que vous les nommez ſordides & criminelles ? Vous voulez donc que je renonce au bonheur ? Vous prétendez, dira le voluptueux, que je réſiſte à mes penchans ? Mais ſuis-je le maître de mon tempérament, qui ſans ceſſe me ſollicite au plaiſir ? Vous appellez mes plaiſirs honteux ? Mais dans la nation où je vis je vois les hommes les plus déréglés jouir ſouvent des rangs les plus diſtingués ; je ne vois rougir de l'adultère que

l'époux qu'on outrage ; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conseillez de mettre un frein à mes emportemens, dira l'homme colère, & de résister au desir de me venger ? Mais je ne puis vaincre ma nature ; & d'ailleurs dans la société je serois infailliblement deshonoré si je ne lavois dans le sang de mon semblable les injures que j'en reçois. Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils, me dira l'enthousiaste zélé ? Mais mon tempérament est violent ; j'aime très-fortement mon Dieu ; on m'assure que le zèle lui plait, & que des persécuteurs inhumains & sanguinaires ont été ses amis ; je veux par les mêmes moyens me rendre agréable à ses yeux.

En un mot les actions des hommes ne sont jamais libres ; elles sont toujours des suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fausses qu'ils se font du bonheur, enfin de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journaliere. Nous ne voyons tant de crimes sur la terre que parce que tout conspire à rendre les hommes criminels & vicieux ; leurs religions, leurs gouvernemens, leur éducation, les exemples qu'ils ont sous les yeux les poussent irrésistiblement au mal ; pour lors la morale leur prêche vainement la vertu, qui ne seroit qu'un sacrifice douloureux du bonheur dans des sociétés où le vice & le crime sont perpétuellement couronnés, estimés, récompensés, & où les désordres les plus affreux ne sont punis que dans ceux qui sont trop foible pour avoir le droit de les commettre impunément. La société châtie les petits des excès qu'elle respecte dans les grands, & souvent elle a l'injustice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient ont rendus criminels.

L'HOMME n'est donc libre dans aucun instant de sa vie ; il est nécessairement guidé à chaque pas par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ses passions. Ces passions sont nécessaires dans

un être qui tend sans cesse vers le bonheur ; leur énergie est nécessaire, puisqu'elle dépend de leur tempérament ; leur tempérament est nécessaire, puisqu'il dépend des élémens physiques qui entrent dans sa composition : les modifications de ce tempérament sont nécessaire, puisqu'elles sont des suites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres physiques & moraux agissent sans cesse sur nous.

MALGRÉ des preuves si claires de la non-liberté de l'homme, on insistera, peut-être, encore, & l'on nous dira que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, action du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paroit évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre. Je réponds que dans cet exemple l'homme pour quelqu'action qu'il se détermine ne prouvera point sa liberté ; le désir de montrer sa liberté, excité par la dispute, deviendra pour lors un motif nécessaire qui décidera sa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens ; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui persuade qu'il est libre dans cet instant, c'est qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'est le désir de me convaincre. Si dans la chaleur de la dispute il insiste & demande, *ne suis-je pas le maître de me jetter par la fenêtre* ? Je lui dirai que non, & que tant qu'il conservera la raison il n'y a pas d'apparence que le désir de me prouver sa liberté devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie : si mon adversaire malgré cela se jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il est libre, je n'en conclurois point qu'il agissoit librement en cela, mais que c'est la violence de son tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence est un état qui dépend de l'ardeur du sang & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort aussi nécessairement qu'un homme plus flegmatique ou qu'un lâche la fuit [57].

[57] Il n'y aucune différence entre un homme qu'on jette par a fenêtre & un homme qui s'y jette lui-même, sinon que l'im-

On nous dit que la liberté eſt l'abſence des obſtacles qui peuvent s'oppoſer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés : on prétendra que nous ſommes libres toutes les fois qu'en faiſant uſage de ces facultés elles opèrent l'effet que nous nous étions propoſé. Mais pour répondre à cette objection il ſuffit de conſidérer qu'il ne dépend pas de nous de mettre ou d'ôter les obſtacles qui nous déterminent ou nous arrêtent ; le motif qui nous fait agir n'eſt pas plus en notre pouvoir que l'obſtacle qui nous arrête, ſoit que ce motif & cet obſtacle ſoient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne ſuis pas le maître de la penſée qui vient à mon eſprit & qui détermine ma volonté ; cette penſée s'eſt excitée en moi à l'occaſion de quelque cauſe indépendante de moi-même.

Pour ſe détromper du ſyſtême de la liberté de l'homme, il s'agit ſimplement de remonter au motif qui détermine ſa volonté, & nous trouverons toujours que ce motif eſt hors de ſon pouvoir. Vous direz qu'en conſéquence d'une idée qui naît dans votre eſprit vous agirez librement ſi vous ne rencontrez point d'obſtacles. Mais qu'eſt-ce qui a fait naître cette idée dans votre cerveau ? Etiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne ſe préſentât ou ne ſe renouvellât dans votre cerveau ? cette idée dépend-elle pas des objets qui vous frappent malgré vous du dehors, ou des cauſes qui, à votre inſçu, agiſſent au dedans de vous-même &

---

pulſion qui agit ſur le premier vient du dehors, & que l'impulſion qui détermine la chûte du ſecond vient du dedans de ſa propre machine. *Mutius Scévola* qui tient ſa main dans un brâſier étoit auſſi néceſſité par les motifs intérieurs qui le pouſſoient à cette étrange action que ſi des hommes vigoureux euſſent retenu ſon bras. La fierté, le déſir de braver ſon ennemi, de l'étonner, de l'intimider, le déſeſpoir &c., étoient les chaînes inviſibles qui le tenoient lié ſur le braſier. L'amour de la gloire, l'enthouſiaſme pour la patrie forcèrent pareillement *Codrus* & *Decius* à ſe dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus*, & le philoſophe *Peregrinus* furent également forcés de ſe brûler, par le déſir d'exciter l'étonnement de la Grèce aſſemblée.

modifient

modifient votre cerveau ? Pouvez-vous empêcher que vos yeux portés sans dessein sur un objet quelconque ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau ? vous n'êtes pas plus maître des obstacles ; ils sont des effets nécessaires des causes existentes soit au dedans, soit hors de vous, ces causes agissent toujours en raison de leurs propriétés. Un homme insulte un lâche ; celui-ci s'irrite nécessairement contre lui, mais sa volonté ne peut vaincre l'obstacle que la lâcheté met à l'accomplissement de ses désirs, parce que sa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche est insulté malgré lui, & forcé malgré lui de dévorer l'insulte qui lui est faite.

Les partisans du systême de la liberté paroissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité. Nous croyons agir librement toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obstacle à nos actions ; nous ne sentons pas que le motif qui nous fait vouloir est toujours nécessaire & indépendant de nous. Un prisonnier chargé de fers est contraint de rester en prison, mais il n'est pas libre de ne pas désirer de se sauver ; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir; il se sauvera, si l'on brise ses chaines ; mais il ne se sauvera point librement ; la crainte ou l'idée du supplice sont pour lui des motifs nécessaires.

L'homme peut donc cesser d'être contraint sans être libre pour cela ; de quelque façon qu'il agisse il agit nécessairement d'après les motifs qui le détermine. Il peut être comparé à un corps pesant, qui se trouve arrêté dans sa chûte par un obstacle quelconque ; écartez cet obstacle, & le corps poursuivra son mouvement ou continuera de tomber. Dira-t-on que ce corps est libre de tomber ? Sa chûte n'est-elle pas un effet nécessaire de sa pesanteur spécifique ? Socrate, homme vertueux & soumis aux loix, même injuste de sa patrie, ne veut pas se sauver de sa prison dont la porte lui est ouverte, mais en cela il n'agit point librement ; les chaines invisibles de l'opinion, de la dé-

ſcence, du reſpect pour les loix, lors-même qu'elles ſont iniques, la crainte de ternir ſa gloire, le retiennent dans ſa priſon, & ſont des motifs aſſez forts ſur cet enthouſiaſte de la vertu pour lui faire attendre la mort avec tranquillité; il n'eſt point en ſon pouvoir de ſe ſauver, parce qu'il ne peut ſe réſoudre à ſe démentir un inſtant dans les principes aux quels ſon eſprit s'eſt accoutumé.

Les hommes, nous dit-on, agiſſent ſouvent contre leur inclination, d'où l'on conclud qu'ils ſont libres; cette conſéquence eſt très-fauſſe; lorſqu'ils ſemblent agir contre leur inclination, ils y ſont déterminés par quelques motifs néceſſaires aſſez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade dans la vue de guérir, parvient à vaincre ſa répugnance pour les remedes les plus dégoutans; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif néceſſaire; par conſéquent, ce malade n'agit point librement.

Quand nous diſons que l'homme n'eſt point libre nous ne prétendons point le comparer à un corps ſimplement mû par une cauſe impulſive; il renferme en lui-même des cauſes inhérentes à ſon être, il eſt mû par un organe intérieur qui a ſes loix propres & qui eſt déterminé néceſſairement en conſéquence des idées, des perceptions, des ſenſations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le méchaniſme de ces perceptions, de ces ſenſations & la façon dont ces idées ſe gravent dans notre cerveau ne nous ſont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens, faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le ſuppoſons libre, ce qui traduit à la lettre, ſignifie qu'il ſe meut de lui-même, ſe détermine ſans cauſe, ou plutôt ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il eſt vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui eſt propre; j'y conſens, mais il eſt certain que cette activité ne ſe déployera jamais, ſi quelque motif ou cauſe ne la met à portée de s'exercer; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr ſans avoir été remuée

sans connoître les objets sans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à canon a, sans doute, une activité particuliere, mais jamais elle ne se deployera si l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'est la grande complication de nos mouvemens, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois soit successivement & sans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libre. Si tous les mouvemens de l'homme étoient simples; si les causes qui nous remuent ne se confondoient point, étoient distinctes; si notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que tounos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur le champ à la cause qui nous fait agir. Un homme qui seroit toujours forcé d'aller vers l'occident voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très-bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore que nous ne faisons avec cinq sens.

C'est donc faute de remonter aux causes qui nous remuent; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres; ce n'est que sur notre ignorance que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allégue comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses propres actions, en chercher les vrais motifs, en découvrir l'enchaînement, il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté est une chimère que l'expérience doit bientôt détruire.

Cependant il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous souvent à notre insu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très-difficile, de remonter aux vrais principes de nos actions propres & encore moins des actions des autres;

elles dépendent souvent de causes si fugitives, si éloignées de leurs effets, qui paroissent avoir si peu d'analogie & de rapports avec eux qu'il faut une sagacité singuliere pour pouvoir les découvrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral si difficile; voilà pourquoi son cœur est un abîme dont nous ne pouvons souvent sonder les profondeurs. Nous sommes donc obligés de nous contenter de connoître les loix générales & nécessaires qui règlent le cœur humain; dans les individus de notre espece elles sont les mêmes & ne varient jamais qu'en raison de l'organisation qui leur est particuliere & des modifications qu'elle éprouve, qui ne sont & ne peuvent être rigoureusement les mêmes, Il nous suffit de savoir que par son essence tout homme tend à se conserver & à rendre son existence heureuse; cela posé quel que soient ses actions, nous ne nous tromperons jamais sur leurs motifs, lorsque nous remonterons à ce premier principe, à ce mobile général & nécessaire de toutes nos volontés. L'homme faute d'expérience & de raison se trompe, sans doute, souvent sur les moyens de parvenir à cette fin; ou bien les moyens qu'il emploie nous déplaisent parce qu'ils nous nuisent à nous-mêmes; ou enfin ces moyens dont il se sert nous semblent insensés; parce qu'ils l'écartent quelque fois du but dont il voudroit s'approcher; mais quelque soient ces moyens, ils ont toujours nécessairement & invariablement pour objet un bonheur existant ou imaginaire; durable ou passager, analogue à sa façon d'être, de sentir & de penser. C'est pour avoir méconnu cette vérité que la plûpart des moralistes ont fait plutôt le roman que l'histoire du cœur humain; ils ont attribué ses actions à des causes fictives, & n'ont point connu les motifs nécessaires de sa conduite. Les politiques & les législateurs ont été dans la même ignorance, ou bien des imposteurs ont trouvé plus court d'employer des mobiles imaginaires que des mobiles existans; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes sous des phantômes incommodes que de les guider à la vertu par le

chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs ames. Tant il est vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

QUOI qu'il en soit, dans la physique nous voyons ou nous croyons voir bien plus distinctement la raison nécessaire des effets avec leurs causes que dans le cœur humain. Au moins y voyons-nous des causes sensibles produire constamment des effets sensibles, toujours les mêmes, lorsque les circonstances sont semblables. D'après cela nous ne balançons pas à regarder les effets physiques comme nécessaires, tandis que nous refusons de reconnoitre la nécessité dans les actes de la volonté humaine, que l'on a sans fondement attribués à un mobile agissant par sa propre énergie, capable de se modifier sans le concours des causes extérieures, & distingué de tous les êtres physiques & matériels. L'agriculture est fondée sur l'assurance que l'expérience nous donne de pouvoir forcer la terre cultivée & ensemencée d'une certaine façon, quand elle a d'ailleurs les qualités requises, à nous fournir des grains ou des fruits nécessaires à notre subsistance ou propres à flatter nos sens. Si l'on considéroit les choses sans préjugé, on verroit que dans le moral l'éducation n'est autre chose que *l'agriculture de l'esprit*, & que, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y seme, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, nous sommes assurés que l'ame produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux* utiles ou nuisibles à la société. La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés & les actions des hommes, que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La morale seroit une chimère & n'auroit point de principes sûrs si elle ne se fondoit sur la connoissance des motifs qui doivent nécessairement influer sur les volontés humaines & déterminer leurs actions.

Si dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique, une cause, dont l'action n'est point trou-

blée, est nécessairement suivie de son effet, une éducation raisonnable & fondée sur la vérité des loix sages, des principes honnêtes inspirés dans la jeunesse, des exemples vertueux; l'estime & les récompenses accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureusement attachés au vice & au crime, sont des causes qui agiroient nécessairement sur les volontés des hommes, qui détermineroient le plus grand nombre d'entr'eux à montrer des vertus. Mais si la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; si cette éducation elle-même ne sert qu'à se remplir de vices, de préjugés, d'opinions fausses & dangereuses; si elle n'allume en eux que des passions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra de toute nécessité que les volontés du plus grand nombre se déterminent au mal [58]. Voilà, sans doute, d'où vient réellement la corruption universelle dont les moralistes se plaignent avec raison, sans en jamais montrer les causes aussi vraies que nécessaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la disent corrompue [59]; ils blâment lhomme de s'ai-

---

[58] Bien des auteurs ont senti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point senti qu'une bonne éducation étoit incompatible & totalement impossible avec les superstitions des homme qui commencent par leur rendre l'esprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans & qui craignent qu'on ne les éclaire; avec les Loix, qui trop souvent sont contraires à l'Equité; avec les usages reçus, qui sont contraires au bon sens; avec l'opinion publique défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maîtres, qui ne sont en état de communiquer à leurs élèves que les idées fausses dont ils sont eux-mêmes infectés.

[59] C'est une doctrine nuisible que celle qui nous montre notre nature comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend nécessairement à décourager les homme, à les jetter dans l'inertie ou le désespoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujous la grace

mer lui-même & de chercher son bonheur ; ils prétendent qu'il lui faut des *secours surnaturels* pour faire le bien ; & malgré cette liberté qu'ils lui attribuenr, ils assurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même pour détruire les mauvais penchans de son cœur : mais hélas ! cet agent si puissant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux que dans la fatale constitution des choses, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuses que l'on fait prendre à leurs passions naturelles. On nous répéte incessamment de résister à ces passions ; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur : ne voit-on pas qu'elles sont nécessaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre conservation, puisqu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux ? Enfin, ne voit-on pas que ces passions bien dirigées, c'est-à-dire portées vers des objets vraimeet intéressans pour nous-mêmes & pour les autres, contribueroient nécessairement au bien-être réel & durable de la société. Les passions de l'homme sont comme le feu qui est également nécessaire aux besoins de la vie & capable de produire les plus affreux ravages [60].

TOUT devient une impulsion pour la volonté ; un mot suffit souvent pour modifier un homme pour tout le cours de sa vie, & pour décider à jamais de ses penchans. Un enfant s'est-il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près, il est averti

---

s'ils étoient bien élevés & bien gouvernés. C'est une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel & tout le bien que nous faisons à la grace. Il ne faut point être surpris de voir qu'une morale fondée sur des hipothèses si ridicules n'est d'aucune efficacité. *Voyez la II. partie de cet ouvrage chap. VIII.*

[60] Des Théologiens eux-mêmes ont senti la nécessité des passions. Voyez un livre du pere Senault qui a pour titre *de l'Usage des passions.*

pour toujours qu'il doit s'abstenir d'une pareille tentative. un homme une fois puni & méprisé pour avoir fait une action déshonnête n'est point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous envisagions l'homme, jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulsions données à sa volonté, soit par des causes physiques, soit par d'autres volontés. L'organisation particulière décide de la nature de ces impulsions; les ames agissent sur des ames analogues, des imaginations embrasées agissent sur des passions fortes & sur des imaginations faciles à enflammer; les progrès surprenans de l'enthousiasme, la propagation héréditaire de la superstition, la transmission des erreurs religieuses de race en race, l'ardeur avec laquelle on saisit le merveilleux, sont des effets aussi nécessaires que ceux qui résultent de l'action & de la réaction des corps.

MALGRÉ les idées si gratuites que les hommes se sont faites de leur prétendue liberté; malgré les illusions de ce prétendu *sens intime*, qui en dépit de l'expérience leur persuade qu'ils sont maîtres de leurs volontés, toutes leurs institutions se fondent réellement sur la nécessité; en cela comme en une infinité d'occasions la pratique s'écarte de la spéculation. En effet si l'on ne supposoit pas dans certains motifs que l'on présente aux hommes le pouvoir nécessaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs passions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi serviroit la parole? Quel fruit pourroit-on se promettre de l'éducation, de la législation, de la morale, de la religion même? Que fait l'éducation, sinon donner les premieres impulsions aux volontés des hommes, leur faire contracter des habitudes, les forcer d'y persister, leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon? Quand un Pere menace son fils de le punir ou lui promet une récompense, n'est il pas convaincu que ces choses agiront sur sa volonté? Que fait la législation, sinon de présenter aux Citoyens dont une nation est composée des mo-

tifs qu'elle suppose nécessaires pour les déterminer à faire quelques actions & s'abstenir de quelques autres? Quel est l'objet de la morale si ce n'est de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs passions momentanées, en vue d'un bien-être plus durable & plus vrai que celui que leur procureroit la satisfaction passagere de leurs désirs? La religion en tout pays ne suppose-t-elle pas le genre humain & la nature entière soumis aux volontés irrésistibles d'un être nécessaire, qui régle leur sort d'après les loix éternelles de sa sagesse immuable? Ce Dieu que les hommes adorent n'est-il pas le maitre absolu de leurs destinées? n'est-ce pas lui qui choisit & qui réprouve? Les menaces & les promesses que la religion substitue aux vrais mobiles qu'une politique raisonnable devroit employer, ne sont elles pas elles-mêmes fondées sur l'idée des effets que ces chimeres doivent nécessairement produire sur des hommes ignorans, craintifs, avides du merueilleux. Enfin cette divinité bienfaisante qui appelle ses créatures à l'existence ne les force-t-elle pas à leur insçu & malgré elles de jouer un jeu, d'où peut résulter leur bonheur ou leur malheur éternel [61]?

---

[61] Toute religion est visiblement & incontestablement fondée sur le fatalisme; chez les Grecs elle supposoit que les hommes étoient punis de leurs fautes nécessaires, comme on peut voir dans Oreste, dans Oedipe, &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour justifier la divinité en rejettant les fautes des hommes sur le *libre arbitre*, qui ne peut se concilier avec la *prédestiantion*, dogme par lequel les chrétiens rentrent dans le systême de la fatalité. Le systême de la *grace* ne peut point les tirer de cette difficulté, vû que Dieu ne donne sa grace qu'à qui il veut. La religion en tout pays n'a d'uatres fondemens que les décrets fatals d'un être irrésistible qui décide arbitrairement du destin de ses créatures. Toutes les hypothèses théologiques roulent sur ce point, & les théologiens, qui regardent le systême du fatalisme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chûte des Anges, le péché originel, le systême de la prédestination & de la grace, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion ast un vrai fatalisme.

L'ÉDUCATION n'eſt donc que la néceſſité montrée a des enfans. La légiſlation eſt la néceſſité montrée aux membres d'un corps politique. La morale eſt la néceſſité des rapports qui ſubſiſtent entre les hommes, montrée à des êtres raiſonnables. Enfin la religion eſt la loi d'un être néceſſaire ou la néceſſité montrée à des hommes ignorans & puſillanimes. En un mot dans tout ce qu'ils font les hommes ſuppoſent la *néceſſité* quand ils croient avoir pour eux des expériences ſures, & la *probabilité* quand ils ne connoiſſent point la liaiſon néceſſaire des cauſes avec leurs effets; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus, ou s'ils ne préſumoient, que de certains effets ſuivront néceſſairement les actions qu'ils font. Le moraliſte prêche la raiſon, parce qu'il la croit néceſſaire aux hommes; le philoſophe écrit parce qu'il préſume que la vérité doit néceſſairement l'emporter tôt ou tard ſur le menſonge; le Théologien & le Tyran haïſſent & perſécutent néceſſairement la raiſon & la vérité, parce qu'ils les jugent nuiſibles à leurs intérêts; le ſouverain qui par ſes loix effraie le crime & qui plus ſouvent encore le rend utile & néceſſaire, préſume que les mobiles qu'il emploie ſuffiſent pour contenir ſes ſujets. Tous comptent également ſur la force ou ſur la néceſſité des motifs qu'ils mettent en uſage & ſe flattent à tort ou à raiſon, d'influer ſur la conduite des hommes. Leur éducation n'eſt communément ſi mauvaiſe ou ſi peu efficace que parce qu'elle eſt réglée par le préjugé; ou quand elle eſt bonne elle eſt bientôt contredite & anéantie par tout ce qui ſe paſſe dans la ſociété. La légiſlation & la politique ſont ſouvent iniques; elles allument dans les cœurs des hommes des paſſions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliſte ſeroit de montrer aux hommes & à ceux qui reglent leurs volontés que leurs intérêts ſont les mêmes, que leur bonheur réciproque dépend de l'harmonie de leurs paſſions, & que la ſureté, la puiſſance, la durée des Empires dépendent néceſſairement de l'eſprit que l'on

répand dans les nations, des vertus que l'on seme & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion ne seroit admissible que si elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit possible que le mensonge pût prêter des secours réels à la vérité. Mais dans l'état malheureux ou des erreurs universelles ont plongé l'espèce humaine, les hommes, pour la plupart, sont forcés d'être méchans ou de nuire à leurs semblables, tous les motifs qu'on leur fournit les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abject & tremblans, ou bien elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir suprême les écrase & les force d'être rempans & vicieux la loi ne punit le crime que quand il est trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin l'éducation, négligée & méprisée, dépend ou de prêtres imposteurs ou de parens sans lumieres & sans mœurs, qui transmettent à leur élèves les vices dont eux-mêmes sont tourmentés, & les opinions fausses qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

Tout cela nous prouve donc la nécessité de remonter aux sources primitives des égaremens des hommes si nous voulons y porter les remèdes convenables. Il est inutile de songer à les corriger, tant qu'on n'aura point démélé les vraies causes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inéficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne substitura pas des mobiles plus réeles, plus utiles, & plus sûrs. C'est à ceux qui sont les maîtres des volontés humaines, c'est à ceux qui règlent le sort des nations à chercher ces mobiles que la raison leur fournira; un bon livre en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cause puissante qui influera nécessairement sur la conduite de tout un peuple & sur la félicité d'une portion du genre humain.

De tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il résulte que l'homme n'est libre dans aucun des instans de sa durée. Il n'est pas maître de sa conforma-

tion qu'il tient de la nature ; il n'eſt pas maître de ſes idées ou des modifications de ſon cerveau qui ſont dues à des cauſes qui malgré lui & à ſon inſçu agiſſent continuellement ſur lui ; il n'eſt point maître de ne pas aimer ou deſirer ce qu'il trouve aimable & deſirable; il n'eſt pas maître de ne point délibérer quand il eſt incertain des effets que les objets produiront ſur lui ; il n'eſt pas maître de ne pas choiſir ce qu'il croit le plus avantageux ; il n'eſt pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où ſa volonté eſt déterminée par ſon choix. Dans quel moment l'homme eſt-il donc le maître ou libre dans ſes actions [62] ?

---

[62] Voici comment on peut réduire la queſtion de la liberté de l'homme. La liberté ne peut ſe rapporter à aucune des fonctions connue de notre ame ; car l'ame au moment où elle agit, ne peut agir autrement ; au moment où elle choiſit ne peut choiſir autrement ; au moment où elle délibère ne peut délibérer autrement ; au moment qu'elle veut ne peut vouloir autrement, parce qu'une choſe ne peut pas exiſter & ne point exiſter en même tems. Or, c'eſt ma volonté telle qu'elle eſt qui me fait délibérer ; c'eſt ma délibération telle qu'elle eſt qui me fait choiſir ; c'eſt mon choix tel qu'il eſt qui me fait agir ; c'eſt ma détermination telle qu'elle eſt qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choiſir , & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer , & parce qu'il n'étoit pas poſſible que je ne vouluſſe pas délibérer. Ainſi la liberté ne ſe trouve ni dans la volonté , ni dans la délibération, ni dans le choix , ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations de l'ame , car autrement il y auroit contradiction dans les idées. Si l'ame n'eſt point libre ni quand elle veut, ni quand elle délibère , ni quand elle choiſit, ni quand elle agit , quand donc peut-elle exercer ſa liberté ? C'eſt aux théologiens à nous le dire.

Il eſt évident que c'eſt pour juſtifier la divinité du mal qui ſe commet dans ce monde que l'on a imaginé le ſyſtême de la liberté , cependant ce ſyſtême ne la juſtifie nullement. En effet, ſi c'eſt de Dieu que l'homme a reçu ſa liberté , c'eſt de Dieu qu'il a reçu la faculté de choiſir le mal & de s'écarter du bien ; ainſi c'eſt de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché , ou bien la liberté devroit être eſſentielle à l'homme & indépendante de Dieu. *Voyez le traité des ſyſtêmes , pag.* 124.

Ce que l'homme va faire est toujours une suite de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, considéré dans toutes ses circonstances possibles, renferme la somme de tous les motifs de l'action que nous allons faire ; principe à la vérité duquel aucun être pensant ne peut se refuser. Notre vie est une suite d'instans nécessaires, & notre conduite bonne ou mauvaise, vertueuse ou vicieuse, utile ou nuisible à nous-mêmes ou aux autres, est un enchaînement d'actions aussi nécessaires que tous les instans de notre durée. *Vivre* c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durées qui se succèdent nécessairement ; *vouloir*, c'est acquiescer ou ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes ; *être libre* c'est céder à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes.

Si nous connoissions le jeu de nos oganes ; si nous pouvions nous rappeller toutes les impulsions ou modifications qu'ils ont reçues, & les effets qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions sont soumises à la fatalité, qui règle notre systême particulier comme le systême entier de l'univers ; nul effet en nous, comme dans la nature, ne se produit au *hazard*, qui, comme on l'a prouvé, est un mot vuide de sens. Tout ce qui se passe en nous, ou ce qui se fait par nous, ainsi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, est dû à des causes nécessaires, qui agissent d'après des loix nécessaires, & qui produisent des effets nécessaires, d'où il en découle d'autres.

La *fatalité* est l'ordre éternel, immuable, nécessaire, établi dans la nature, ou la liaison indispensable des causes qui agissent avec les effets qu'elles opérent. D'après cet ordre les corps pesans tombent, les corps légers s'élevent, les matieres analogues s'attirent, les contraires se repoussent ; les hommes se mettent en société, se modifient les uns les autres, deviennent bons ou méchans, se rendent mutuellement heureux ou malheureux, s'aiment ou se haissent

néceſſairement d'après la manière dont ils agiſſent les uns ſur les autres. D'où l'on voit que la néceſſité qui règle les mouvemens du monde phyſique règle auſſi tous ceux du monde moral, où tout eſt par conſequent ſoumis à la fatalité. En parcourant à notre inſçu & ſouvent malgré nous la route que la nature nous a tracée, nous reſſemblons à des nageurs forcés de ſuivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres parce que tantôt nous conſentons, tantôt nons ne conſentons point à ſuivre le fil de l'eau qui toujours nous entraine; nous nous croyons les maitres de notre ſort, parce que nous ſommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

Volentem ducunt fata; nolentem trahunt.

SENEC.

LES idées fauſſes que l'on s'eſt faites ſur la liberté ſont en général fondées ſur ce qu'il y a des événemens que nous jugeons néceſſaires, parce que nous voyons qu'ils ſont des effets conſtamment & invariablement liés à de certaines cauſes. ſans que rien puiſſe les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaine des cauſes & des effets qui amènent ces événemens, tandis que nous regardons comme *contingens* les événemens dont nous ignorons les cauſes, l'enchainement & la façon d'agir: mais dans une nature où tout eſt lié il n'exiſte point d'effet ſans cauſe; & dans le monde phyſique ainſi que dans le monde moral, tout ce qui arrive eſt une ſuite néceſſaire de cauſes viſibles ou cachées, qui ſont forcées d'agir d'après leurs propres eſſences. Dans l'homme la liberté n'eſt que la néceſſité renfermée au-dedans de lui-même.

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion qui prétend que le systême du fatalisme est dangereux.

POUR des êtres que leur essence oblige de tendre constamment à se conserver & à se rendre heureux, l'expérience est indispensable ; ils ne peuvent sans elle découvrir la vérité, qui n'est, comme on a dit, que la connoissance des rapports constans qui subsistent entre l'homme & les objets qui agissent sur lui ; d'après nos expériences nous appellons utiles ceux qui nous procurent un bien-être permanent, & nous nommons agréables ceux qui nous procurent un plaisir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos désirs que parce que nous la croyons utile ; nous la craignons dès que nous présumons qu'elle peut nous nuire. Mais la vérité peut-elle réellement nuire ? Est-il bien possible qu'il pût résulter du mal pour l'homme d'une connoissance exacte des rapports ou des choses que pour son bonheur il est intéressé de connoître ? Non, sans doute ; c'est sur son utilité que la vérité fonde sa valeur & ses droits ; elle peut être quelquefois désagréable à quelques individus & contraire à leurs intérêts, mais elle sera toujours utile à toute l'espece humaine, dont les intérêts ne sont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs propres passions, se croient intéressés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité est donc la pierre de touche des systêmes, des opinions & des actions des hommes ; elle est la mesure de l'estime & de l'amour que nous devons à la vérité même : les vérités les plus utiles sont les plus estimables ; nous appellons grandes les vérités les plus intéressantes pour le genre humain ; celles que nous appellons stériles, ou que nous dédaignons, sont celles dont l'utilité se borne à

l'amuſement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de ſentir, des beſoins analogues aux nôtres.

C'EST d'après cette meſure que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoitront la vaſte chaine des maux que les ſyſtêmes erronés de la ſuperſtition ont produits ſur la terre, reconnoitront l'importance de leur oppoſer des ſyſtêmes plus vrais, puiſés dans la nature, fondés ſur l'expérience. Ceux qui ſont, ou qui ſe croient intéreſſés aux menſonges établis regarderont avec horreur les vérités qu'on leur préſente. Enfin ceux qui ne ſentiront point, ou qui ne ſentiront que foiblement les malheurs cauſés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités ſtériles, faites tout au plus pour amuſer l'oiſiveté de quelques ſpéculateurs.

NE ſoyons point étonnés des différens jugemens que nous voyons porter aux hommes; leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité ils condamnent ou dédaignent tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Cela poſé, examinons ſi aux yeux de l'homme déſintéreſſé, dégagé des préjugés, ou ſenſible au bonheur de ſon eſpece, le dogme du fataliſme eſt utile ou dangereux: voyons ſi c'eſt une ſpéculation ſtérile & qui n'ait aucune influence ſur la félicité du genre humain. Nous avons déjà vû qu'il devoit fournir à la morale & à la politique des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes; nous avons vû pareillement qu'il ſervoit à expliquer d'une façon ſimple le méchaniſme des actions & les plus phénomènes du cœur humain. D'un autre côté, ſi nos idées ne ſont que des ſpéculations ſtériles elles ne peuvent intéreſſer le bonheur du genre humain; ſoit qu'il ſe croie libre, ſoit qu'il reconnoiſſe la néceſſité des choſes, il ſuivra toujours également les penchans imprimés à ſon ame. Une éducation ſenſée, des habitudes honnêtes, des ſyſtêmes ſages, des loix équitables, des récompenſes &

des

des peines justement distribuées, rendront l'homme bon, & non des spéculations épineuses qui ne peuvent tout au plus influer que sur les personnes accoutumées à penser.

D'APRÈS ces réflexions il nous sera facile de lever les difficultés qu'on oppose sans cesse aux systême du fatalisme, que tant de gens, aveuglés par leurs systêmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtiment, comme propre à troubler l'ordre public, a déchaîner les passions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

ON nous dit en effet que, si toutes les actions des hommes sont nécessaires, l'on n'est point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaises, ni même de se fâcher contr'eux; qu'on ne peut leur rien imputer, que les loix seroient injuste si elles décernoient des peines contr'eux; en un mot que l'homme, dans ce cas, ne peut ni mériter ni démériter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un, c'est la lui attribuer, c'est l'en connoitre pour l'auteur; ainsi quand même on supposeroit que cette action fut l'effet d'un agent *nécessité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action sont des idées fondées sur les effets favorables ou pernicieux qui en résultent pour ceux qui les éprouvent; & quand on supposeroit que l'agent étoit nécessité, il n'en est pas moins certain que son action sera bonne ou mauvaise, estimable ou méprisable pour tous ceux qui en sentiront les influences, enfin propre à exciter leur amour ou leur colere. L'amour ou la colere sont en nous des façons d'être propres à modifier les êtres de notre espece: lorsque je m'irrite contre quelqu'un, je prétends exciter en lui la crainte, & le détourner de ce qui me déplait, ou même l'en punir. D'ailleurs ma colere est nécessaire, elle est une suite de ma nature & de mon tempérament. La sensation pénible que produit en moi la pierre qui tombe sur mon bras n'en est pas moins une sensation qui me déplait,

quoiqu'elle parte d'une caufe privée de volonté & qui agit par la néceffité de fa nature. En regardant les hommes comme agiffans néceffairement, nous ne pouvons nous difpenfer de diftinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient, ou que nous fommes forcés d'approuver, d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite, que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le fyftême du fatalifme ne change rien à l'état des chofes, & n'eft point propre à confondre les idées de vice & de vertu. [63]

Les loix ne font faites que pour maintenir la fociété & pour empêcher les hommes affociés de fe nuire ; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent ou qui commettent des actions nuifibles à leurs femblables ; foit que ces affociés foient des agens néceffité foit qu'ils agiffent librement, il leur fuffit de favoir que ces agens peuvent être modifiés. Les loix pénales font des motifs que l'experience nous montre comme capables de contenir ou d'anéantir les impulfions que les paffions donnent au volontés des hommes ; de quelque caufe néceffaire que ces paffions leur viennent, le légiflateur fe propofe d'en arrêter l'effets ; & quand il s'y prend d'une façon convenable, il eft fûr du fuccès. En décernant des gibets, des fupplices, des châtimens quelconques aux crimes, il ne fait autre chofe que ce que fait celui qui, en bâtiffant une maifon, y place des goutières pour empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondemens de fa demeure.

---

[63] Notré nature fe révolte toujours contre ce qui la contrarie ; il y a des hommes fi coleres qu'ils fe mettent en fureur même contre des objets infenfibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuiffance où nous fommes de les modifier devroit nous ramener à la raifon. Les parens ont fouvent grand tort de punir leurs enfans avec colere, ce font des êtres qui ne font point encore modifiés, ou qu'ils ont très-mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie que de voir les hommes punir des fautes dont ils font eux-mêmes les caufes.

Quelque soit la cause qui fait agir les hommes ; on est en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, est en droit de contenir ses eaux par une digue, ou même s'il le peut, de détourner son cours. C'est en vertu de ce droit que la société peut effrayer & punir, en vue de sa conservation ceux qui seroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoit vraiment nuisibles à son repos, à sa sûreté, à son bonheur.

On nous dira, sans doute, que la société ne punit pas pour l'ordinaire les fautes auxquelles la volonté n'a point de part ; c'est cette volonté seule que l'on punit ; & c'est elle qui décide du crime & de son atrocité, & si cette volonté n'est point libre on ne doit point la punir. Je réponds que la société est un assemblage d'être sensibles, susceptibles de raison, qui désirent le bien-être & qui craignent le mal. Ces dispositions font que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les méne à leurs fins. L'éducation, la Loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte sont des causes qui doivent modifier les hommes, influer sur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs passions ; & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'association. Ces causes sont de nature à faire impression sur tous les hommes, que leur organisation & leur essence mettent à portée de contracter les habitudes, les façons de penser & d'agir qu'on leur veut inspirer. Tous les êtres de notre espece sont susceptibles de crainte, dès lors la crainte d'un châtiment, ou de la privation du bonheur qu'ils désirent, est un motif qui doit nécessairement influer plus ou moins sur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes assez mal constitués pour résister ou pour être insensibles aux motifs qui agissent sur tous les autres, ils ne sont point propres à vivre en société, ils contrarieroient le but de l'association, ils en seroient les ennemis, ils mettroient obstacle à sa tendance, & leurs

volontés rébelles & insociables, n'ayant pu être modifiées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci se réunissent contre leurs ennemis, & la loi, qui est l'expression de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, sur qui les motifs qu'on leur avoit présentés n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conséquence ces hommes insociables sont punis, sont rendus malheureux & suivant la nature de leurs crimes, sont exclus de la société, comme des êtres peu faits pour concourir à ses vues.

Si la société a le droit de se conserver, elle a droit d'en prendre les moyens ; ces moyens sont les loix, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles : ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux ? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions ; soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leurs avoir présenté des motifs assez puissans pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée. Elle les punit avec justice, quand les actions dont elle les détourne sont vraiment nuisibles à la société ; elle a droit de les punir quand elle ne leur commande ou défend que des choses conformes ou contraire à la nature des êtres, associés pour leur bien réciproque. Mais d'un autre côté, la loi n'est pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point présenté les motifs nécessaires pour influer sur leurs volontés ; elle n'a pas droit de punir ceux que la négligence de la société a privés des moyens de subsister, d'exercer leur industrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle est injuste quand elle punit ceux à qui elle n'a donné ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature & que

la constitution de la société leur ont rendu nécessaires. Elle est injuste & insensée lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchans que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions conspirent à leur donner. Enfin la loi est inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier dégré d'injustice & de folie est quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement.

AINSI les loix pénales, en montrant des objets effrayans à des hommes qu'elles doivent supposer susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à influer sur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort, sont pour des êtres bien constitués & jouissant de leurs facultés, des obstacles puissans qui s'opposent fortement aux impulsions de leurs désirs déréglés; ceux qui n'en sont point arrêtés, sont des insensés, des frénétiques, des êtres mal organisés, contre lesquels les autres sont en droit de se garantir & de se mettre en sûreté. La folie est, sans doute, un état involontaire & nécessaire, cependant personne ne trouve qu'il soit injuste de priver de la liberté les fous, quoique leurs actions ne puissent être imputées qu'au dérangement de leur cerveau. Les méchans sont des hommes dont le cerveau est, soit continuement soit passagérement troublé, il faut donc les punir en raison du mal qu'ils font, & les mettre pour toujours dans l'impuissance de nuire, si l'on n'a point d'espoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la société.

JE n'examine point ici jusqu'où peuvent aller les châtimens que la société inflige à ceux qui l'offensent. La raison semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société. Le systême de la fatalité ne laisse point, comme on a vu, les crimes impunis, mais au moins il est propre à modérer

la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations puniffent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus abfurde lorfque l'expérience en montre l'inutilité ; l'habitude de voir des fupplices atroces familiarife les criminels avec leur idée. S'il eft bien vrai que la fociété ait le droit d'ôter la vie à fes membres ; s'il eft bien vrai que la mort du criminel , inutile déformais pour lui , foit avantageufe à la fociété , ce qu'il faudroit examiner ; l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fut point accompagnée des tourmens inutiles, dont fouvent les loix trop rigoureufes fe plaifent à la furcharger. Cette cruauté ne fert qu'à faire fouffrir fans fruit pour elle-même la victime que l'on immole à la vindicte publique , elle attendrit le fpectateur & l'intéreffe en faveur du malheureux qui gémit ; elle n'en impofe point au méchant , que la vue des cruautés qui lui font deftinées rend fouvent plus féroce , plus cruel , plus ennemi de fes affociés. Si l'exemple de la mort étoit moins fréquent, même fans être accompagné de douleurs , il en feroit plus impofant [64].

QUE dirons-nous de l'injufte cruauté de quelques nations, où les loix qui devroient être faites pour l'avantage de tous, ne femblent avoir pour objet que la fûreté particuliere des plus forts, & où des châtimens peu proportionnés aux crimes ôtent impitoyablement

---

[64[La plûpart des criminels n'envifagent la mort que comme *un mauvais quart d'heure.* Un voleur voyant un de fes camarades qui montroit peu de fermeté au milieu du fupplice , lui dit *eft-ce que je ne t'ai pas dit que dans notre métier nous avions une maladie de plus que le refte des hommes ?* On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupablas. Dans les nations où l'on inflige fi légèrement la peine de mort, a-t-on bien fait attention que l'on privoit la fociété tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient par leurs travaux forcés lui rendre des fervices utiles, & la dédommager ainfi du mal qu'ils lui ont fait ? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes prouve la tyrannie & l'incapacité de la plûpart des Légiflateurs , ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

la vie à des hommes que la plus urgente néceſſité a forcé d'être coupables ? C'eſt ainſi que dans la plûpart des nations policées la vie d'un citoyen eſt miſe dans la même balance que de l'argent ; le malheureux qui périt de faim & de miſere eſt mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du ſuperflu d'un autre qu'il voit nager dans l'abondance ! C'eſt-là ce que dans des ſociétés éclairées l'on appelle *juſtice*, ou proportionner le châtiment au crime.

CETTE affreuſe iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les uſages décernent des peines cruelles contre les crimes que les mauvaiſes inſtitutions font germer & multiplier ? Les hommes, comme on ne peut aſſez le répéter, ne ſont ſi portés au mal que par ce que tout ſemble les y pouſſer. Leur éducation eſt nulle dans la plûpart des états ; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'eſt qu'une foible barriere contre les penchans de ſon cœur. Envain, la loi lui crie de s'abſtenir du bien d'autrui, ſes beſoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la ſociété qui n'a rien fait pour lui & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la miſere ; privé ſouvent du néceſſaire, il ſe venge par des vols, des larcins, des aſſaſſinats ; au riſque de ſa vie il cherche à ſatisfaire ſoit ſes beſoins réels, ſoit les beſoins imaginaires que tout conſpire à exciter dans ſon cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue ne lui a point appris à contenir la fougue de ſon tempéramment ; ſans idées de décence, ſans principes d'honneur, il ſe promet de nuire à une partie qui n'eſt qu'une marâtre pour lui ; dans ſes emportemens il ne voit plus le gibet même qui l'attend ; d'ailleurs ſes penchans ſont devenus trop forts, ſes habitudes invétérées ne peuvent plus ſe changer, la pareſſe l'engourdit, le déſeſpoir l'aveugle, il court à la mort, & la ſociété le punit avec rigueur des diſpoſitions fatales & néceſſaires qu'elle a fait naître en lui, ou du moins qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à

donner à son cœur des inclinations honnêtes. Ainsi la société punit souvent les penchans que la société fait naître, ou que sa négligence fait germer dans les esprits ; elle agit comme ces peres injustes qui châtient leurs enfans des defauts qu'ils leurs ont eux-mêmes fait contracter.

Quelque injuste & déraisonnable que cette conduite soit & paroisse, elle n'en est pas moins nécessaire. La société, telle qu'elle est ; quelque soient sa corruption & les vices de ses institutions, veut subsister & tend à se conserver ; en conséquence elle est forcée de punir les excès que sa mauvaise constitution la forcent de produire:malgré ses propres préjugés & ses vices elle sent que sa sûreté demande qu'elle détruise les complots de ceux qui lui déclarent la guerre ; si ceux-ci entraînés par des penchans nécessaires la troublent & lui nuisent ; forcée de son côté par le desir de se conserver elle-même, elle les écarte de son chemin & les punit avec plus ou moins de rigueur, suivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance, ou qu'elle suppose les plus utiles à son propre bien-être : elle se trompe, sans doute, souvent, & sur ces objets & sur les moyens, mais elle se trompe alors nécessairement, faute d'avoir les lumieres qui pourroient l'éclairer sur ses vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui reglent ses mouvemens.. D'où l'on voit que les injustices d'une société aveugle & mal constituée sont aussi nécessaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent [65]. Un corps politique, quand il est en démence,ne peut pas plus agir conformément à la raison qu'un de ses membres dont le cerveau est troublé.

On nous dit encore que ces maximes, en soumettant tout à la nécessité, doivent confondre ou même détruire les notions que nous avons du juste & de l'in-

[65] Une société qui punit les excès qu'elle fait naître peut être comparée à ceux qui sont attaqués de la maladie *pédiculaire* ; ils sont forcés de tuer les insectes dont ils sont tourmentés, quoique ce soit leur constitution viciée qui les produise à chaque instant.

juſte, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agiſſe néceſſairement dans tout ce qu'il fait, ſes actions ſont juſtes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ſes ſemblables & de la ſociété où il vit : & l'on ne peut s'empêcher de les diſtinguer de celles qui nuiſent réellement au bien-être de ſes aſſociés. La ſociété eſt juſte, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ſes membres leurs beſoins phyſique, la ſûreté, la liberté, la poſſeſſion de leurs droits naturels; c'eſt en quoi conſiſte tout le bonheur dont l'état ſocial eſt ſuſceptible; elle eſt injuſte, mauvaiſe, indigne de notre amour, quand elle eſt partiale pour un petit nombre & cruelle pour le plus grand; c'eſt alors que néceſſairement elle multiplie ſes ennemis & les oblige à ſe venger par des actions criminelles qu'elle eſt forcée de punir. Ce n'eſt pas des caprices d'une ſociété politique que dépendent les notions vraies du juſte & de l'injuſte, du bien & du mal moral, du mérite & du démérite réel; c'eſt de l'utilité, c'eſt de la néceſſité des choſes, qui forceront toujours les hommes à ſentir qu'il exiſte une façon d'agir qu'ils ſont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs ſemblables ou dans la ſociété, tandis qu'il en eſt une autre qu'ils ſont obligés par leur nature de haïr & de blâmer. C'eſt ſur notre propre eſſence que ſont fondées nos idées du plaiſir & de la douleur, du juſte & de l'injuſte, du vice & de la vertu; la ſeule différence, c'eſt que le plaiſir & la douleur ſe font immédiatement & ſur le champ ſentir à notre cerveau, au lieu que les avantages de la juſtice & de la vertu ne ſe montrent ſouvent à nous que par une ſuite de réflexions & d'expériences multipliées & compliquées, que le vice de leur conformation & de leurs circonſtances empêchent ſouvent beaucoup d'hommes de faire, ou du moins de faire exactement.

PAR une ſuite néceſſaire de cette même vérité le ſyſtême du fataliſme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire diſparoître les remords, comme ſou-

vent on l'en accuſe. Nos penchans ſont dûs à notre nature ; l'uſage que nous faiſons de nos paſſions dépend de nos habitudes , de nos opinions , des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les ſociétés où nous vivons. Ce ſont néceſſairement ces choſes qui décident de notre conduite. Ainſi quand notre tempéramment nous rendra ſuſceptibles de paſſions fortes nous ſerons emportés dans nos deſirs, quelque ſoient nos ſpéculations. Les remords ſont des ſentimens douloureux excités en nous par le chagrin que nous cauſent les effets préſens ou futurs de nos paſſions ; ſi ces effets ſont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remords ; mais dès que nous ſommes aſſurés que nos actions nous rendront haïſſables ou mépriſables aux autres, ou dès que nous craignons d'en être punis d'une maniere ou d'une autre, nous ſommes inquiets & mécontens de nous-mêmes , nous nous reprochons notre conduite , nous en rougiſſons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres , à l'eſtime , à la bienveillance, à l'affection deſquels nous avons appris & nous ſentons que nous ſommes intéreſſés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant eſt un homme odieux pour tous ceux ſur qui ſes actions influent ; ſi ces actions ſont cachées , nous ſavons qu'il eſt rare qu'elles puiſſent l'être toujours. La moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne ſoit honteux de ſa conduite, qui ſoit vraiment content de lui-même , qui n'envie le ſort d'un homme de bien, qui ne ſoit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chérement les avantages dont il ne peut jamais jouir ſans faire des retours très-fâcheux ſur lui-même. Il éprouve de la honte, il ſe mépriſe, il ſe haït, ſa conſcience eſt toujours alarmée. Pour ſe convaincre de ce principe il ne faut pas conſidérer à quel point les tyrans ou les ſcélérats aſſez puiſſans pour ne pas redouter les châtimens des hommes , craignent pourtant la vérité , & pouſſent les précautions & la cruauté contre ceux qui pourroient les expoſer aux jugemens du public. Ils ont donc la

conſcience de leurs iniquités ? Ils ſavent donc qu'ils ſont haïſſables & mépriſables ? Ils ont donc des remords ? Leur ſort n'eſt donc pas heureux ? Les perſonnes bien élevées acquierent ces ſentimens dans l'éducation ; ils ſont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique, par l'uſage, par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une ſociété dépravée les remords ou n'exiſtent point, ou bientôt ils diſparoiſſent ; car dans toutes leurs actions c'eſt toujours les jugemens de leurs ſemblables que les hommes ſont forcés d'enviſager. Nous n'avons jamais ni honte ni remords des actions que nous voyons approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu, des ames vénales, avides & mercénaires ne rougiſſent point de la baſſeſſe, du vol & de la rapine autoriſés par l'exemple ; dans une nation licencieuſe perſonne ne rougit d'un adultere ; dans un pays ſuperſtitieux on ne rougit pas d'aſſaſſiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remords, ainſi que les idées vraies ou fauſſes que nous avons de la décence, de la vertu, de la juſtice, &c. ſont des ſuites néceſſaires de notre tempéramment modifié par la ſociété où nous vivons ; les aſſaſſins & les voleurs, quand ils vivent entr'eux n'ont ni honte ni remords.

AINSI, je le répete, toutes les actions des hommes ſont néceſſaires ; celles qui ſont toujours utiles, ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre eſpece s'appellent des vertus, & plaiſent néceſſairement à tous ceux qui les éprouvent, à moins que leurs paſſions ou leurs opinions fauſſes, ne les forcent à en juger d'une façon peu conforme à la nature des choſes. Chacun agit & juge néceſſairement d'après ſa propre façon d'être, & d'après les idées vraies ou fauſſes qu'il s'eſt faites du bonheur. Il eſt des actions néceſſaires que nous ſommes forcés d'approuver ; il en eſt d'autres que nous ſommes en dépit de nous-mêmes, forcés de blâmer, & dont l'idée nous oblige à rougir lorſque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme

de bien & le méchant agiſſent par des motifs également néceſſaires ; ils différent ſimplement pour l'organiſation, & pour les idées qu'ils ſe font du bonheur, nous aimons l'un néceſſairement, & nous déteſtons l'autre par la même néceſſité. La loi de notre nature voulant qu'un être ſenſible travaillât conſtamment à ſe conſerver, n'a pu laiſſer aux hommes le pouvoir de choiſir ou la liberté de préférer la douleur au plaiſir, le vice à l'utilité, le crime à la vertu. C'eſt donc l'eſſence même de l'homme qui l'oblige à diſtinguer les actions avantageuſes à lui-même de celles qui lui ſont nuiſibles.

Cette diſtinction ſubſiſte même dans les ſociétés les plus corrompues, où les idées de vertu, quoique le plus complétement effacées de la conduite, demeurent les mêmes dans les eſprits. En effet ſuppoſons un homme décidé pour la ſcélérateſſe qui ſe fut dit à lui-même que c'eſt une duperie que d'être vertueux dans une ſociété pervertie. Suppoſons lui encore aſſez d'adreſſe & de bonheur pour échapper pendant une longue ſuite d'années au blâme & aux châtimens ; je dis que malgré des circonſtances ſi avantageuſes, un tel homme n'a été ni heureux ni content de lui-même. Il a été dans des tranſes, dans des combats, dans des agitations perpétuelles. Combien de précautions, d'embarras, de travaux, de ſoins & de ſoucis n'a-t-il pas fallu employer dans cette lutte continuelle contre ſes aſſociés dont il craignoit les regards ! Demandons-lui ce qu'il penſe de lui-même. Approchons-nous du lit de ce ſcélérat moribon, & demandons-lui s'il voudroit recommencer au même prix une vie auſſi agitée ? S'il eſt de bonne foi, il avouera qu'il n'a goûté ni repos ni bien-être, que chaque crime lui a couté des inquiétudes & des inſomnies ; que ce monde n'a été pour lui qu'une ſcène continuée d'allarmes & de peines d'eſprit ; que vivre paiſiblement de pain & d'eau lui paroît un ſort plus doux que d'acquérir des richeſſes, du crédit, des honneurs aux mêmes conditions. Si ce ſcélérat,

malgré tous ses succès, trouve son sort déplorable, que penserons-nous de ceux qui n'ont eu ni les mêmes ressources, ni les mêmes avantages pour réussir dans leurs projets?

AINSI le système de la nécessité est non seulement véritable & fondé sur des expériences certaines, mais encore il établit la morale sur une base inébranlable. Loin de sapper les fondemens de la vertu, il montre sa nécessité; il fait voir les sentimens invariables qu'elle doit exciter en nous, sentimens si nécessaires & si forts que tous les préjugés & les vices de nos institutions n'ont jamais pu les anéantir dans les cœurs. Lorsque nous méconnoissons les avantages de la vertu; c'est à nos erreurs infuses, à nos institutions déraisonnables que nous devons nous en prendre; tous nos égaremens sont des suites fatales & nécessaires des erreurs & des préjugés qui se sont identifiés avec nous. N'imputons donc plus à notre nature de nous rendre méchans; ce sont les opinions funestes que l'on nous force de sucer avec le lait qui nous rendent ambitieux, avides, envieux, orgueilleux, débauchés, intolérans, obstinés dans nos préjugés, incommodes pour nos semblables & nuisibles à nous-mêmes. C'est l'éducation qui porte en nous le germe des vices qui nous tourmenteront nécessairement pendans tout le cours de notre vie.

ON reproche au fatalisme de décourager les hommes, de refroidir leurs ames, de les plonger dans l'apathie, de briser les nœuds qui devroient les lier à la société. *Si tout est nécessaire*, nous dit-on, *il faut laisser aller les choses, & ne s'émouvoir de rien.* Mais dépend-il de moi d'être sensible ou nom? Suis-je le maître de sentir ou de ne point sentir la douleur? Si la nature m'a donné une ame humaine & tendre, m'est-il possible de ne point m'intéresser vivement à des êtres que je sais nécessaires à mon propre bonheur? Mes sentimens sont nécessaires, ils dépendent de ma propre nature que l'éducation a cultivée. Mon imagination prompte à s'émouvoir fait que mon

cœur se resserre & frissonne à la vue des maux que souffrent mes semblables, du despotisme qui les écrase, de la superstition qui les égare, des passions qui les divisent, des folies qui les mettent perpétuellement en guerre. Quoique je sache que la mort est le terme fatal & nécessaire de tous les êtres, mon ame n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie, d'un enfant propre à consoler ma vieillesse, d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter une iucendie. Quoique je sois intimement convaincu que les maux dont je suis témoin sont des suites nécessaires des erreurs primitives dont mes concitoyens sont imbus; si la nature m'a donné le courage de le faire, j'oserai leur montrer la vérité; s'ils l'écoutent, elle deviendra peu-à-peu le remède assûré de leurs peines; elle produira les effets qu'il est de son essence d'opérer.

SI les spéculations des hommes influoient sur leur conduite, ou changeoient leurs tempéramens, l'on ne peut point douter que le systême de la nécessité ne dût avoir sur eux l'influence la plus avantageuse; non seulement elle seroit propre à calmer la plupart de leurs inquiétudes; mais elle contribueroit encore à leur inspirer une soumission utile, une résignation raisonnée aux décrets du sort, dont souvent leur trop grande sensibilité fait qu'ils sont accablés. Cette apathie heureuse seroit sans doute désirable pour ces êtres qu'une ame trop tendre rend souvent les déplorables jouets de la destinée, ou que des organes trop frêles exposent sans cesse à être brisés par les coups de l'adversité.

MAIS de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du dogme de la fatalité; s'il l'appliquoit à sa conduite, il n'en est point de plus grand que cette indulgence, cette tolérance universelle qui devroit être une suite de l'opinion que *tout est nécessaire*. En conséqnence de ce principe, le fataliste,

s'il avoit l'ame ſenſible, plaindroit ſes ſemblables, gémiroit ſur leurs égaremens, chercheroit à les détromper, ſans jamais s'irriter contre eux ni inſulter à leur miſere. De quel droit en effet haïr ou mépriſer les hommes ? Leur ignorance, leurs préjugés, leurs foibleſſes, leurs vices, leurs paſſions, ne ſont-ils pas des ſuites inévitables de leurs mauvaiſes inſtitutions ? N'en ſont-ils pas aſſez rigoureuſement punis par une foule de maux qui les affligent de toutes parts ? Les deſpotes qui les accablent ſous un ſceptre de fer, ne ſont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances ? Eſt-il un méchant qui jouiſſe d'un bonheur bien pur ? Les nations ne ſouffrent-elles pas ſans ceſſe de leurs préjugés & de leurs folies ? L'ignorance des chefs & la haine qu'ils ont pour la raiſon & la vérité ne ſont-elles pas punies par la foibleſſe & la ruine des Etats qu'ils gouvernent ? En un mot, le fataliſte gémira de voir la néceſſité exercer à tout moment ſes jugemens ſévères ſur les mortels qui méconnoiſſent ſon pouvoir, ou qui ſentent ſes coups ſans vouloir reconnoitre la main dont ils partent : il verra que l'ignorance eſt néceſſaire ; que la crédulité en eſt la ſuite néceſſaire ; que l'aſſerviſſement eſt une ſuite néceſſaire de l'ignorance crédule ; que la corruption des mœurs eſt une ſuite néceſſaire de l'aſſerviſſement : enfin que les malheurs des ſociétés & de leurs membres ſont des ſuites néceſſaires de cette corruption.

Le fataliſte conſéquent à ces idées ne ſera donc ni un miſantrope incommode, ni un citoyen dangereux. Il pardonnera à ſes freres les égaremens que leur nature viciée par mille cauſes leur ont rendu néceſſaires ; il les conſolera, il leur inſpirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimères ; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter qu'à les attirer à la raiſon. Il ne troublera point le repos de la ſociété ; il ne ſoulévera point les peuples contre la puiſſance ſouveraine ; il ſentira que la perverſité & l'aveuglement de tant de conducteurs

des peuples sont des suites nécessaires des flatteries dont on repait leur enfance, de la malice nécessaire de ceux qui les obsédent & les corrompent pour profiter de leurs foiblesses, enfin que ce sont des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

Le fataliste n'est point en droit d'être vain de ses propres talens ou de ses vertus ; il sçait que ces qualités ne sont que des suites de son organisation naturelle, modifiée par des circonstances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura ni haine ni mépris pour ceux que la nature & les circonstances n'auront point favorisé comme lui. C'est le fataliste qui doit être humble & modeste par principe ; n'est-il pas forcé de reconnoitre qu'il ne posséde rien qu'il n'ait reçu ?

En un mot tout raméne à l'indulgence celui que l'expérience a convaincu de la nécessité des choses. Il voit avec douleur qu'il est de l'essence d'une société mal constituée, mal gouvernée, asservie à des préjugés, & à des usages déraisonnables, soumise à des loix insensées, dégradée par le despotisme, corrompue par le luxe, enivrée de fausses opinions, de se remplir de citoyens vicieux & légers ; d'esclaves rampans & glorieux de leurs chaines ; d'ambitieux sans idées de vraie gloire ; d'avares & de prodigues, de fanatiques & ee libertins. Convaincu de la liaison nécessaire des choses, il ne sera point surpris de voir la négligence ou l'impression porter le découragement dans les campagnes, des guerres sanglantes les dépeupler, des dépenses inutiles les appauvrir, & tous ces excès réunis faire que les nations ne renferment partout que des hommes sans bonheur, sans lumieres, sans mœurs & sans vertus. Il ne verra en tout cela que l'action & la réaction nécessaire du physique sur le moral & du moral sur le physique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera persuadé qu'une nation mal gouvernée est un sol fertile en plantes vénimeuses ; elles y croissent en

en telle abondance qu'elles se pressent & s'étouffent les unes les autres. C'est dans un terrein cultivé par les mains d'un Lycurge que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, désintéressés, étrangers aux plaisirs: dans un champ cultivé par un Tibere l'on ne trouvera que des scélérats, des ames basses, des délateurs & des traîtres. C'est le sol, ce sont les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent placés qui en font des objets utiles ou nuisibles: le sage évite les uns comme ces reptiles dangereux dont la nature est de mordre & de communiquer leur venin; il s'attache aux autres & les aime comme ces fruits délicieux dont son palais se trouve agréablement flatté: il voit les méchans sans colère, il chérit les cœurs bienfaisans; il sait que l'arbre languissant sans culture dans un désert aride & sabloneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, eût peut-être étendu son feuillage au loin, eût fourni des fruits délectables, eut procuré un ombrage frais si son germe eût été placé dans un terrein plus fertile, ou s'il eût éprouvé les soins attentifs d'un cultivateur habile.

Que l'on ne nous dise point que c'est dégrader l'homme que de réduire ses fonctions à un pur méchanisme; que c'est honteusement l'avilir que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte. .... Le philosophe exempt de préjugés n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui constitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre est un objet qui, dans son espece, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection quand il produit des fruits doux & une ombre favorable. Toute machine est précieuse, dès qu'elle est vraiment utile & remplit fidélement les fonctions auxquelles on la destine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien quand il a des talens & des vertus est pour les êtres de son espece un arbre qui leur fournit & des fruits & de l'ombrage. L'homme de bien est une machine dont les ressorts sont adaptés de maniere à remplir les fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rou-

girai pas d'être une machine de ce genre ; & mon cœur treſſailliroit de joie s'il pouvoit preſſentir qu'un jour les fruits de mes réflexions feront utiles & conſolans pour mes ſemblables.

La nature elle-même n'eſt elle-pas une vaſte machine dont notre eſpece eſt un foible reſſort ? Je ne vois rien de vil en elle ni dans ſes productions ; tous les êtres qui ſortent de ſes mains ſont bons, nobles, ſublimes dès qu'ils cooperent a produire l'ordre & l'harmonie dans la ſphère ou ils doivent agir. De quelque nature que ſoit l'ame, ſoit qu'on la faſſe mortelle, ſoit qu'on la ſuppoſe immortelle, ſoit qu'on la regarde comme un eſprit, ſoit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & ſublime dans Socrate, Ariſtide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai ſon énergie & ſon jeu dans Corneille, dans Newton, dans Monteſquieu : je gémirai de ſa baſſeſſe en voyant des hommes vils qui encenſent la tyrannie, ou qui rampent ſervilement aux pieds de la ſuperſtition.

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage nous prouve clairement que tout eſt nénéceſſaire. Tout eſt toujours dans l'ordre rélativement à la nature, où tous les êtres ne font que ſuivre les loix qui leur ſont impoſées. Il eſt entré dans ſon plan que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques ſociétés produiſent des ſages, des héros, des grands hommes ; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, ſans énergie & ſans vertus. Les organes, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les peſtes & la mort ſont auſſi néceſſaires à ſa marche que la chaleur bienfaiſante du ſoleil, que la ſérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la ſanté, que la paix, que la vie ; les vices & les vertus, les ténébres & la lumiere, l'ignorance & la ſcience

font également néceffaires; les uns ne font des biens, les autres ne font des maux que pour des êtres particuliers dont ils favorifent ou dérangent la façon d'exifter : le tout ne peut-être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

La nature diftribue donc de la même main ce que nous appellons *l'ordre*, & ce que nons appellons *défordre*; ce que nous appellons *plaifir*, & ce que nous appellons *douleur*; en un mot elle répand par la néceffité de fon être, & le bien & le mal dans le monde que nous habitons. Ne la taxons point pour cela de bonté ou de malice; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puiffent arrêter fa force toujours agiffante d'après des loix immuables. Soumettons-nous à notre fort, & lorfque nous fouffrons, ne recourons point aux chimères que notre imagination a crées; puifons dans la nature elle-même les remèdes qu'elle nous offre pour les maux qu'elle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans fon fein les productions falutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit dans l'expérience & dans la vérité les contrepoifons propres à détruire leurs funeftes effets. Si elle fouffre que la race humaine gémiffe longtems fous le poids de fes vices & de fes folies; elle lui montre dans la vertu le remède affûré de fes infirmités. Si les maux que quelques fociétés éprouvent font néceffaires, quand ils feront devenus trop incommodes, elles feront irréfiftiblement forcés d'en chercher les remèdes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'exiftence infupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle femble avoir choifis pour en faire fes victimes, la mort eft une porte qu'elle leur laiffe toujours ouverte & qui les délivre de leurs maux, lorfqu'ils les jugent impoffibles à guérir.

N'accusons donc point la nature d'être inexorable pour nous; il n'exifte point en elle de maux dont elle ne fourniffe le remède à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette na-

ture fuit des loix générales & néceſſaires dans toutes ſes opérations ; le mal phyſique & le mal moral ne ſont point dûs à ſa méchanceté , mais à la néceſſité des choſes. le mal phyſique eſt le dérangement produit dans nos organes par les cauſes phyſiques que nous voyons agir; le mal moral eſt le dérangement produit en nous par des cauſes phyſiques dont le jeu eſt un ſecret peur nous. Ces cauſes finiſſent toujours par produire des effets ſenſibles ou capables de frapper nos ſens; les penſées & les volontés des hommes ne ſe montrent que par les effets marqués qu'elles produiſent en eux-mêmes, ou ſur les êtres que leur nature rend ſuſceptibles de les ſentir. Nous ſouffrons, parce qu'il eſt de l'eſſence de quelques êtres de déranger l'œconomie de notre machine ; nous jouiſſons parce que les propriétés de quelques êtres ſont analogues à notre façon d'exiſter ; nous naiſſons , parce qu'il eſt de la nature de quelques matières de ſe combiner ſous une forme déterminée ; nous vivons, nous agiſſons, nous penſons, parce qu'il eſt de l'eſſence de certaines combinaiſons d'agir & de ſe maintenir dans l'exiſtence par des moyens donnés, pendant une durée fixée , enfin nous mourons ; parce qu'une loi néceſſaire preſcrit à toutes les combinaiſons qui ſe ſont faites de ſe détruire ou de ſe diſſoudre. De tout cela il réſulte que la nature eſt impartiale pour toutes ſes productions ; elle nous ſoumet comme tous les autres êtres à des loix éternelles dont elle n'a pu nous exempter ; ſi elle les ſuſpendoit un inſtant, c'eſt pour lors que le déſordre ſe mettroit en elle & que ſon harmonie ſeroit troublée.

Ceux qui étudient la nature en prenant l'expérience pour guide peuvent ſeuls deviner ſes ſecrets , & démêler peu-à-peu la trame , ſouvent imperceptible , des cauſes dont elle ſe ſert pour opérer ſes plus grands phénomènes ; à l'aide de l'expérience nous lui découvrons ſouvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir inconnues des ſiécles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles , des mira-

cles, des effets furnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui pour nous des effets fimples & naturels, dont nous connoiffons le méchanifme & les caufes. L'homme, en fondant la nature, eft parvenu à découvrir les caufes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embrafemens foûterreins, des météores, qui étoient pour nos Ancètres, & qui font encore pour le vulgaire ignorant, des fignes indubitables de la colère du ciel. Notre poftérité en fuivant & rectifiant les expériences faites & par nous & par nos Peres, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des caufes qui font totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain parviendront, peut-être, un jour à pénétrer jufques dans le fanctuaire de la nature pour découvrir plufieurs des myftères qu'elle a femblé jufqu'ici refufer à toutes nos recherches.

En envifageant l'homme fous fon véritable afpect; en quittant l'autorité pour fuivre l'expérience & la raifon; en le foumettant tout entier aux loix de la phyfique, auxquelles l'imaginations a voulu le fouftraire, nous verrons que les phénomènes du monde moral fuivent les mêmes régles que ceux du monde phyfique, & que la plûpart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexplicables & comme merveilleux, deviendront fimples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un volcan & la naiffance d'un Tamerlan font pour la Nature la même chofe; en remontant aux caufes premieres des événemens les plus frappans que nous voyons avec effroi s'opérer fur la terre, de ces révolutions terribles, de ces convulfions affreufes qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui opérent en ce monde les changemens les plus furprenans & les plus étendus, font mues dans leur principe par des caufes phyfiques, que leur petiteffe nous fait juger méprifables & peu capables de produire des phénomènes que nous trouvons fi grands.

SI nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié, où tout agit & réagit, où tout se meut & s'altère, se compose & se décompose, se forme & se détruit, il n'est pas un atôme qui ne joue un rôle important & nécessaire ; il n'est point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonstances convenables, n'opère des effets prodigieux. Si nous étions à portée de suivre la chaîne éternelle qui lie toutes les causes aux effets que nous voyons, sans perdre aucun de ses chaînons de vue, si nous pouvions démêler le bout des fils insensibles qui remuent les pensées, les volontés, les passions de ces hommes que d'après leurs actions nous appellons puissans, nous trouverions que ce sont de vrais atômes qui sont les leviers secrets dont la nature se sert pour mouvoir le monde moral ; c'est la rencontre inopinée, & pourtant nécessaire, de ces molécules indiscernables à la vue, c'est leur aggrégation, leur combinaison, leur proportion, leur fermentation, qui modifiant l'homme peu-à-peu, souvent à son insçu & malgré lui, le font penser, vouloir, agir d'une façon determinée & nécessaire ; si ses volontés & ses actions influent sur beaucoup d'autres hommes, voilà le monde moral dans la plus grande combustion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique, un sang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant, une digestion pénible dans l'estomac d'un Monarque, une fantaisie qui passe dans l'esprit d'une femme, sont des causes suffisantes pour faire entreprendre des guerres, pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie, pour renverser des murailles, pour réduire des villes en cendres, pour plonger des nations dans le deuil & la misère, pour faire éclore la famine & la contagion, pour propager la désolation & les calamités pendant une longue suite de siécles à la surface de notre globe.

LA passion d'un seul individu de notre espèce, quand il dispose des passions d'un grand nombre d'au-

tres, parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts, & décide ainsi du sort des habitans de la terre. C'est ainsi qu'un Arabe ambitieux, fourbe, voluptueux donne à ses compatriotes une impulsion dont l'effet est de subjuguer ou désoler de vastes contrées dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe, & de changer le systême religieux, les opinions & les usages d'une partie considérable des habitans de notre monde. Mais en remontant à la source primitive de ces étranges révolutions, qu'elles sont les causes cachées qui influoient sur cet homme, qui excitoient ses propres passions, qui constituoient son tempérament? Quelles sont les matières de la combinaison desquelles résulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux, un enthousiaste, un homme éloquent, en un mot un personnage capable d'en imposer à ses semblables & de les faire concourir à ses vues? Ce sont les particules insensibles de son sang, c'est le tissu imperceptible de ses fibres, ce sont des sels plus ou moins âcres qui piccottent ses nerfs, c'est plus ou moins de matière ignée qui circule dans ses veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes? C'est du sein de sa Mere, c'est des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a respiré, sans compter mille causes inapréciables & passageres qui dans des instans donnés ont modifié & déterminé les passions de cet important personnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des causes si foibles dans leur principe, si l'on eut dans l'origine opposé les moindres obstacles, les événemens si merveilleux dont nous sommes surpris ne seroient point arrivés. Un accès de fievre, causé par un peu de bile trop enflammée, eut pu faire avorter tous les projets du législateur des Musulmans. De la diéte, un verre d'eau, une saignée eussent quelquefois suffi pour sauver des royaumes.

L'on voit donc que le sort du genre humain, ainsi que celui de chacun des individus qui le composent, dépend à chaque instant de causes insensibles, que

des circonstances souvent fugitives font naître, développent & mettent en action. Nous attribuons au hasard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que ces causes opèrent nécessairement & suivant des régles sûres. Nous n'avons souvent ni la sagacité ni la bonne foi de remonter aux vrais principes, nous regardons des mobiles si foibles avec mépris, parce que nous les jugeons incapables de produire de si grandes choses. Ce sont pourtant ces mobiles, tels qu'ils sont, ce sont ces ressorts si chétifs qui dans les mains de la nature & d'après ses loix nécessaires suffisent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis-Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine, causée dans son principe par une foible étincelle, qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre, mais dont le feu se communique bientot à plusieurs milliers d'autres grains contigus, dont les forces réunies & multipliées finissent par renverser des remparts, des villes & des montagnes.

Le sort de la race humaine & celui de chaque homme dépend donc à tout moment de causes insensibles, cachées dans le sein de la nature, jusqu'à ce que leur action se déploie. Le bonheur ou le malheur, la prospérité ou la misere de chacun de nous & des nations entières sont attachées à des forces dont il nous est impossible de prévoir, d'apprécier ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet instant s'amassent & se combinent les molécules imperceptibles dont l'assemblage formera un souverain qui sera le fleau ou le sauveur d'un vaste empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un instant de notre destinée ; nous ne connoissons point ce qui se passe en nous, les causes qui agissent dans notre intérieur, ni les circonstances qui les mettront en action & qui développeront leur énergie ; c'est cependant de ces causes impossibles à démêler que dépend notre destinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une passion dont les suites influeront

nécessairement sur notre félicité. C'est ainsi que l'homme le plus vertueux peut, par la combinaison bizarre de circonstances inopinées, devenir en un instant l'homme le plus criminel.

On trouvera, sans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais au fond qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie, à laquelle nous sommes si fortement attachés peut se perdre à chaque instant par une infinité d'accidens aussi irremédiables qu'imprévus ? Le fatalisme résout facilement l'homme de bien à mourir, il lui fait envisager la mort comme un moyen sûr de se soustraire à la méchanceté; ce systême montrera cette mort à l'homme heureux lui-même comme un moyen d'échapper au malheur qui finit souvent par empoisonner la vie la plus fortunée.

Soumettons-nous donc à la nécessité; malgré nous, elle nous entraînera toujours; résignons-nous à la nature; acceptons les biens qu'elle nous présente, opposons aux maux nécessaires qu'elle nous fait éprouver les remèdes nécessaires qu'elle consent à nous accorder. Ne troublons point notre esprit par des inquiétudes inutiles; jouissons avec mesure, parce que la douleur est la compagne nécessaire de tout excès; suivons le sentier de la vertu, parce que tout nous prouve que, même dans ce monde, forcés d'être pervers, cette vertu est nécessaire pour nous rendre estimables aux yeux des autres & contens de nous-mêmes.

Homme foible & vain ! tu prétends d'être libre ! hélas ! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchaînent ? Ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, que ce sont des atômes qui te meuvent; que ce sont des circonstances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui règlent ton sort ? Dans une nature puissante qui t'environne, serois-tu donc le seul être qui pût résister à son pouvoir ? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans sa marche éternelle ou de changer son cours ?

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame ; du dogme de la vie future ; des craintes de la mort.

Les réflexions présentées dans cet ouvrage concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penser de l'ame humaine, ainsi que de ses opérations ou facultés : tout nous prouve de la façon la plus convaincante qu'elle agit & se meut suivant des loix semblables à celle des autres êtres de la nature ; qu'elle ne peut être distinguée du corps, qu'elle n'ait, s'accroit, se modifie dans la même progression que lui ; enfin tout devroit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainsi que le corps, passe par un état de foiblesse & d'enfance ; c'est alors qu'elle est assaillie par une foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ses organes ; elle amasse des faits ; elle fait des expériences vraies ou fausses ; elle se forme un systême de conduite, d'après lequel elle pense & agit d'une façon d'où résulte son bonheur ou son malheur, sa raison ou son délire, ses vertus & ses vices ; parvenue avec le corps à sa force & à sa maturité, elle ne cesse un instant de partager avec lui ses sensations agréables ou désagréables, ses plaisirs & ses peines ; en conséquence elle approuve ou désaprouve son état ; elle est saine ou malade, active ou languissante, éveillée ou endormie. Dans la vieillesse l'homme s'éteint tout entier, ses fibres & ses nerfs se roidissent, ses sens deviennent obtus, sa vue se trouble, ses oreilles s'endurcissent, ses idées se décousent, sa mémoire disparoit, son imagination s'amortit ; que devient alors son ame ? hélas ! elle s'affaisse en même tems que le corps, elle s'engourdit avec lui, elle ne remplit comme lui ses fonc-

tions qu'avec peine, & cette fubftance, que l'on en avoit voulu diftinguer, fubit les mêmes révolutions que lui.

MALGRÉ tant de preuves fi convaincantes de la matérialité de l'ame ou de fon identité avec le corps, des penfeurs ont fuppofé que, quoique celui-ci fut périffable, fon ame ne périffoit point; que cette portion de lui-même jouiffoit du privilege fpécial, d'être *immortelle* ou exempte de la diffolution & des changemens de formes que nous voyons fubir à tous les corps que la nature a compofés : en conféquence on fe perfuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut furtout indubitable à ceux qui la fuppoferent fpirituelle : après en avoir fait un être fimple inétendu, dépourvu de parties, totalement différent de tout ce que nous connoiffons, ils prétendirent qu'elle n'étoit point fujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres, dont l'expérience nous montre la décompofition continuelle.

LES hommes fentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produifoit d'une façon invifible les mouvemens de leurs machines, crurent que la nature entiere, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoir fes mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agiffoit fur la grande machine comme leur ame fur leur corps. L'homme s'étant fuppofé double, fit auffi la nature double; il la diftingua de fa propre énergie, il la fépara de fon moteur, que peu-à-peu il fit fpirituel. Cet être diftingué de la nature fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes comme des opinions émanées de cette ame univerfelle. Cette opinion fur l'origine de nos ames eft d'une antiquité très-reculée. Ce fut celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, [66] ainfi que de la plupart des fages de

---

[66] Il paroit que Moyfe croyoit avec les Egyptiens l'émanation divine des ames; *Dieu*, felon lui, *forma l'homme du limon de la terre, il répandit fur fon vifage un foufle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* VOYEZ LA GENESE CHAP. II. V. 7.

de l'orient. Ce fut dans leurs écoles que les Phérécides, les Pythagores, les Platons puiserent une doctrine flatteuse pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme se crut ainsi une portion de la divinité, immortel comme elle dans une partie de lui-même. Cependant des religions, inventées par la suite, renoncerent à ces avantages qu'elles jugerent incompatibles avec d'autres parties de leurs systêmes : elles prétendirent que le souverain de la nature, ou son moteur n'étoit point son ame, mais qu'en vertu de sa toute-puissance, il créoit les ames humaines à mesure qu'il produisoit les corps qu'elles devoient animer, & l'on enseigna que ces ames, une fois produites, par un effet de la même toute-puissance jouissoient de l'immortalité.

QUOI qu'il en soit de ces variations sur l'origine des ames, ceux qui les supposerent émanées de Dieu même, ont cru qu'après la mort du corps, qui leur servoit d'enveloppe ou de prison, elles retournoient par *réfusion* à leur source premiere. Ceux qui sans adopter l'opinion de l'émanation divine, admirent la spiritualité & l'immortalité de l'ame, furent obligés de supposer une région, un séjour pour les ames, que leur imagination leur peignit d'après leurs espérances, leurs craintes, leurs desirs & leurs préjugés.

RIEN de plus populaire que le dogme de l'immortalité de l'ame ; rien de plus universellement répandu

---

Cependant les chrétiens rejettent aujourd'hui le systême de *l'émanation divine*, vû qu'elle supposeroit la divinité divisible : d'ailleurs leur religion, ayant besoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité conjointement avec les ames des victimes qu'elle sacrifioit à sa propre vengeance. Quoique Moyse, par les paroles qui viennent d'être citées semble indiquer que l'ame soit une portion de la divinité, nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame soit établi dans aucun des Livres qu'on lui attribue. Il paroit que ce fut durant la captivité de Babylone que les Juifs apprirent le dogme des récompenses & des châtimens futurs, enseigné par Zoroastre aux Perses, mais que le législateur hébreu ne connut pas, ou du moins laissa ignorer à son peuple.

que l'attente d'une autre vie. La nature ayant inspiré à tous les hommes l'amour le plus vif de leur existence, le desir d'y persévérer toujours en fut une suite nécessaire ; ce desir bientôt se convertit pour eux en certitude, & de ce que la nature leur avoit imprimé le desir d'exister toujours, on en fit un argument pour prouver que jamais l'homme ne cesseroit d'exister. *Notre ame*, dit Abadie, *n'a point de desirs inutiles*, *elle desire naturellement une vie éternelle*, & par une logique bien étrange, il conclut que ce desir ne pouvoit manquer d'être rempli [67]. Quoi qu'il en soit, les hommes ainsi disposés, écouterent avidement ceux qui leur annoncerent des systêmes si conformes à leurs vœux. Cependant ne regardons point comme une chose surnaturelle le desir d'exister, qui fut & sera toujours de l'essence de l'homme ; ne soyons pas surpris s'il reçut avec empressement une hypothèse qui le flattoit en lui promettant que son desir seroit un jour satisfait ; mais gardons-nous de conclure que ce desir soit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future, dont les hommes pour leur bonheur présent ne sont que trop occupés. La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible, dont l'essence est de vouloir se conserver. Ce desir suit dans les hommes l'énergie de leurs ames ou la force de leur imagination toujours prête à réaliser ce qu'ils desirent très-fort. Nous desirons la vie du corps, & cependant ce desir est frustré ; pourquoi le desir de la vie de notre ame ne seroit-il pas frustré comme le premier [68] ?

---

[67] Cicéron avoit dit avant Abadie, *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare ; nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramur consensu nationum omnium.* Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame déja changée en une idée innée : cependant le même Cicéron regarde Phérécyde comme l'inventeur de ce dogme.

Tusculam disputat. Lib. 1.

[68] Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'im-

Les réflexions les plus simples sur la nature de notre ame devroient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce en effet que notre ame, sinon le principe de la sensibilité ¿ Qu'est-ce que penser, jouir, souffrir, sinon sentir ? Qu'est-ce que la vie, sinon l'assemblage de ces modifications ou mouvemens propres à l'être organisé ? ainsi dès que le corps cesse de vivre, la sensibilité ne peut plus s'exercer ; il ne peut donc plus y avoir d'idées, ni par conséquent de pensées. Les idées, comme on l'a prouvé, ne peuvent nous venir que par les sens ; or comment veut-on que privés une fois des sens nous ayons encore des perceptions, des sensations des idées ? Puisqu'on a fait de l'ame un être séparé du corps animé, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie un être distingué du corps vivant ? La vie est la somme des mouvemens de tout le corps ; le sentiment & la pensée font une partie de ces mouvemenr ; ainsi dans l'homme mort ces mouvemens cesseront comme tous les autres.

En effet, par quel raisonnement prétendroit-on nous prouver que cette ame, qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir qu'à l'aide de ses organes, puisse avoir de la douleur & du plaisir, ou même puisse avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui l'en avertissoient seront décomposés ou détruits ? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps & de l'ordre suivant lequel ces parties conspirent à faire leurs fonctions on mouvemens ? Ainsi, la structure organique une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne le soit aussi. Ne voyons-nous pas durant tous le cours de notte vie, que cette ame est altérée ; dérangée, troublée par tous les changemens qu'éprouvent nos organes ? Et l'on

---

mortalité de l'ame. *Tous les hommes désirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer l'argument en disant, *tous les hommes désirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour.*

veut que cette ame agiffe, penfe, fubfifte lorfque ces mêmes organes auront entiérement difparu !

L'ÊTRE organifé peut fe comparer à une horloge, qui une fois brifée, n'eft plus propre aux ufages auxquels elle étoit deftinée. Dire que l'ame fentira, penfera, jouira, fouffrira après la mort du corps, c'eft prétendre qu'une horloge, brifée en mille pieces, peut continuer à fonner ou à marquer les heures. Ceux qui nous difent que notre ame peut fubfifter nonobftant la deftruction du corps, foutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra fe conferver, après que le fujet en aura été détruit; ce qui eft complettement abfurde.

L'ON ne manquera pas de nous dire que la confervation des ames après la mort du corps eft un effet de la puiffance divine : mais ce feroit appuyer une abfurdité par une hypothèfe gratuite. La puiffance divine, de quelque nature qu'on la fuppofe, ne peut pas faire qu'une chofe exifte & n'exifte point en même tems; elle ne peut faire qu'une ame fente ou penfe, fans les intermèdes néceffaires pour avoir des penfées.

QUE l'on ceffe donc de nous dire que la raifon n'eft point bleffée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulguaire, qui ne raifonne pas, ne peuvent paroître ni convaincantes, ni même probables à des efprits éclairés. La raifon exempte des illufions du préjugé, eft fans doute bleffée de la fuppofition d'une ame qui fent, qui penfe, qui s'afflige ou fe réjouit, qui a des idées, fans avoir des organes, c'eft-à-dire, deftituée des feuls moyens naturels & connus par lefquels il lui foit poffible d'avoir des perceptions, des fenfations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exifter d'autres moyens *furnaturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de tranfmettre des idées à l'ame féparée du corps, ne font pas plus connus, ni plus à la porté de ceux qui les fuppofent que de nous. Il eft au moins très-évident que tous ceux qui

rejettent les idées innées, ne peuvent, sans contredire leurs principes admettre le dogme si peu fondé de l'immortalité de l'ame.

Malgré les consolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une existence éternelle ; malgré la ferme persuasion où tant d'hommes nous assurent qu'ils sont que leurs ames survivront à leurs corps, nous les voyons trés-alarmés de la dissolution de ces corps, & n'envisager leur fin, qu'ils devroient desirer comme le terme de bien des peines, qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il est vrai que le réel, le présent, même accompagné de peines, influe bien plus sur les hommes que les plus belles chimères d'un avenir, qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude ! En effet, malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux sont d'une éternité bienheureuse, ces espérances si flatteuses ne les empêchent point de craindre & de frémir, lorsqu'ils pensent à la dissolution nécessaire de leurs corps. La mort fut toujours pour ceux qui s'appellent des *mortels* le point de vue le plus effrayant; ils la regarderent comme un phénomène étrange, contraire à l'ordre des choses, opposé à la nature ; en un mot, comme un effet de la vengeance céleste, comme *la solde du péché*. Quoique tout leur prouvât que cette mort est inévitable, ils ne purent jamais se familiariser avec son idée: ils n'y penserent qu'en tremblant, & l'assurance de posséder une ame immortelle ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périssable. Deux causes contribuerent encore à fortifier & à nourrir leurs alarmes ; l'une fût que cette mort, communément accompagnée de douleurs, leur arrachoit une existence qui leur plait, qu'ils connoissent, à laquelle ils sont accoutumés ; l'autre fut l'incertitude de l'état qui devoit succéder à leur existence actuelle.

L'illustre Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raison que les enfans ont peur*

peur de l'obscurité [69]. Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoissons point; nous voulons voir clair, afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer, ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui existe ne peut se faire d'idée de la non-existence; comme cet état l'inquiete, son imagination se met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penser, à sentir, à être mis en action, à jouir de la société; il voit le plus grand des malheurs dans une dissolution qui le privera des objets & des sensations que sa nature présente lui a rendu nécessaires, qui l'empêchera d'être averti de son être, qui lui ôtera ses plaisirs pour le plonger dans le néant. En le supposant même exempt de peines, il envisage toujours ce néant comme une solitude désolante, comme un amas de ténèbres profondes; il s'y voit dans un abandon général, destitué de tout secours, & sentant la rigueur de cette affreuse situation. Mais le sommeil profond ne suffit-il pas pour nous donner une idée vraie du néant? Ne nous prive-t-il pas de tout? Ne semble-t-il pas nous anéantir pour l'univers; & anéantir cet univers pour nous? La mort n'est-elle autre chose qu'un sommeil profond & durable? C'est faute de pouvoir se faire une idée de la mort que l'homme la redoute; s'il s'en faisoit une idée vraie, il cesseroit dès-lors de la craindre; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne sent point; il croit donc que lorsqu'il n'existera plus, il aura le sentiment & la conscience de ces choses qui lui paroissent aujourd'hui si tristes & si lugubres; son imagination lui peint son convoi, ce tombeau que l'on creuse pour lui, ces chants lamentables qui l'accompagneront à son dernier séjour; il se

---

[69] *Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cæcis*
In tenebris metuunt: sic nos in luce timemus
Interdum, nihilo quæ sunt metuenda magis....
LUCRETIUS LIB. III. vers. 87. & seq.

persuade que ces objets hideux l'affecteront, même après son trépas, aussi péniblement que dans l'état présent où il jouit de ses sens [70].

MORTEL égaré par la crainte! Après ta mort tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus; du fond de ton cercueil tu ne seras point le témoin de cette scène que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans le monde, tu ne seras pas plus occupé de ce qu'on fera de tes restes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'espèce humaine. Mourir, c'est cesser de penser & de sentir, de jouir & de souffrir : tes idées périront avec toi; tes peines ne te suivront point dans la tombe. Pense à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un œil paisible, & pour te rassûrer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer.

LES craintes de la mort sont de vaines illusions qui devroient disparoître aussitôt qu'on envisage cet événement nécessaire sous son vrai point de vue. Un grand homme a défini la philosophie une *méditation de la mort* [71]; Il ne veut point par-là nous faire entendre que nous devons nous occuper tristement de notre fin, de la vue de nourrir nos frayeurs; il veut sans doute, nous inviter à nous familiariser avec un objet que la nature nous a rendu nécessaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front serein. Si la vie est un bien, s'il est nécessaire de l'aimer, il n'est pas moins nécessaire de la quitter; & la raison doit nous

[70] *Nec videt in vera nullum fore morte alium* SE
Qui possit vivus sibi SE *lugere peremptum*,
Stansque jacentem, nec lacerari urive dolore.

[71] ΜΕΛΕΤΗ ΤΟΥ ΘΑΝΑΤΟΥ· Lucain a dit *scire mori sors prima viris.*

apprendre la résignation aux décrets du sort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler sans alarmes un événement que notre essence nous rend inévitable ; notre intérêt demande que nous n'empoisonnions point par des craintes continuelles une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous, si nous n'en voyons jamais le terme sans frissonner. La raison & notre intérêt concourent à nous assûrer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inspire à cet égard. Si nous les appellons à notre secours ils nous apprivoiseront avec un objet qui ne nous effraie que parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la superstition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illusions & nous verrons qu'elle n'est que le sommeil de la vie ; que ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable ; & qu'un réveil fâcheux ne le suivra jamais. Mourir ; c'est dormir, c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naitre, avant d'avoir des sens, avant d'avoir la conscience de notre existence actuelle. Des loix aussi nécessaires que celles qui nous ont fait naitre nous feront rentrer dans le sein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la suite sous quelque forme nouvelle, qu'il nous seroit inutile de connoitre : sans nous consulter elle nous plaça pour un tems dans le rang des êtres organisés, sans notre aveu elle nous obligera d'en sortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de sa dureté, elle nous fait subir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme [72]. Si tout naît & périt ; si tout se change & se détruit ; si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin, comment eût-il été pos-

[72] *Quid de rerum natura querimur, illa se bene gessit ; vita si scias uti, longa est.* V. SENEC. DE BREVITATE VITÆ. Tout le monde se plaint de la briéveté de la vie & de la rapid té du tems, & les hommes, pour la plûpart, ne savent que faire ni du tems ni de la vie !

fible que l'homme dont la machine eft fi frêle, dont les parties font fi mobiles & fi compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre folide que nous habitons fe change, s'altère & peut-être fe détruife! foible mortel! tu prétendois exifter toujours; veux-tu donc que pour toi feul la nature change fon cours? Ne vois-tu pas dans ces comètes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planettes elles-mêmes font fujettes à la mort? Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs fans effroi, fi ton efprit eft éclairé par la raifon.

MALGRÉ la fimplicité de ces réflexions rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort; le fage lui-même pâlit à fon approche; il a befoin de recueillir toutes les forces de fon efprit pour l'attendre avec férénité. Ne foyons donc point furpris fi l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels; elle effraie le jeune-homme; elle redouble les chagrins & la trifteffe de la vieilleffe accablée d'infirmités; elle la redoute même bien plus que ne fait la jeuneffe dans la vigueur de fon âge; le vieillard eft bien plus accoutumé à la vie; d'ailleurs fon efprit eft plus foible & a moins d'énergie. Enfin le malade dévoré de tourmens, & le malheureux plongé dans l'infortune ofent rarement recourir à la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

SI nous cherchons la fource de cette pufillanimité nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que bien loin de fortifier tout s'efforce d'affoiblir & de brifer. Toutes les inftitutions humaines, toutes nos opinions confpirent à augmenter nos craintes & à rendre nos idées de la mort plus terribles & plus révoltantes. En effet la fuperftition s'eft plue à montrer la mort fous les traits les plus affreux; elle nous la repréfente comme un moment redoutable qui, non feulement met fin à nos plaifirs, mais encore qui nous

livre ſans défenſe aux rigueurs inouïes d'un deſpote impitoyable, dont rien n'adoucira les arrêts : ſelon elle l'homme le plus vertueux n'eſt jamais ſûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la ſévérité de ſes jugemens ; des ſupplices affreux & ſans fin puniront les victimes de ſon caprice des foibleſſes involontaires ou des fautes néceſſaires qui auront allumé ſa fureur. Ce tyran implacable ſe vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchans qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leur eſprit, des opinions, des idées, ces paſſions qu'ils auront reçues dans les ſociétés où il les a fait naitre ; il ne leur pardonnera ſurtout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu ſe tromper ſur ſon compte, d'avoir oſé penſer par eux-mêmes, d'avoir refuſé d'écouter des guides enthouſiaſtes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de conſulter la raiſon, qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

Tels ſont les objets affligeans dont la religion occupe ſes malheureux & crédules ſectateurs. Telles ſont les craintes que les tyrans de la penſée des hommes nous montrent comme *ſalutaires* : malgré le peu d'effet qu'elles produiſent ſur la conduite de la plûpart de ceux qui s'en diſent, ou s'en croient perſuadés, on voudroit faire paſſer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puiſſe oppoſer aux déréglemens des hommes. Cependant, comme nous le ferons voir bientôt, ces ſyſtêmes, ou plutôt ces chimères ſi terribles ne font rien ſur le grand nombre, qui n'y ſonge que rarement, & jamais au moment que la paſſion, l'intérêt, le plaiſir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agiſſent, c'eſt toujours ſur ceux qui n'en auroient aucun beſoin pour s'abſtenir du mal ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers : elles tourmentent des ames tendres, & laiſſent en repos les ames endurcies : elles infeſtent un eſprit docile & doux, elles ne cauſent aucun trouble à des eſprits rébelles : ainſi elles

n'alarment que ceux qui déjà sont assez alarmés, elles ne contiennent que ceux qui sont déjà contenus.

Ces notions n'en imposent donc aucunement aux méchans; quand par hazard elles agissent sur eux ce n'est que pour redoubler la méchanceté de leur caractere naturel, la justifier à leurs propres yeux, lui fournir des prétextes pour l'exercer sans crainte & sans scrupule. En effet l'expérience d'un grand nombre de siècles nous montre à quels excès la méchanceté & les passions des hommes se sont portées quand elles ont été autorisées ou déchainées par la religion, ou du moins quand elles ont pu se couvrir de son manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, plus cruels, plus séditieux que quand ils se sont persuadés que la religion leur permettoit, ou leur ordonnoit de l'être; cette religion ne faisoit pour lors que donner une force invincible à leurs passions naturelles, qu'ils purent sous ses auspices sacrés exercer impunément & sans aucun remords. Bien plus, les plus grands scélérats, en donnant un libre cours aux penchans détestables de leur méchant naturel, crurent mériter le ciel, dans la cause duquel ils se montroient zélés, & s'exempter par des forfaits des châtimens d'un Dieu dont ils pensoient avoir mérité le courroux.

VOILA donc les effets que les notions salutaires de la Théologie produisent sur les mortels! Ces réflexions peuvent nous fournir des réponses à ceux qui nous disent que *si la religion promettoit également le ciel aux méchans comme aux bons, il n'y auroit point d'incrédules à l'autre vie.* Nous répondrons donc que la religion, dans le fait, accorde le ciel aux méchans; elle y place souvent les plus inutiles & les plus méchans des hommes [73]. Elle aiguise,

[73] Tels sont Moyse, Samuël, David chez les Juifs; Mahomet chez les Musulmans; chez les Chrétiens Constantin, S. Cyrille, S. Athanase, S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés persécuteurs que l'Eglise révère. On peut encore leur joindre les *Croisés*, les *Ligueurs*, &c.

comme on vient de le voir, les paſſions des méchans en légitimant des crimes que ſans elle ils craindroient de commettre, ou pour leſquels ils auroient de la honte & des remords. Enfin les Miniſtres de la Religion fourniſſent aux plus méchans des hommes des moyens de détourner la foudre de deſſus leurs têtes, & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incrédules, il peut y avoir, ſans doute, des méchans parmi eux, comme parmi les plus crédules; mais l'incrédulité ne ſuppoſe pas plus la méchanceté que la crédulité ne ſuppoſe la bonté. Au contraire, l'homme qui penſe & médite connoit mieux les motifs d'être bon, que celui qui ſe laiſſe guider en aveugle par des motifs incertains ou par les intérêts des autres. Tout homme ſenſé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influer ſur ſon bonheur éternel: s'il les trouve fauſſes ou nuiſibles pour la vie préſente, il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre ou à eſpérer, qu'il peut dans celle-ci ſe livrer impunément à des vices, qui lui feroient tort à lui-même ou qui lui attireroient le mépris ou la colere de la ſociété. L'homme qui n'attend point une autre vie n'en eſt que plus intéreſſé à prolonger ſon exiſtence & à ſe rendre cher à ſes ſemblables dans la ſeule vie qu'il connoiſſe: il a fait un grand pas vers la félicité en ſe débarraſſant des terreurs qui affligent les autres.

En effet la ſuperſtition prit plaiſir à rendre l'homme lâche, crédule, puſillanime; elle ſe fit un principe de l'affliger ſans relâche; elle ſe fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort; ingénieuſe à le tourmenter, elle étendit ſes inquiétudes au delà même de ſon exiſtence connue, & ſes miniſtres, pour diſpoſer de lui plus ſûrement en ce monde, inventèrent les régions de l'avenir, en ſe réſervant le droit d'y faire récompenſer les eſclaves qui auront été ſoumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir par la divinité ceux qui auront été rebelles à leurs volontés. Loin de conſoler les mortels, loin de former la rai-

ſon de l'homme, loin de lui apprendre à plier ſous la main de la néceſſité, la religion en mille contrées s'eſt efforcée de lui rendre la mort plus amère, d'appeſantir ſon joug, d'orner ſon cortège d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ſes approches plus effrayantes qu'elle-même. C'eſt ainſi qu'elle eſt parvenue à remplir l'univers d'enthouſiaſtes qu'elle ſéduit par des promeſſes vagues, & d'eſclaves avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin ſera ſuivie. Elle eſt venue à bout de leur perſuader que leur vie actuelle n'eſt qu'un paſſage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme inſenſé d'une vie future les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de ſonger à perfectionner leurs inſtitutions, leurs loix, leur morale & leurs ſciences; de vaines chimères ont abſorbé toute leur attention; ils conſentent à gémir ſous la tyrannie religieuſe & politique, à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'eſpoir d'être quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance que leurs calamités & leur patience ſtupide les conduiront à une félicité ſans fin; ils ſe ſont crus ſoumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas; on leur a peint leur Dieu comme l'ennemi juré de la race humaine, & on leur a fait entendre que le ciel irrité contre eux vouloit être appaiſé & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour ſe tirer de leurs peines. C'eſt ainſi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre-humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdiſſement, dans la langueur, dans l'indifférence ſur leur bien-être, ou bien il les précipita dans un enthouſiaſme furieux, qui les porta ſouvent à ſe déchirer elles-mêmes pour mériter le ciel.

On demandera, peut-être, par quelles routes les hommes ont été conduits à ſe faire les idées ſi gratuites & ſi bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je réponds qu'il eſt vrai que nous n'avons point d'idée de

l'avenir qui n'exifte point pour nous ; ce font nos idées du paffé & du préfent qui fourniffent à notre imagination les matériaux dont elle fe fert pour conftruire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui eft fera toujours*, *& que les mêmes caufes auront les mêmes effets.* [74] L'homme dans fon état actuel à deux façons de fentir, l'une qu'il approuve & l'autre qu'il défapprouve ; ainfi perfuadé que ces deux façons de fentir devroient le fuivre au delà même de fon exiftence préfente ; il place dans les régions de l'éternité deux féjours diftingués ; l'un fut deftiné à la félicité, & l'autre à l'infortune ; l'un devoit renfermer les amis de Dieu, l'autre fut une prifon deftinée à le venger des outrages que lui faifoient fes malheureux fujets.

TELLE eft la véritable origine des idées fur la vie future fi répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elyfée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer* ; en un mot deux féjours diftingués, conftruits d'après l'imagination des enthoufiaftes ou des fourbes qui les inventèrent, & accommodés aux préjugés, aux idées, aux efpérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens fe figurèrent le premier de ces féjours comme celui de l'inaction & d'un repos permanent, parce qu'habitans d'un climat brûlant, ils virent dans le repos la félicité fuprême ; les Mufulmans s'y promirent des plaifirs corporels, femblables à ceux qui font actuellement les objets de leurs vœux ; les chrétiens efpérerent en gros des plaifirs ineffables & fpirituels, en un mot un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

DE quelque nature que fuffent ces plaifirs, les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que

---

[74] Lorfque nous raifonnons par analogie nous fondons toujours nos raifonnemens fur la perfuafion, fouvent très-fauffe, que ce qui s'eft fait déjà, fe fera encore par la fuite ; & nous regardons comme une chofe indubitable que ce qui ariva fera toujours femblable à ce qui eft arrivé.

leur ame pût en jouir ou pour éprouver les peines réservées aux ennemis de la divinite ; de-là le dogme de la *résurrection*, par lequel on supposa que ce corps, que l'on voyoit devant ses yeux se pourrir, se décomposer, se dissoudre, se recomposeroit un jour par un effet de la toute-puissance divine, pour former de nouveau une enveloppe à l'ame, afin de recevoir conjointement avec elle les récompenses & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive. [75] Cette incompréhensible opinion inventée, dit-on, par les Mages, trouve encore un grand nombre d'adhérens, qui ne l'ont jamais sérieusement examinée. Enfin d'autres incapables de s'élever à ces notions sublimes, crurent que sous diverses formes l'homme animeroit successivement différens animaux d'espéces variées, & ne cesseroit jamais d'habiter la terre où il se trouve ; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempsycose*.

QUANT au séjour malheureux des ames, l'imagination des imposteurs qui voulurent gouverner les peuples s'efforça de rassembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu est de tous les êtres celui qui produit sur nous la sensation la plus cuisante ; on supposa donc que la toute-puissance divine ne pouvoit rien inventer de plus cruel que le feu pour punir ses ennemis ; le feu fut donc le terme auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint assez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démence des hommes, cet élé-

[75] Le dogme de la *Résurrection* paroît au fond inutile à tous ceux qui croient à l'existence des ames sentantes, pensantes, souffrantes ou jouissantes après leur séparation du corps : ils doivent supposer, comme Berkeley, que l'ame n'a besoin ni du corps, ni d'aucun être extérieur pour éprouver des sensations & avoir des idées. Les Malebranchistes doivent supposer que les ames réprouvées *verront l'enfer en Dieu* & se sentiront brûler, sans avoir besoin de leurs corps pour cela.

ment le venge souvent en ce monde. [76] Ainsi l'on peignit les victimes de sa colere enfermées dans des cachots embrasés, se roulant perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de soufre & de bitume, & faisant retentir leurs voûtes infernales de leurs gémissemens inutiles & de leurs grincemens.

Mais, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils se déterminer à croire une existence accompagnée de tourmens éternels, sur-tout y en ayant plusieurs d'entr'eux qui, d'après leurs systêmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes? Plusieurs causes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion si révoltante. En premier lieu très-peu d'hommes sensés ont pu croire une telle absurdité quand ils ont daigné faire usage de leur raison, ou bien s'ils y ont cru, l'atrocité de cette nation fut toujours contrebalancée par l'idée de la miséricorde & de la bonté qu'ils attribuèrent à leur Dieu. [77] En

---

[76] C'est, sans doute, de là que sont venues les expiations par le feu, usitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une suite du même délire les Magistrats civils condamnent au feu les sacrilèges, les blasphémateurs, les voleurs d'Eglise, c'est-à-dire ceux qui ne font tort à personne, tandis qu'ils se contentent de punir d'un supplice plus doux ceux qui font un tort réel à la société. C'est ainsi que la religion renverse toutes les idées.

[77] Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intensité, je suis forcé d'en conclure que l'homme, qui est un être fini, ne peut souffrir infiniment; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ses fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raisonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté si, comme le christianisme l'enseigne, Dieu perpétue l'existence des damnés, il perpétue l'existence du péché: ce qui ne s'accorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui suppose.

fecond lieu les peuples aveuglés par la crainte ne fe rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs légiflateurs, ou qui leur furent tranfmis par leurs Peres. En troifieme lieu chaque homme ne vit jamais l'objet de fes terreurs que dans un lointain favorable, & la fuperftition lui promit d'ailleurs des moyens d'échapper aux fupplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, femblables à ces malades que nous voyons attaches à l'exiftence même la plus douloureufe, l'homme préféra l'idée d'une exiftence malheureufe & connue, à celle d'une non-exiftence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que fon imagination lui fit envifager cette non-exiftence ou ce néant comme l'affemblage confus de tous les maux enfemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puiffe être, alarme moins les hommes, furtout quand il leur refte l'efpoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoiffent point, fur lequel par conféquent leur imagination fe croit forcée de travailler, & auquel elle ne fait oppofer aucun remède.

L'ON voit donc que la fuperftition, loin de confoler les hommes fur la néceffité de mourir, ne fait que redoubler leurs terreur par les maux dont elle prétend que leur trépas fera fuivi : ces terreurs font fi fortes que les malheureux qui croient ces dogmes redoutables, quand ils font conféquens, paffent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion deftructive de toute fociété, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu févère peut à chaque inftant, *comme un voleur* les prendre au dépourvu, & venir exercer fur la terre fes jugemens rigoureux ? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le défir d'améliorer leur fort, que la perfpective affligeante d'un monde toujours prêt à fe diffoudre, & d'une divinité affife fur les débris de la nature entiere pour juger les humains ? Telles font néanmoins les funeftes opinions dont l'efprit des na-

tions s'eſt répu depuis des milliers d'années ; elles ſont ſi dangereuſes que ſi, par une heureuſe inconſéquence, elles ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées déſolantes, elles tomberoient dans l'abrutiſſement le plus honteux ; comment s'occuperoient-elles d'un monde périſſable qui peut à chaque inſtant écrouler ? comment ſonger à ſe rendre heureuſes dans une terre qui n'eſt que le veſtibule d'un royaume éternel ? Eſt-il donc ſurprenant que des ſuperſtitions auxquelles de pareils dogmes ſervent de baſe, aient preſcrit à leurs ſectateurs un détachement total des choſes d'ici bas, un renoncement entier aux plaiſirs les plus innocens, une inertie, une puſillanimité, une abjection d'ame, une inſociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes & dangereux pour les autres ? Si la néceſſité ne forçoit les hommes de ſe départir dans la pratique de leurs ſyſtêmes inſenſés ; ſi leurs beſoins ne les ramenoient à la raiſon en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendroit bientôt un vaſte déſert, habité par quelques ſauvages iſolés, qui n'auroient pas même le courage de ſe multiplier. Qu'eſt-ce que des notions qu'il faut néceſſairement mettre à l'écart pour faire ſubſiſter l'aſſociation humaine !

CEPENDANT le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenſes & de châtimens, eſt depuis un grand nombre de ſiècles regardé comme le plus puiſſant, ou même comme le ſeul motif capable de contenir les paſſions des hommes, & qui puiſſe les obliger d'être vertueux ; peu-à-peu ce dogme eſt devenu la baſe de preſque tous les ſyſtêmes religieux & politiques ; & il ſemble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé ſans briſer abſolument les liens de la ſociété. Les fondateurs des religions en ont fait uſage pour s'attacher leurs ſectateurs crédules ; les légiſlateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs ſujets ſous le joug ; pluſieurs Philoſophes eux-mêmes ont cru de bonne foi que ce

dogme étoit néceſſaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. [78].

On ne peut en effet diſconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnèrent des religions aux nations, & qui s'en firent les miniſtres ; il fut le fondement de leur pouvoir, la ſource de leurs richeſſes, & la cauſe permanente de l'aveuglement & des terreurs dans leſquelles leur intérêt voulut que le genre-humain fût nourri. C'eſt par lui que le Prêtre devint l'émule & le maître des Rois : les nations ſe ſont remplies d'enthouſiaſtes ivres de religion, toujours bien plus diſpoſés à écouter ſes menaces que les conſeils de la raiſon, que les ordres du ſouverain, que les cris de la nature, que les loix de la ſociété. La politique fut elle-même aſſervie aux caprices du Prêtre ; le monarque temporel fut obligé de plier ſous le joug du monarque éternel ; l'un ne diſpoſoit que de ce monde périſſable, l'autre étendoit ſa puiſſance juſques dans un monde à venir, plus important pour les hommes que la terre, où ils ne ſont que des pélerins & des paſſagers. Ainſi le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre ; il ne fut que ſon premier ſujet, & jamais il ne fut obéi que lorſque tous deux furent d'accord pour accabler le genre-humain. La nature cria vainement aux hommes de ſonger à leur félicité préſente, le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future : la raiſon leur diſoit en vain qu'ils devoient être paiſibles ; le prêtre leur ſouffla le fanatiſme & la fureur, & les força de

(78) Lorſque le dogme de l'immortalité de l'ame, ſorti de l'école de Platon, vint à ſe répandre chez les Grecs, il cauſa les plus grands ravages, & détermina une foule d'hommes mécontens de leur ſort à terminer leurs jours. Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme ſi ſalutaire, produiſoit ſur les cerveaux de ſes ſujets, défendit de l'enſeigner ſous peine de mort. *Voyez l'argument du dialogue de Phédon* de la traduction de Dacier.

troubler la tranquillité publique toutes les fois qu'il fut question des intérêts du monarque invisible de l'autre vie ou de ses ministres en celle-ci.

TELS sont les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future ; les régions de l'avenir ont aidé le sacerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité céleste & la crainte des supplices futurs ne servirent qu'à empêcher les hommes de songer à se rendre heureux ici bas. L'erreur, sous quelque aspect qu'on l'envisage, ne sera jamais qu'une source de maux pour le genre-humain. Le dogme d'une autre vie en présentant aux mortels un bonheur ideal en fera des enthousiastes ; en les accablant de craintes il en fera des êtres inutiles, des lâches, des atrabilaires, des forcenés, qui perdront de vue leur séjour present pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire & des maux chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

SI l'on nous dit, que le dogme des récompenses & des peines à venir est le frein le plus puissant pour réprimer les passions des hommes ; nous répondrons en appellant à l'expérience journalière. Pour peu que l'on regarde autour de soi, l'on verra cette assertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuses spéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les passions que les vices de la société même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchans : dans les nations qui en paroissent le plus fortement convaincues, nous voyons des assassins, des voleurs, des fourbes, des oppresseurs, des adultères, des voluptueux ; tous sont persuadés de la réalité d'une autre vie, mais dans le tourbillon de la dissipation & des plaisirs, dans la fougue de leurs passions ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement sur leur conduite présente.

EN un mot dans les pays où le dogme de l'autre vie est si fortement établi que chacun s'irriteroit contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou

même d'en douter, nous voyons qu'il eſt parfaitement incapable d'en impoſer à des Princes injuſtes, négligens, débauchés; à des courtiſans avides & déréglés; à des concuſſionnaires qui ſe nourriſſent inſolemment de la ſubſtance des peuples; à des femmes ſans pudeur; à une foule de crapuleux & de vicieux; à pluſieurs même d'entre ces prêtres dont la fonction eſt d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont oſé ſe livrer à des actions, qu'ils ſavoient propres à leur attirer des châtimens éternels? Ils vous répondront que la fougue des paſſions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonſtances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conſéquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs ils vous diront que les tréſors de la miſéricorde divine ſont infinis; & qu'un repentir ſuffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés. [79] Dans cette foule, des ſcélérats qui, chacun à leur maniere, déſolent la ſociété, vous ne trouverez qu'un petit nombre d'hommes, aſſez intimidés par les craintes d'un avenir malheureux, pour réſiſter à leurs penchans; que dis-je! ces penchans ſont trop foibles pour les entraîner, & ſans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme, euſſent été des motifs ſuffiſans pour les empêcher de ſe rendre criminels.

Il eſt en effet des ames craintives & timorées ſur leſquelles les terreurs d'une autre vie font une impreſſion

---

(79) L'idée de la miſéricorde divine raſſure les méchans, & leur fait oublier la Juſtice divine. En effet ces deux attributs, étant ſuppoſés infinis également en Dieu, doivent ſe contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puiſſent agir. Quoi qu'il en ſoit, les méchans comptent ſur un Dieu *immobile*; ou ſe flattent à l'aide de ſa miſéricorde d'échapper aux effets de ſa Juſtice. Les brigands, qui voient que tôt ou tard ils périront au gibet, diſent qu'ils en feront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient *qu'un bon Peccavi* efface tous les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

preffion profonde ; les hommes de cette efpece font nés avec des paffions modérées , une organifation frêle, une imagination peu fougueufe; il n'eft donc point furprenant que dans ces êtres , déja retenus par leur nature , la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles paffions; mais il n'en eft point de même de ces fcélérats déterminés , de ces vicieux habituels dont rien ne peut arrêter les excès , & qui dans leurs emportemens fermant les yeux fur la crainte des loix de ce monde , mépriferont encore bien plus celles de l'autre.

CEPENDANT combien de perfonnes fe difent, & même fe croient retenues par les craintes d'une autre vie ! mais ou elles nous trompent, ou elles s'en impofent à elles-mêmes : elles attribuent à ces craintes ce qui n'eft que l'effet de motifs plus préfens, tels que la foibleffe de leur machine, la difpofition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conféquences immédiates & phyfiques de leurs déréglemens ou de leurs mauvaifes actions. Ce font là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en font d'ailleurs les plus perfuadés, oublient à chaque inftant dès qu'un intérêt puiffant les follicite à pécher. Pour peu que l'on y fit attention l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de fon Dieu, de ce qui n'eft réellement que l'effet de fa propre foibleffe, de fa pufillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire; l'on n'agiroit point autrement quand même l'on n'auroit pas cette crainte, & fi l'on réfléchiffoit, l'on fentiroit que c'eft toujours la néceffité qui fait agir les hommes comme ils font.

L'HOMME ne peut être contenu lorfqu'il ne trouve point en lui-même de motifs affez forts pour le retenir, ou le ramener à la raifon. Il n'y a rien ni dans ce monde ni dans l'autre qui puiffe rendre vertueux celui qu'une organifation malheureufe, un efprit mal cultivé, une imagination emportée, des habitudes in-

vétérées, des exemples funestes, des intérêts puissans invitent au crime de toutes parts. Il n'est point de spéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique, qui méprise la loi, qui est sourd aux cris de sa conscience ; que sa puissance met en ce monde au-dessus du châtiment ou du blâme [80]. Dans ses transports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, dont l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera nécessaire à son bonheur immédiat & présent. Toute passion vive nous aveugle sur tout ce qui n'est pas son objet ; les terreurs de la vie future, dont nos passions ont toujours le secret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien sur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voisins de la loi, & la haine assurée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui se livre au crime ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reste lui paroît toujours faux ou problématique.

POUR peu que nous ouvrions les yeux nous verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ses châtimens, que l'amour-propre ne nous montre jamais qu'adoucis par le lointain, puisse rien sur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui est parvenu à se persuader qu'il ne peut être heureux sans le crime, se livrera toujours au crime nonobstant les menaces de la religion : quiconque est assez aveugle pour ne point lire son infamie dans son propre cœur, sa propre condamnation sur les visages des

---

[80] On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie est un frein, au moins utile pour contenir les Princes & les grands, qui n'en ont point d'autre ; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a suffisamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les souverains ; il est un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la société, c'est de les soumettre aux loix de la société & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuser de ses forces pour l'asservir à leurs propres caprices. Une bonne constitution politique, fondée sur l'équité naturelle & une bonne éducation sont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

êtres qui l'entourent, l'indignation & la colere dans les yeux des juges établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impressions que ses crimes feront sur le visage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui d'un œil sec peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, ne verra point les yeux enflammés d'un maître plus puissant. Quand un monarque orgueilleux prétend être comptable à Dieu seul de ses actions, c'est qu'il craint plus sa nation que son Dieu.

Mais d'un autre côté la religion elle-même n'anéantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme salutaires ? Ne fournit-elle pas à ses disciples des moyens de se soustraire aux châtimens dont elle les a si souvent menacés ? Ne leur dit-elle pas qu'un repentir stérile peut à l'instant de la mort désarmer le courroux céleste, & purifier les ames des souillures du péché ? Dans quelques superstitions les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée ? Enfin les hommes les plus pervers rassurés dans l'iniquité, la débauche & le crime, ne comptent-ils pas jusqu'au dernier moment sur les secours d'une religion qui leur promet des moyens infaillibles de se réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité & d'éviter ses châtimens rigoureux ?

En conséquence de ces notions si favorables pour les méchans, si propres à les tranquilliser, nous voyons que l'espoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à persister jusqu'à la mort dans les désordres les plus crians. En effet malgré les avantages sans nombre que l'on assure découler du dogme de l'autre vie, malgré son efficacité prétendue pour réprimer les passions des hommes, les Ministres de la religion, si intéressés au maintien de ce systême, ne se plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de son insuffisance ? Ils reconnoissent que les mortels qu'ils ont imbus dès l'enfance de ces idées n'en sont pas moins entraînés

par leurs penchans, étourdis par la dissipation, esclaves de leurs plaisirs, enchaînés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, séduits par des intérêts présens qui leur font oublier également les récompenses & les châtimens de la vie future. En un mot les Ministres du ciel conviennent que leurs disciples pour la plûpart se conduisent en ce monde comme s'ils n'avoient rien à espérer ou à craindre dans un autre.

ENFIN supposons pour un instant que le dogme de l'autre vie soit de quelqu'utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus ; qu'est-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler ! Contre un homme timide que cette idée contient, il en est des millions qu'elle ne peut contenir ; il en est des millions qu'elle rend insensés, farouches, fanatiques, inutiles & méchans ; il en est des millions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la société ; il en est une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, sans aucun bien réel pour leurs associés [81].

---

(81) Bien des gens, persuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui osent le combattre comme des ennemis de la société. Cependant il est aisé de se convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité ont cru, non-seulement que l'ame étoit matérielle & périssoit avec le corps, mais encore ont attaqué sans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce sentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philosophes de toutes les sectes, par des Pythagoriciens, des Stoïciens, enfin par les hommes les plus saints & les plus vertueux de la Grèce & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

O Genus atonitum gelidæ formidine Mortis,
Quid styga, quid tenebras, & nomina vana timetis
Materiem vatum, falsi que pericula mundi ?

TIMÉE de Locres, qui étoit Phyhagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fabuleuse, purement destinée pour le vulgaire imbécille & peu faite pour ceux qui cultivent leur raison.

ARISTOTE dit formellement que *l'homme n'a ni bien à espérer, ni mal à craindre après la mort.*

Dans le systême des Platoniciens, qui faisoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vû que cette ame retournoit alors se rejoindre à la divinité, dont elle étoit une portion: or une portion de la divinité ne pouvoit être sujette à souffrir.

Cicéron dit de Zénon qu'il supposoit l'ame d'une substance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit se détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si sit ignis extinguetur; interibit cum reliquo corpore.*

Cet orateur philosophe, qui étoit de la secte Académique, n'est pas toujours d'accord avec lui-même; cependant en plusieurs occasions il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tusculan. I. C. 38.*

Séneque est rempli de passages dans lesquels il fait envisager la mort comme un état d'anéantissement total. *Mors est non esse. Id quale sit jam scio; hoc erit post me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est & fuisse antequam prodiremus in lucem; atqui nullam sensimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de son frere il dit *quid itaque ejus desiderio maceror, qui aut beatus, aut nullus est?* Mais rien de plus décisif que ce que Séneque écrit à Marcia pour la consoler. (chap. 19.) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse: nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnem, nec tribunalia, & reos & in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: luserunt ista Poëtæ & vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est & finis: ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam nasceremur, jacuimus, reponit.*

Enfin voici un passage très-decisif de ce philosophe, il mérite bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempsit; si deorum hominumque formidinem ejecit, & scit non multum ab homine timendum, à Deo nihil; si contemptor omnium quibus torquetur vita eo perductus est ut illi liqueat mortem nullius mali esse materiam, multorum finem.* V. De Beneficiis vii. i.

Séneque le Tragique s'explique de la même façon que le philosophe.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Velocis spatii meta novissima.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quò non nata jacent.
Mors individua est noxia corpori,
Nec parcens animæ.

Troades.

EPICTETE a les mêmes idées dans un passage très-digne de remarque rapporté par Arrien, le voici fidélement traduit. „ Mais où allez-vous ? Ce ne peut être dans un lieu de souffrances ; „ vous ne faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venus ; „ vous allez être de nouveau paisiblement associé avec les élé- „ mens d'où vous sortez. Ce qui dans votre composition étoit „ de la nature du feu, retournera à l'élément du feu ; ce qui „ étoit de la nature de la terre va se rejoindre à la terre ; ce qui „ étoit air, va se réunir à l'air ; ce qui etoit eau, va se résoudre „ en eau ; il n'y a point d'Enfer, ni d'Achéron, ni de Cocyte, „ ni de Phlégéton. " V. ARRIAN. IN EPICTET. LIB. III. CAP. 13. Dans un autre endroit le même philosophe dit : „ l'heure de la „ mort approche ; mais n'allez pas aggraver vos maux, ni ren- „ dre les choses pires qu'elles ne sont : représentez-vous les sous „ leur vrai point de vue. Le tems est venu où les matériaux dont „ vous êtes composé vont se résoudre dans les élémens d'où ils „ ont été originairement empruntés. Qu'y a-t-il de terrible ou de „ fâcheux en cela ? est-il quelque chose dans le monde qui périsse „ totalement ? " VID. ARRIAN. LIB. IV. CAP. 7. §. 1.

ENFIN le sage & pieux Antonin dit » celui qui craint la mort » ou craint d'être privé de tout sentiment, ou craint d'éprouver » des sensations différentes. Si vous perdez tout sentiment, vous » ne serez plus sujet aux peines & à la misere. Si vous êtes pourvu » d'autres sens d'une nature différente, vous deviendrez une Créa- » ture d'une espèce différente. "

CE grand Empereur dit ailleurs qu'il faut attendre la mort avec tranquillité vû *qu'elle n'est que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé.* VOYEZ LES RÉFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. 17. ET LIVRE VIII. §. 58.

ON peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne celui de l'auteur de l'Ecclésiaste, qui parle de la mort & du sort de l'ame humaine comme un Epicurien. *Unus interitus est hominis & jumentorum, & aqua utriusque conditio : sicut moritur homo, sic & illa moriuntur : similiter spirant omnia, & nihil habet homo jumento amplius.* Et VOYEZ ECCLESIAST. CHAP. III. V. 19.

ENFIN comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la nécessité du dogme de l'autre vie, avec le silence profond que le Législateur des Juifs, inspiré par la Divinité, a gardé sur un article que l'on croit si important ?

CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale & les loix suffisent pour contenir les hommes. Du desir de l'immortalité; du Suicide.

CE n'est donc point dans un monde idéal, qui n'existe que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiser des motifs pour les faire agir dans celui-ci ; c'est dans ce monde visible que nous trouverons les mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'est dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité qu'il faut chercher des remedes aux maux de notre espèce, & des mobiles propres à donner au cœur humain des penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, on verra que c'est surtout l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemencer nos cœurs ; cultiver les germes qu'elle y aura jettés ; mettre à profit les dispositions & les facultés qui dépendent des différentes organisations ; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'étouffer & l'éteindre pour d'autres, enfin faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour l'individu & pour la société. Elevé de cette maniere les hommes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu ; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrasés sous leurs pieds pour sentir de l'horreur pour le crime ; la nature sans ces fables leur enseignera bien mieux ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils sont membres. C'est ainsi que l'éducation formera des citoyens à l'état ;

les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patrie : ils puniront ceux qui lui feront nuisibles ; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation & la morale leur font ne sont point vaines, & que dans un état bien constitué la vertu & les talens sont le chemin du bien-être, & que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune & au mépris.

Un Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables, il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire; il sait que l'estime publique à plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix ; il sait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échappent aux yeux de la société ; il sait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers que ceux d'un avenir incertain & éloigné ; enfin il sait que les biens sensibles que la puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

Les hommes ne sont par-tout si méchans, si corrompus, si rebelles à la raison que parce que nulle part ils ne sont gouvernés conformément à leur nature ni instruits de ses loix nécessaires. Par-tout on les repaît d'inutiles chimères ; par-tout ils sont soumis à des maîtres qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons sur la face de ce globe que des souverains injustes, incapables, amollis par le luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talens, de mœurs & de vertus ; indifférens sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent ; ils ne sont gueres

occupés du bien-être de leurs peuples ; leur attention est absorbée par des guerres inutiles, ou par le desir de trouver à chaque instant des moyens de satisfaire leur insatiable avidité ; leur esprit ne se porte point sur les objets les plus importans au bonheur de leurs états. Intéressés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de songer aux moyens de les guérir ; enfin privés eux-mêmes des lumieres qui font connoître à l'homme que son intérêt est d'être bon, juste, vertueux, ils ne récompensent pour l'ordinaire que les vices qui leur sont utiles, & punissent les vertus qui contrarient leurs passions imprudentes. Sous de tels maitres est-il donc surprenant que les sociétés soient ravagées par des hommes pervers qui oppriment à l'envi les foibles qui voudroient les imiter ? L'état de société est un état de guerre du souverain contre tous, & de chacun des membres les uns contre les autres. [82] L'homme est méchant, non parce qu'il est né méchant, mais parce qu'on le rend tel ; les grands, les puissans écrasent impunément les indigens, les malheureux, & ceux-ci, au risque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu ; ils attaquent ouvertement ou en secret une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ses enfans & qui ôte tout aux autres ; ils la punissent de sa partialité & lui montrent que les mobiles empruntés de l'autre vie sont impuissans contre les passions & les

---

[82] Il faut observer ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature est un état de guerre, je dis que les hommes par leur nature ne sont ni bons ni méchans, ils sont également disposés à devenir bons ou méchans suivant qu'on les modifie ou suivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hommes ne sont si disposés à se nuire que parce que tout conspire à les diviser d'intérêts ; chacun vit, pour ainsi dire, isolé dans la société, & leurs chefs profitent de leurs divisions pour les subjuguer les uns par les autres. *Divide & Impera* est la maxime que suivent par instinct tous les mauvais gouvernemens. Les tyrans ne trouveroient pas leur compte s'ils n'avoient sous leurs ordres que des hommes vertueux.

fureurs qu'une adminiſtration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des ſupplices de ce monde eſt elle-même trop foible contre la néceſſité, contre des habitudes criminelles, contre une organiſation dangereuſe que l'éducation n'a point rectifiée.

En tout pays la morale des peuples eſt totalement négligée, & le gouvernement n'eſt occupé que du ſoin de les rendre timides & malheureux. L'homme eſt preſque par-tout eſclave, il faut donc qu'il ſoit bas, intéreſſé, diſſimulé, ſans honneur, en un mot qu'il ait les vices de ſon état. Par-tout on le trompe, on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de cultiver ſa raiſon; il faut donc qu'il ſoit par-tout ſtupide, déraiſonnable & méchant; par-tout il voit que le crime & le vice ſont honorés, il en conclud que le vice eſt un bien, & que la vertu ne peut être qu'un ſacrifice de ſoi-même. Par-tout il eſt malheureux, ainſi par-tout il nuit à ſes ſemblables pour ſe tirer de peine; en vain pour le contenir on lui montre le ciel, ſes regards bientôt retombent ſur la terre; il y veut être heureux à tout prix, & les loix, qui n'ont pourvu ni à ſon inſtruction, ni à ſes mœurs, ni à ſon bonheur, le menacent inutilement & le puniſſent de la négligence injuſte des légiſlateurs. Si la politique plus éclairée elle-même s'occupoit ſérieuſement de l'inſtruction & du bien-être du peuple; ſi les loix étoient plus équitables; ſi chaque ſociété moins partiale donnoit à chacun de ſes membres les ſoins, l'éducation & les ſecours qu'il eſt en droit d'exiger; ſi les gouvernemens moins avides & plus vigilans ſe propoſoient de rendre leurs ſujets plus heureux; on ne verroit point un ſi grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infeſter la ſociété; on ne feroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'eſt due pour l'ordinaire qu'aux vices de leurs inſtitutions; il ne feroit point néceſſaire de chercher dans une autre vie des chimeres toujours forcées d'échouer contre leurs paſſions & leurs beſoins réels. En un mot ſi le peuple étoit plus inſtruit

& plus heureux, la politique ne feroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le nécessaire aux dépens du superflu de leurs concitoyens endurcis.

LORSQUE nous voudrons éclairer l'homme, montrons lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer son imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réserve, qu'on le soulage, qu'on le secoure, ou du moins qu'on lui permette de jouir du fruit de son labeur, qu'on ne lui ravisse point son bien par des impôts cruels, qu'on ne le décourage point du travail, qu'on ne le force point à l'oisiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il songe à son existence présente sans porter ses regards sur celle qui l'attend après sa mort. Qu'on excite son industrie, qu'on récompense ses talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaisant, vertueux en ce monde qu'il habite, qu'on lui montre que ses actions peuvent influer sur ses semblables, & non sur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des supplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne sera plus; qu'on lui fasse voir la société armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conséquences de la haine de ses associés; qu'il apprenne à sentir le prix de leur affection; qu'il apprenne à s'estimer lui-même, qu'il ait l'ambition de mériter l'estime des autres, qu'il sache que pour l'obtenir il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une société bien constituée n'a rien à craindre ni des hommes ni des Dieux.

SI nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, industrieux, utiles à leur pays, gardons-nous de leur inspirer dès l'enfance des craintes mal fondées de la mort; n'amusons point leur imagination de fables merveilleuses; n'occupons point leur esprit d'un avenir inutile à connoître & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuses & nobles : montrons-la comme le prix de leurs travaux à ces esprits énergi-

ques qui s'élancent au-delà des bornes de leur existence actuelle, & qui peu contens d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet il est une immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus sont en droit de prétendre ; ne blâmons, n'étouffons point une passion noble fondée sur notre nature, & dont la société recueille les fruits les plus avantageux,

L'IDÉE d'être après sa mort enseveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre espèce, de perdre toute possibilité d'influer encore sur eux, est une pensée douloureuse pour tout homme ; elle est sur-tout très-affligeante pour ceux qui ont une imagination embrasée. Le désir de l'immortalité ou de vivre dans la mémoire des hommes fut toujours la passion des grandes ames ; elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre. Les Héros soit vertueux soit criminels, les Philosophes ainsi que les Conquérans, les hommes de génie & les hommes à talens, ces personnages sublimes qui ont fait honneur à leur espèce, ainsi que ces illustres scélérats, qui l'ont avilie & ravagée, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, & se sont flattés de l'espoir d'agir sur les ames des hommes lorsqu'eux-mêmes n'existeroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas si loin ses vues, il est au moins sensible à l'idée de se voir renaître dans ses enfans, qu'il sait destinés à lui survivre, à transmettre son nom, à conserver sa mémoire, à le représenter dans la société ; c'est pour eux qu'il rebâtit sa cabane, c'est pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans sa force, c'est pour qu'ils soient heureux qu'il travaille. Le chagrin qui trouble ces grands, souvent si inutiles au monde, lorsqu'ils ont perdu l'espoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entiérement oubliés. Ils sentent que l'homme inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom sera dans la bouche des hommes,

la pensée qu'il sera prononcé avec tendresse, qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables, sont des illusions utiles & propres à flatter ceux-mêmes qui savent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir, qu'il sera pour quelque chose dans l'univers, même après le terme de son existence humaine; il prend part en idée aux actions, aux discours, aux projets des races futures, & seroit très-malheureux s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix dans presque toutes les nations sont entrées dans ces vues; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir, en leur donnant les moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condescendance va si loin que les morts règlent le sort des vivans souvent pendant une longue suite d'années.

TOUT nous prouve dans l'homme le désir de se survivre à lui-même. Les Pyramides, les Mausolées, les Monumens, les Epitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger son existence au delà même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité; c'est pour elle que le savant écrit, c'est pour l'étonner que le monarque élève des édifices, ce sont ces louanges que le grand homme entend déjà retentir dans son oreille, c'est à son jugement que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus. Heureuse chimère! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes; & qui se trouve propre à faire naître & à soutenir l'enthousiasme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens, & qui peut servir quelquefois à contenir les excès des hommes puissans, souvent très-inquiets des jugemens de la postérité, parce qu'ils savent qu'elle vengera tôt ou tard les vivans des maux injustes qu'on leur aura fait souffrir.

NUL homme ne peut donc consentir à être totalement effacé du souvenir de ses semblables; peu d'hommes ont le courage de se mettre au dessus des jugemens du genre-humain futur & de se dégrader à ses yeux. Quel est l'être insensible au plaisir d'arracher

des pleurs à ceux qui lui ſurvivent, d'agir encore ſur leurs ames, d'occuper leur penſée, d'exercer ſur eux ſon pouvoir du fond même du tombeau ! Impoſons donc un ſilence éternel à ces ſuperſtitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un ſentiment dont il réſulte tant d'avantages pour la ſociété; n'écoutons point ces philoſophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand reſſort de nos ames; ne nous laiſſons point ſéduire par les ſarcaſmes de ces voluptueux, qui mépriſent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le déſir de plaire à la poſtérité & de rendre ſon nom agréable aux races à venir, eſt un mobile reſpectable lorſqu'il fait entreprendre des choſes dont l'utilité peut influer ſur des hommes & des nations qui n'exiſtent point encore. Ne traitons point d'inſenſé l'enthouſiaſme de ces génies vaſtes & bienfaiſans dont les regards perçans nous ont prévus de leur tems, qui ſe ſont occupés de nous, qui ont déſiré nos ſuffrages, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs : rendons-leur les hommages qu'ils ont attendus de nous lorſque leurs contemporains injuſtes les leur ont refuſés. Payons au moins à leurs cendres un tribut de reconnoiſſance pour les plaiſirs & les biens qu'ils nous procurent. Arroſons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phoclons; lavons avec nos larmes la tache que leur ſupplice a faite au genre-humain; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne; apprenons par ſon exemple à redouter le fanatiſme religieux & politique, & craignons de perſécuter le mérite & la vertu en perſécutant ceux qui combattent nos préjugés.

Répandons des fleurs ſur les tombeaux d'Homère, du Taſſe, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux dont les chants excitent encore dans nos ames les ſentimens les plus doux. Béniſſons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre-humain; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des An-

tonins, des Juliens ; méritons dans notre ſphère les éloges de l'avenir, & ſouvenons-nous toujours que pour emporter en mourant les regrets de nos ſemblables il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funèbres des Monarques les plus puiſſans ſont rarement arroſés par les larmes des peuples, ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémiſſez donc, Rois cruels, qui plongez vos ſujets dans la miſere & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetiere aride ; frémiſſez des traits de ſang ſous leſquels l'hiſtoire irritée vous peindra pour les races futures ; ni vos monumens ſomptueux, ni vos victoires impoſantes, ni vos armées innombrables n'empêcheront la poſtérité d'inſulter vos mânes odieux & de venger ſes ayeux de vos éclatans forfaits !

NON ſeulement tout homme prévoit ſa diſſolution avec peine, mais encore il ſouhaite que ſa mort ſoit un événement intéreſſant pour les autres. Mais comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus pour que ceux qui nous entourent s'intéreſſent à notre ſort & donnent des regrets à notre cendre. Eſt-il donc ſurprenant ſi le plus grand nombre des hommes occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du ſoin de ſatisfaire leurs paſſions aux dépens du contentement & des beſoins d'une épouſe, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la ſociété, n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou ſoient bientôt oubliés. Il eſt une infinité de Monarques dont l'hiſtoire ne nous apprend rien, ſinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de ſoin qu'ils prennent pour ſe rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour-propre de chaque mortel ne lui perſuade que ſa mort doit être un événement, & ne lui montre, pour ainſi dire, l'ordre des

choſes renverſé par ſon trépas. Homme foible & vain! ne vois-tu pas que Séſoſtris, les Alexandres, les Céſars ſont morts? La marche de l'univers ne s'eſt point arrêtée pour cela; la mort de ces fameux vainqueurs, affligeante pour quelques eſclaves favoriſés, fut un ſujet de joie pour tout le genre-humain; il rendit au moins aux nations l'eſpoir de reſpirer. Crois-tu que tes talens doivent intéreſſer le genre-humain & le mettre en deuil à ta mort? Hélas! les Corneilles, les Locks, les Newtons, les Bayles, le Monteſquieu ſont morts regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt ont conſolé des diſtractions néceſſaires; leur mort fut Indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oſes-tu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richeſſes, tes repas ſomptueux, tes plaiſirs diverſifiés faſſent de ta mort un événement mémorable? On en parlera pendant deux jours, & n'en ſois point ſurpris; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage & dans Rome, une foule de citoyens plus illuſtres, plus puiſſans, plus opulens, plus voluptueux que toi, dont perſonne pourtant n'a ſongé à ſe tranſmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme! dans quelque place que le deſtin t'aſſigne, tu ſeras heureux de ton vivant; fais du bien & tu ſeras chéri; acquiers des talens, & tu ſeras conſidéré; la poſtérité t'admirera, ſi ces talens utiles pour elle, lui font connoître le nom ſous lequel on déſignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne ſera point dérangé de ta perte; & lorſque tu mourras ton plus proche voiſin ſera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis ſeront occupés du triſte ſoin de te fermer les yeux.

Ne nous occupons donc de notre ſort à venir que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons; rendons-nous pour notre propre bonheur des objets agréables à nos parens, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos ſerviteurs; rendons-nous eſtimables aux yeux de nos concitoyens; ſervons fidélement une patrie qui nous aſſûre notre bien-être; que le déſir

de

de plaire à la poſtérité nous excite à des travaux qui arrachent ſes éloges; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous faſſe goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter ; & lorſque nous en ſommes dignes, apprenons à nous aimer, à nous eſtimer nous-mêmes ; ne conſentons jamais que des vices cachés, que des crimes ſecrets nous aviliſſent à nos propres yeux & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

AINSI diſpoſés, enviſageons notre trépas avec la même indifférence dont il ſera vu du plus grand nombre des hommes; attendons la mort avec conſtance; apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laiſſons à l'enthouſiaſte ſes eſpérances vagues; laiſſons au ſuperſtitieux les craintes dont il nourrit ſa mélancolie ; mais que des cœurs raffermis par la raiſon ne redoutent plus une mort qui détruira tout ſentiment.

QUEL que ſoit l'attachement que les hommes ont pour la vie & leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude, l'opinion, le préjugé font aſſez forts pour anéantir ces paſſions en nous, pour nous faire braver le danger & hazarder nos jours. L'ambition, l'orgueil, la vanité, l'avarice, l'amour, la jalouſie, le déſir de la gloire, cette déférence pour l'opinion que l'on décore du nom de *point d'honneur*, ſuffiſent pour fermer nos yeux ſur les périls, & pour nous pouſſer à la mort. Les chagrins, les peines d'eſprit, les diſgraces, le défaut de ſuccès adouciſſent pour nous ſes traits ſi révoltans, & nous la font regarder comme un port qui peut nous mettre à couvert des injuſtices de nos ſemblables. L'indigence, le mal-aiſe, l'adverſité nous apprivoiſent avec cette mort ſi terrible pour les heureux. Le pauvre condamné au travail & privé des douceurs de la vie la voit venir avec indifférence ; l'infortuné, quand il eſt malheureux ſans reſſource, l'embraſſe dans ſon déſeſpoir, il accélere ſa marche dès qu'il juge que le bien-être n'eſt plus fait pour lui.

Les hommes en différens âges & en différens pays ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont le courage de se donner la mort. Leurs idées sur cet objet, comme sur tous les autres ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs, les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes, regardoient comme des Héros & des Dieux ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine fait encore dans l'Indostan donner aux femmes même assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois sur le moindre sujet ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

Chez les peuples de nos contrées la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie: elle leur apprit que leur Dieu vouloit qu'ils souffrissent & qu'il se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent en sorte de perpétuer leurs supplices, mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent tout d'un coup le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

Des Moralistes, abstraction faite des idées religieuses ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines & à résister aux coups du sort.

Si nous consultons là-dessus la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir à chaque instant quelqu'un de ses decrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligens à chérir

leur existence rend celle d'un homme si pénible & si cruelle qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espèce, l'ordre est détruit pour lui, & en se privant de la vie il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé pendant des milliers d'années à former dans le sein de la terre le fer qui doit trancher ses jours.

Si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent ni volontaires du côté du dernier, ni réciproques du côté de la nature ou de son auteur. La volonté de l'homme n'eut aucune part à sa naissance, c'est communément contre son gré qu'il est forcé de finir, & ses actions ne sont, comme on l'a prouvé, que des effets nécessaires de causes ignorées, qui déterminent ses volontés. Il est dans les mains de la nature ce qu'une épée est dans sa propre main; elle peut en tomber sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagemens ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition d'être heureux; dès que la nature entiere lui refuse le bonheur; dès que tout ce qui l'entoure lui devient incommode; dès que ses idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à son imagination, il peut sortir d'un rang qui ne lui convient plus, puisqu'il n'y trouve aucun appui; il n'existe déjà plus; il est suspendu dans le vuide; il ne peut être utile ni à lui-même ni aux autres.

Si nous considérons le pacte qui unit l'homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel & réciproque, c'est-à-dire suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la patrie, à ses associés que par le lien du bien-être; ce lien est-il tranché, il est remis en liberté. La société ou ceux qui la représentent le traitent-ils avec dureté, avec injustice & lui rendent-ils son existence pénible? L'indigence & la honte viennent-elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci? Des amis perfides lui tournent,

ils le dos dans l'adverſité ? Une femme infidèle outrage-t-elle ſon cœur ? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils ſa vieilleſſe ? A-t-il mis ſon bonheur excluſif dans quelqu'objet qu'il lui ſoit impoſſible de ſe procurer ? Enfin pour quelque cauſe que ce ſoit, le chagrin, le remords, la mélancolie, le déſeſpoir ont-ils défiguré pour lui le ſpectacle de l'univers ? S'il ne peut ſupporter ſes maux, qu'il quitte un monde, qui déſormais n'eſt plus pour lui qu'un effroyable déſert ; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ſes enfans ; qu'il ſorte d'une maiſon qui le menace d'écrouler ſur ſa tête ; qu'il renonce à la ſociété au bonheur de laquelle il ne peut plus travailler & que ſon propre bonheur peut ſeul lui rendre chère. Blâmeroit-on un homme qui ſe trouvant inutile & ſans reſſources dans la ville où le ſort l'a fait naître, iroit dans ſon chagrin ſe plonger dans la ſolitude ? Eh bien, de quel droit blâmer celui qui ſe tue par déſeſpoir ? L'homme qui meurt fait-il donc autre choſe que s'iſoler ? La mort eſt le remède unique du déſeſpoir ; c'eſt alors qu'un fer eſt le ſeul ami, le ſeul conſolateur qui reſte au malheureux ; tant que l'eſpérance lui demeure, tant que ſes maux lui paroiſſent ſupportables, tant qu'il ſe flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exiſter, il ne conſent point à ſe priver de la vie ; mais lorſque rien ne ſoutient plus en lui l'amour de ſon être, vivre eſt le plus grand des maux, & mourir eſt un devoir pour qui veut s'y ſouſtraire [83].

Une ſociété qui ne peut ou ne veut nous procurer aucun bien, perd tous ſes droits ſur nous ; une nature qui s'obſtine à rendre notre exiſtence malheureuſe nous

---

(83) *Malum eſt in neceſſitate vivere : ſed in neceſſitate vivere, neceſſitas nulla eſt. Quidni nulla ſit ? Patent undique ad libertatem viæ multæ ; breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vitâ teneri poſſit.*

V. Seneca Epist. XII.

ordonne d'en sortir ; en mourant nous remplissons un de ses décrets, ainsi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui consent à mourir il n'est point de maux sans remedes ; pour qui refuse de mourir il est encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas qu'il rappelle ses forces, & qu'il oppose au destin qui l'opprime le courage & les ressources que la nature lui fournit encore ; elle ne l'a pas totalement abandonné tant qu'elle lui laisse le sentiment du plaisir & l'espoir de voir la fin de ses peines. Quant au superstitieux il n'est point de terme à ses souffrances, il ne lui est point permis de songer à les abréger [84]. Sa religion lui ordonne de continuer à gémir : elle lui défend de recourir à la mort qui ne seroit pour lui que l'entrée d'une existence malheureuse, il seroit éternellement puni pour avoir osé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui se plaît à le voir réduit au désespoir, & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter sans son aveu le poste qui lui fut assigné.

Les hommes ne reglent leurs jugemens que sur leur propre façon de sentir ; ils appellent foiblesse ou délire les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes, ou qui semblent priver du bonheur vers lequel on suppose qu'un être jouissant de ses sens ne peut cesser de tendre ; nous traitons un homme de foible lorsque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très-peu, ou quand il est incapable de supporter des maux que nous nous flatterions de soutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accusons de folie, de fureur, de phrénésie quiconque sacrifie sa vie, que nous regardons indistinc-

---

(84) Le christianisme & les loix civiles des chrétiens en blâmant le *suicide* sont très-inconséquentes. L'ancien Testament en fournit des exemples dans Samson, Eléazar, c'est-à-dire dans des hommes très-agréables à Dieu. Le *Messie* ou le fils du Dieu des chrétiens, s'il est vrai qu'il soit mort de son plein gré, fut évidemment un *suicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martyrs, qui se sont volontairement présentés au supplice, ainsi que des pénitens qui se sont fait un mérite de se détruire peu-à-peu.

tement comme le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroissent point mériter un sacrifice si coûteux. C'est ainsi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir & de sentir des autres; un avare qui se tue après la perte de son trésor, paroit un insensé aux yeux de celui qui est moins attaché aux richesses; il ne sent point que sans argent la vie n'est plus qu'un supplice continué pour un avare, & que rien dans ce monde ne peut le distraire de sa peine; il vous dira qu'en sa place il n'en eût pas fait autant; mais pour être exactement en la place d'un autre homme il faudroit avoir son organisation, son tempérament, ses passions, ses idées; il faudroit être lui & se placer dans les mêmes circonstances, être mu par les mêmes causes, & dans ce cas tout homme, comme l'avare, se fût ôté la vie, après avoir perdu l'unique source de son bonheur.

Celui qui se prive de sa vie ne se porte à cette extrêmité, si contraire à sa tendance naturelle, que lorsque rien au monde n'est capable de le réjouir ou de le distraire de sa douleur. Son malheur, quel qu'il soit, est réel pour lui; son organisation forte ou foible, est la sienne, & non celle d'un autre; un malade imaginaire souffre très-réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très-véritablement dans une position incommode. Ainsi dès qu'un homme se tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, est devenue un très-grand mal pour lui; que l'existence a perdu tous ses charmes à ses yeux; que la nature entiere n'a plus rien qui le séduise; que cette nature est désenchantée pour lui, & que d'après la comparaison que son jugement troublé fait de l'existence avec la non-existence, celle-ci lui paroît préférable à la premiere.

Bien des personnes ne manqueront pas de regarder comme dangereuses des maximes, qui, contre les préjugés reçus, autorisent les malheureux à trancher le fil de leurs jours: mais ce ne sont point des maximes qui déterminent les hommes à prendre une si vio-

lente résolution ; c'est un tempérament aigri par les chagrins, c'est une constitution bilieuse & mélancolique, c'est un vice dans l'organisation, c'est un dérangement dans la machine, c'est la nécessité, & non des spéculations raisonnées qui font naître dans l'homme le dessein de se détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raison lui reste ou tant qu'il a encore l'espérance, ce beaume souverain de tous les maux; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ses ennuis & ses peines, qui a toujours ses maux présens à l'esprit, il est forcé de prendre conseil d'eux seuls. D'ailleurs, quels avantages ou quels secours la société pourroit-elle se promettre d'un malheureux réduit au désespoir, d'un misanthrope acccablé par la tristesse, tourmenté de remords, qui n'a plus de motifs pour se rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conserver ses jours ? Cette société n'en seroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchans d'ôter de devant nos yeux des objets incommodes & que les loix, à leur défaut, sont forcées de détruire? Ces méchans ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les supplices qui leur sont destinés.

La vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il est à présumer que celui qui s'en défait est entraîné par une force invincible. C'est l'excès du malheur, le désespoir, le dérangement de la machine causé par la mélancolie qui porte l'homme à se donner la mort. Agité pour lors par des impulsions contraires, il est, comme on l'a dit plus haut, forcé de suivre une route moyenne qui le conduit à son trépas ; si l'homme n'est libre dans aucun instant de sa vie, il l'est encore bien moins dans l'acte qui la termine [85].

---

[85] Le Suicide est, dit-on, très-commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui se tuent en ce pays sont qualifiés de *Lunatiques* ; leur maladie ne paroît pas plus blâmable que le transport au cerveau.

On voit donc que celui qui se tue ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, si l'on veut, à son auteur. Il suit l'impulsion de cette nature, en prenant la seule voie qu'elle lui laisse pour sortir de ses peines ; il sort de l'existence par une porte qu'elle lui a laissé ouverte ; il ne peut l'offenser en accomplissant la loi de la nécessité ; la main de fer de celle-ci ayant brisé le ressort qui lui rendoit la vie désirable & qui le poussoit à se conserver, lui montre qu'il doit sortir du rang ou du systême où il se trouve trop mal pour vouloir y rester. La patrie ou la famille n'a point droit de se plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à espérer pour elle-même. Pour être utile à sa patrie ou à sa famille il faut que l'homme chérisse sa propre existence, ait intérêt de la conserver, aime les liens qui l'unissent aux autres, soit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin pour que le suicide fût puni dans l'autre vie & se repentit de sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même, & que par conséquent il portât dans sa demeure future ses organes, ses sens, sa mémoire, ses idées, sa façon actuelle d'exister & de penser.

En un mot rien de plus utile que d'inspirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs esprits les fausses idées qu'on leur donne de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches ; la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne seroient ni esclaves ni superstitieux. La vérité trouveroit des défenseurs plus zèlés, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, & la tyrannie seroit à jamais bannie des nations ; la lâcheté la nourrit & la crainte la perpétue. En un mot, les hommes ne peuvenr être

ni contens ni heureux tant que leurs opinions les forceront de trembler.

CHAPITRE XV.

Des intérêts des Hommes ou des IDÉES *qu'ils se font du Bonheur. L'homme ne peut être heureux sans la vertu.*

L'UTILITÉ, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Être utile, c'est contribuer au bonheur de ses semblables ; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Cela posé, voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espèce humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instans de sa vie, il ne doit approuver que ce qui le lui procure ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

CE que nous avons dit ci-devant a déja pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur : nous avons déja fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaisir continué ; [86] mais pour qu'un objet nous plaise il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à notre tempérament, à notre nature individuelle, modifiée par l'habitude & une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passageres : il faut que l'action de l'objet qui nous remue ou dont l'idée nous reste ; loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant :

[86] Voyez le Chapitre IX.

il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le dégré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités? Quel est l'homme dont les organes sont susceptibles d'une agitation continuelle sans s'affaisser, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible? L'homme veut toujours être averti de son existence le plus vivement qu'il est possible tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je? Il consent très-souvent à souffrir plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui dans l'origine ont dû l'affecter d'une façon désagréable, & qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'affecter du tout (87). Où trouver en effet dans la nature des objets capables de nous fournir en tout tems une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles? Les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vû que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Pour être heureux sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité il joignît une vigueur, une solidité que rien ne pût altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens pussent acquérir ou perdre des qualités, suivant les différens états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des êtres changeas-

---

[87] Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Caffé, & sur-tout l'Eau-de-vie à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Négres & maîtrisé les Sauvages. Voilà peut-être encore pourquoi nous courons aux Tragédies, & le peuple aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot le desir de sentir ou d'être fortement remué paroît être le principe de la curiosité & de cette avidité avec laquelle nous saisissons le merveilleux, le surnaturel, l'incompréhensible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion comme les sauvages à l'eau-de-vie.

sent dans la même proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient à notre insçu & malgré nous. Si notre machine éprouve à tout instant des changemens plus ou moins marqués, dûs aux différens dégrés de ressort, de pesanteur, de sérénité dans l'air ; de chaleur & de fluidité dans notre sang, d'ordre ou d'harmonie entre les différentes parties de notre corps ; si dans chaque instant de notre durée nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, &c. Il est évident que les mêmes causes, en ne conservant toujours que les mêmes qualités, ne peuvent pas en tout tems nous affecter de la même maniere. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaisent aujourd'hui ; ces objets n'ont point sensiblement changé ; mais nos organes, nos dispositions, nos idées, nos façons de voir & de sentir ont changé ; telle est la source de notre inconstance.

SI les mêmes objets ne sont pas en état de faire constament le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes, ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation, pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonstances, soit physiques soit morales, ont modifiés diversement, doivent se faire nécessairement des notions très-différentes du bonheur. Celui d'un avare ne peut être le même que celui d'un prodigue ; celui d'un voluptueux que celui d'un homme flegmatique ; celui d'un intempérant que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle & des circonstances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée ; cette organisation & ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent ou même dé-

plaire à l'autre, & que, comme on l'a dit ci-devant; personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'on appelle *intérêt* l'objet auquel chaque homme d'après son temperament & les idées qui lui sont propres, attache son bien être : d'où l'on voit que *l'intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme dans ce monde n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper ; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités ; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans choix à toutes sortes de plaisirs ; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter par sa conduite l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

AINSI lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer par là que chaque homme travaille à sa maniere à son propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet soit visible, soit caché, soit réel, soit imaginaire, & que tout le systême de sa conduite tend à l'obtenir. Cela posé nul homme ne peut être appellé désintéressé ; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidèle & désintéressé celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conserver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appellons désintéressé tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est plus précieux que celui de sa fortune. Enfin nous appellons désintéressé tout homme qui fait à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très-mal des intérêts des autres, soit parce que les mobiles qui les animent sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître; soit, parce que pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions : cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espèce humaine ; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c. ; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets ; mais dans ce jugement nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes ; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral, & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même : rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux ; il ressemble à un homme qui ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propreté, seroit péniblement affecté de se voir souillé lors-même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui à qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, dûment développés, sont la vraie base de la morale ; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a

placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés; que quelques spéculateurs ont regardé comme antérieurs à notre expérience, & comme indépendans des avantages qui résultent pour nous ; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse; [88] ainsi l'intérêt ou le désir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions ; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées ; il est, sans doute, dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien-être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres ; il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite utile à son espece, approuvée des autres, & qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine, si elle ne prouvoit aux hommes que leur plus grand intérêt est d'être vertueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

En effet dans aucun des instans de sa durée un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être; il se doit donc le bonheur à lui-même ; mais bien-tôt l'expérience & la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité ; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés comme lui de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il désire pour lui-même ; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé ; il en conclut que pour son bonheur il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'atta-

---

[88] Sénèque dit : *modus ergo diligendi præcipiendus est homini, id est quomodo se diligat aut prosit sibi ; quin autem diligat aut prosit sibi, dubitare dementis est.*

chement, l'approbation, l'eftime & l'affiftance des êtres les plus à portée de concourir à fes vues; il voit que c'eft l'homme qui eft le plus néceffaire au bien-être de l'homme, que pour le mettre dans fes intérêts il doit lui faire trouver des avantages réels à feconder fes projets; mais procurer des avantages réels aux êtres de l'efpece humaine c'eft avoir de la vertu; l'homme raifonnable eft donc obligé de fentir qu'il eft de fon intérêt d'être vertueux. La vertu n'eft que l'art de fe rendre heureux foi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux eft celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre, néceffaires à fa confervation, à portée de lui procurer une exiftence heureufe.

TEL eft donc le vrai fondement de toute morale; le mérite & la vertu font fondés fur la nature de l'homme, fur fes befoins. Ce n'eft que par la vertu qu'il peut fe rendre heureux. [89] Sans vertu la fociété ne peut ni être utile ni fubfifter; elle ne peut avoir des avantages réels que lorfqu'elle raffemble des êtres animés du défir de fe plaire, & difpofés à travailler à leur utilité réciproque; il n'exifte point de douceurs dans les familles fi les membres qui les compofent ne font dans l'heureufe volonté de fe prêter des fecours mutuels, de s'entr'aider à fupporter les peines de la vie & d'écarter par des efforts réunis les maux auxquels la nature les affujettit. Le lien conjugal n'eft doux qu'autant qu'il identifie les intérêts des deux êtres, réunis par le befoin d'un plaifir légitime d'où réfulte le maintien de la fociété politique, & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a de charmes que lorfqu'elle affocie plus particuliérement des êtres vertueux, c'eft-à-dire, animés du défir fincère de confpirer à leur bonheur reciproque. Enfin, ce n'eft qu'en montrant de la vertu que nous pouvons mériter

[89] *Eft autem virtus nihil aliud quàm in fe perfecta & ad fummum perducta natura.* CICERO, DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs *virtus rationis abfolutio definitur.*

la bienveillance, la confiance, l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports; en un mot nul homme ne peut être heureux tout seul.

En effet le bonheur de chaque individu de l'espèce humaine dépend des sentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé; la grandeur peut bien les éblouir; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires; l'opulence peut séduire des ames basses & vénales; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'équité peuvent seuls obtenir sans effort les sentimens si doux de la tendresse, de l'attachement, de l'estime dont tout homme raisonnable sent la nécessité. Etre vertueux, c'est donc placer son intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres; c'est jouir des bienfaits & des plaisirs que l'on répand sur eux. Celui que son naturel, son éducation, ses réflexions, ses habitudes ont rendu susceptible de ces dispositions, & que ses circonstances mettent à portée de se satisfaire, devient un objet intéressant pour tous ceux qui l'approchent : il jouit à chaque instant; il lit avec plaisir le contentement & la joie sur tous les visages; sa femme, ses enfans, ses amis, ses serviteurs lui montrent un front ouvert & serein, lui représentent le contentement & la paix dans lesquels il reconnoit son ouvrage; tout ce qui l'environne est prêt à partager ses plaisirs & ses peines; chéri, respecté, considéré des autres, tout le ramène agréablement sur lui-même; il connoît les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs; il s'applaudit d'être la source d'une félicité par laquelle tout le monde est enchaîné à son sort. Les sentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorsque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre destin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des besoins que la vertu suffit pour satisfaire; c'est ainsi que la vertu est toujours sa propre récompense, & se paye elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

On

On ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que dans la présente constitution des choses, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent les plonge souvent dans l'infortune, & met des obstacles continuels à leur félicité ; partout on la voit privée de récompenses ; que dis-je ! mille exemples peuvent nous convaincre que presqu'en tout pays elle est haïe, persécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injustice des hommes. Je réponds en avouant que par une suite nécessaire des égaremens du genre-humain, la vertu mène rarement aux objets dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur. La plûpart des sociétés, gouvernées trop souvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur estime & leurs bienfaits qu'à des sujets indignes, ne récompensent que des qualités frivoles & nuisibles, & ne rendent point au mérite la justice qui lui est dûe. Mais l'homme de bien n'ambitionne ni les récompenses ni les suffrages d'une société si mal constituée : content d'un bonheur domestique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ses dangers : il sait qu'une société vicieuse est un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut se coordonner : il se met donc à l'écart, hors de la route battue, où il seroit infailliblement écrasé. Il fait le bien autant qu'il peut dans sa sphère ; il laisse le champ libre aux méchans qui veulent descendre dans l'arêne, il gémit des coups qu'ils se portent, il s'applaudit de sa médiocrité qui le met en sûreté ; il plaint les nations malheureuses par leurs erreurs & par les passions qui en sont les suites fatales & nécessaires ; elles ne renferment que des citoyens malheureux ; ceux-ci, loin de songer à leurs véritables intérêts, loin de travailler à leur bonheur mutuel, loin de sentir combien la vertu leur devroit être chère, ne font que se combattre ouvertement ou se nuire

fourdement, & déteftent une vertu qui géneroit leurs paffions défordonnées.

QUAND nous difons que la vertu eft fa propre récompenfe, nous voulons donc fimplement annoncer que dans une fociété dont les vues feroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raifon, chaque homme connoîtroit fes véritables intérêts, fentiroit le but de l'affociation, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir fes devoirs, en un mot feroit convaincu que, pour fe rendre folidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de fes femblables & mériter leur eftime, leur tendreffe & leurs fecours. Enfin dans une fociété bien conftituée, le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'inftruction, devroient confpirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie eft un enfemble qui ne peut être heureux & fubfifter fans vertus; l'expérience devroit à chaque inftant le convaincre que le bien-être des parties ne peut réfulter que de celui du corps; la juftice lui feroit fentir que la fociété, pour être avantageufe, devroit être un fyftême de volontés, dans lequel celles qui agiffent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageufe.

MAIS hélas! par le renverfement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu difgraciée, bannie, perfécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle eft en droit d'efpérer. L'on eft forcé de lui montrer dans l'avenir des récompenfes dont elle eft prefque toujours privée dans le monde actuel; on fe croit obligé de tromper, de féduire, d'intimider les mortels pour les engager à fuivre une vertu que tout leur rend incommode; on les repait d'efpérances éloignées; on les allarme par des terreurs funeftes pour les folliciter à la vertu que tout leur rend haïffable ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & néceffaire. C'eft ainfi que la politique & la fuperftition, à force de chimères & d'intérêts fictifs prétendent fuppléer aux mobiles réels & véritables que

la nature, que l'expérience, qu'un Gouvernement éclairé, que la Loi, que l'instruction, que l'exemple, que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemple, autorisés par l'usage, aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires, n'ont point d'égards aux promesses & aux menaces incertaines qu'on leur fait; l'intérêt actuel de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs habitudes l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur, ou à éviter des malheurs qui leur paroissent douteux toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présens.

C'EST ainsi que la superstition, loin de faire des hommes vertueux par principes ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile : il n'est porté que par des enthousiastes ou par des pusillanimes, que leurs opinions rendent ou malheureux ou dangereux; & qui, sans devenir meilleurs rongent en frémissant le foible mords qu'on leur met dans la bouche. En effec l'expérience nous prouve que la Religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus cette religion n'augmente-t-elle pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne & qu'elle sanctifie ? La vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques ames, assez fortes pour résister au torrent des préjugés, contentes de se payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent sur la société, assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs, enfin détachées des futiles avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse, à l'intrigue & aux crimes.

MALGRÉ l'injustice qui règne dans le monde il est pourtant des hommes vertueux; il est, au sein même des nations les plus vicieuses, des êtres bienfaisans, instruits du prix de la vertu, qui savent qu'elle arrache des hommages même à ses ennemis; il en est

qui ſe contentent au moins des récompenſes intérieures & cachées dont nul pouvoir ſur la terre n'eſt capable de les fruſtrer. En effet l'homme de bien acquiert des droits ſur l'eſtime, la vénération, la confiance & l'amour de ceux-mêmes dont la conduite eſt oppoſée à la ſienne ; le vice eſt forcé de céder à la vertu, dont, en rougiſſant, il reconnoît la ſupériorité. Indépendamment de cet aſcendant ſi doux, ſi grand, ſi ſûr, quand l'univers entier ſeroit injuſte pour l'homme de bien, il lui reſte l'avantage de s'aimer, de s'eſtimer lui-même, de rentrer avec plaiſir dans le fond de ſon cœur, de contempler ſes actions des mêmes yeux que les autres devroient avoir s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'eſtime méritée de lui-même ; cette eſtime n'eſt un ſentiment ridicule que lorſqu'elle n'eſt point fondée ; il ne doit être blâmé que lorſqu'il ſe montre d'une façon humiliante & fâcheuſe pour les autres ; c'eſt alors que nous le nommons *orgueil* ; s'appuie-t-il ſur des choſes futiles ? nous l'appellons *vanité* ; on ne peut le condamner, on le trouve légitime & fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorſqu'il s'appuie ſur des vertus & ſur des talens vraiment utiles à la ſociété, quand même elle ſeroit incapable de les apprécier.

Cessons donc d'écouter les déclamations de ces ſuperſtitions, qui, ennemies de notre bonheur, ont voulu le détruire juſques dans le fond de nos cœurs ; qui nous ont preſcrit la haine & le mépris de nous-mêmes ; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompenſe, ſouvent unique, qui reſte à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le ſentiment ſi juſte d'un amour-propre fondé, ce ſeroit briſer le plus puiſſant des reſſorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui reſteroit-il en effet dans la plûpart des ſociétés humaines ? N'y voyons-nous pas la vertu mépriſée & découragée ? le crime audacieux & le vice adroit récompenſés ? l'amour du bien public taxé de folie ; l'exactitude à remplir ſes devoirs regardée comme une duperie ; la compaſſion, la ſenſibilité,

la tendresse & la fidélité conjugale, l'amitié sincère & inviolable méprisées & traitées de ridicules? Il faut à l'homme des motifs pour agir, il n'agit bien ou mal qu'en vue de son bonheur; ce qu'il juge son bonheur est son intérêt; il ne fait rien gratuitement; quand on lui retient le salaire de ses actions utiles il est réduit ou à devenir aussi méchant que les autres, ou à se payer de ses propres mains.

CELA posé, l'homme de bien ne peut jamais être complettement malheureux, il ne peut être totalement privé de la récompense qui lui est due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion; il n'en est point qui puisse la remplacer. Ce n'est pas que l'homme honnête soit exempt d'afflictions; ainsi que le méchant il est sujet aux maux physiques; il peut être dans l'indigence; il est souvent en butte à la calomnie, à l'injustice, à l'ingratitude, à la haine; mais au milieu de ses traverses, de ses peines & de ses chagrins, il trouve en lui-même un support; il est content de lui-même; il se respecte, il sent sa propre dignité, il connoit la bonté de ses droits, & se console par la confiance qu'il a dans la justice de sa cause. Ces appuis ne sont point faits pour le méchant: sujet ainsi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du sort, il ne trouve dans le fond de son cœur que des soucis, des regrets, de remords; il s'affaisse sur lui-même; il n'est pas soutenu par sa conscience; son esprit & son corps se trouvent accablés de tous les côtés à la fois. L'homme de bien n'est point un Stoïcien insensible; la vertu ne procure point l'impassibilité; mais s'il est infirme, il est moins à plaindre que le méchant malade; s'il est indigent, il est moins malheureux que le méchant dans sa misere; s'il est dans la disgrace, il est moins accablé que le méchant disgracié.

LE bonheur de chaque homme dépend de son tempérament cultivé; la nature fait les heureux; la culture, l'instruction, la réflexion font valoir le terrein que la nature a formé, & le mettent à portée de pro-

duire des fruits utiles. Etre heureufement né pour foi-même, c'eft avoir reçu de la nature un corps fain, des organes agiffans avec précifion, un efprit jufte, un cœur dont les paffions & les defirs font analogues & conformes aux circonftances dans lefquelles le fort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorfqu'elle nous a donné la dofe de vigueur & d'énergie qui nous fuffit pour obtenir les chofes que notre état, notre façon de penfer, notre tempérament nous font défirer. Cette nature nous a fait un préfent funefte, lorfqu'elle nous a donné un fang trop bouillant, une imagination trop active, des defirs impétueux pour des objets impoffibles à obtenir dans nos circonftances, ou du moins que nous ne pouvons nous procurer fans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger & de troubler le repos de la fociété. Les hommes les plus heureux font communément ceux qui poffedent une ame paifible, qui ne defire que les chofes qu'elle peut fe procurer par un travail propre à maintenir fon activité, fans lui caufer des fecouffes trop importunes & trop violentes. Un philofophe, dont les befoins font aifément fatisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, eft, fans doute, un être plus heureufement conftitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée eft réduite au défefpoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui eft heureufement né ou que la nature a rendu fufceptible d'être convenablement modifié n'eft point un être nuifible à la fociété : elle n'eft communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontens de leur fort, enivrés de paffions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combuftion pour obtenir les biens imaginaires, dans lefquels ils ont fait confifter leur bonheur. Il faut à un Alexandre des empires détruits, des nations baignées dans le fang, des villes réduites en cendres pour contenter cette paffion pour la gloire dont il s'eft fait une fauffe idée & dont fon imagination eft altérée ; il ne faut à Diogène qu'un tonneau & la

liberté de paroître bizarre ; il ne faut à Socrate que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'HOMME étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours désirer ; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, les rend bien-tôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur il faut des efforts pour l'obtenir ; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles ; nous sommes sur le champ dégoutés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu, en un mot, lui donnent une activité agréable dont la jouissance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain ; dès qu'il cesse d'agir il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées comme notre estomac d'alimens [90].

AINSI l'impulsion que le desir nous donne est lui-même un grand bien ; il est pour l'esprit ce que l'exercice est pour le corps ; sans lui nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous présente ; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous ; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissans & de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille ; il est une source d'ennuis, de tristesse & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir sans

[90] L'avantage que les sçavans & les gens de lettres ont sur les ignorans & les gens désœuvrés ou inhabitués à penser & à étudier, n'est dû qu'à la multitude & à la variété des idées que fournissent à l'esprit l'étude & la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense trouve plus de pâture dans un bon livre, que l'esprit d'un ignorant dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Etudier c'est amasser un magasin d'idées. C'est la multitude & la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes, & qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

interruption c'eſt ne jouir de rien ; l'homme qui n'a rien à déſirer eſt à coup ſûr plus malheureux que celui qui ſouffre.

Ces réflexions fondées ſur l'expérience doivent nous prouver que le mal ainſi que le bien dépend de l'eſſence des choſes. Le bonheur, pour être ſenti, ne peut être continu ; le travail eſt néceſſaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ſes plaiſirs ; ſon corps a beſoin d'exercice ; ſon cœur a beſoin de deſirs ; le malaiſe peut ſeul nous faire goûter le bien-être, c'eſt lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévocable du deſtin les hommes ſont forcés d'être mécontens de leur ſort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'eſt ainſi que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci eſt ſouvent bien moins heureux que lui ; c'eſt ainſi que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, ſaine, & ſouvent riante au ſein même de la miſere.

Si tous les hommes étoient parfaitement contens il n'y auroit plus d'activité dans le monde ; il faut déſirer, agir, travailler, pour être heureux ; tel eſt l'ordre d'une nature dont la vie eſt dans l'action. Les ſociétés humaines ne peuvent ſubſiſter que par un échange continuel des choſes dans leſquelles les hommes font conſiſter leur bonheur. Le pauvre eſt forcé de deſirer & de travailler pour obtenir ce qu'il fait néceſſaire à la conſervation de ſon être ; ſe nourrir, ſe vêtir, ſe loger, ſe propager, ſont les premiers beſoins que la nature lui donne ; les a-t-il ſatisfaits ? bientôt il eſt forcé de ſe créer des beſoins tout nouveaux, ou plutôt ſon imagination ne fait que raffiner ſur les premiers ; elle cherche à les diverſifier, elle veut les rendre plus piquans ; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des beſoins & de leurs combinaiſons, il tombe dans le dégoût. Diſpenſé de travail, ſon corps amaſſe des humeurs ; dépourvu de deſirs, ſon cœur tombe en lan-

gueur ; privé d'activité, il eſt forcé de faire part de ſes richeſſes à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui ; ceux-ci, pour leur propre intérêt, ſe chargent du ſoin de travailler pour lui, de lui procurer ſes beſoins, de le tirer de ſa langueur, de contenter ſes fantaiſies. C'eſt ainſi que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'induſtrie de l'indigent ; celui-ci travaille à ſon propre bien-être en travaillant pour les autres ; c'eſt ainſi que le deſir d'améliorer ſon ſort rend l'homme néceſſaire à l'homme ; c'eſt ainſi que les deſirs toujours renaiſſans & jamais raſſaſiés ſont le principe de la vie, de la ſanté, de l'activité, de la ſociété. Si chaque homme ſe ſuffiſoit à lui-même, il n'auroit nul beſoin de vivre en ſociété ; nos beſoins, nos deſirs, nos fantaiſies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour ſon propre intérêt, eſt forcé d'être utile à des êtres capables de lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'eſt que la réunion d'un grand nombre d'hommes liés les uns aux autres par leurs beſoins ou leurs plaiſirs ; les plus heureux y ſont ceux qui ont le moins de beſoins & qui ont le plus de moyens de les ſatisfaire.

DANS les individus de l'eſpèce humaine, ainſi que dans les ſociétés politiques, la progreſſion des beſoins eſt une choſe néceſſaire ; elle eſt fondée ſur l'eſſence de l'homme ; il faut que les beſoins naturels une fois ſatisfaits ſoient remplacés par des beſoins que nous nommons *imaginaires* ou *beſoins d'opinion* ; ceux-ci deviennent auſſi néceſſaires à notre bonheur que les premiers. L'habitude qui permet au ſauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civiliſé d'une nation Européenne de ſe vêtir ; l'homme pauvre ſe contente d'un vêtement très-ſimple qui lui ſert toute l'année ; l'homme riche veut un habit conforme à chaque ſaiſon ; il ſouffriroit s'il n'avoit point la commodité d'en changer ; il ſeroit affligé ſi ſon habit n'annonçoit point aux autres ſon opulence, ſon rang, ſa ſupériorité. C'eſt ainſi que l'habitude multiplie les be-

foins du riche ; c'eft ainfi que fa vanité devient elle-même un befoin, qui met en jeu mille bras empreffés à la fatisfaire ; enfin cette vanité procure à des hommes indigens les moyens de fubfifter. Celui qui s'eft habitué au fafte, au luxe dans les habits, lorfqu'il eft privé de ces fignes de l'opulence, auxquels il attache une idée de bonheur, fe trouve auffi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi fe vétir. Les nations, civilifées aujourd'hui, ont commencé par être fauvages, errantes & vagabondes, occupées de la chaffe & de la guerre, forcées de chercher leur fubfiftance avec peine : peu-à-peu elles fe font fixées, elles fe font livrées à l'agriculture, enfuite au commerce ; elles ont rafiné fur leurs premiers befoins, elles en ont étendu la fphère, elles ont imaginé mille moyens pour les contenter : progreffion naturelle & néceffaire dans des êtres actifs qui ont befoin de fentir, & qui pour être heureux, doivent varier leurs fenfations.

A mefure que les befoins des hommes fe multiplient ils deviennent plus difficiles à fatisfaire, ils font forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs femblables ; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à fes vues, l'on eft donc obligé de fe procurer les objets capables de les inviter à contenter fes defirs ; un fauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui fuffit à fa nourriture ; le citoyen opulent d'une fociété floriffante eft obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas fomptueux & les mêts recherchés, devenus néceffaires pour réveiller fon appétit languiffant ; ou, pour flatter fa vanité. D'où l'on voit que dans la même proportion que nos befoins fe multiplient nous fommes forcés de multiplier les moyens de les fatisfaire. Les richeffes ne font autre chofe que des moyens de convention, à l'aide defquels nous fommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos défirs, ou de les inviter par leur intérêt propre à contribuer à nos plaifirs. Que fait l'homme riche finon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de

ſubſiſter s'ils conſentent à ſe prêter à ſes volontés? Que fait l'homme qui a du pouvoir, ſinon de montrer aux autres qu'il eſt en état de leur fournir des moyens de ſe rendre heureux ? Les ſouverains, les grands, les riches ne nous paroiſſent heureux que parce qu'ils poſſèdent des moyens ou des motifs ſuffiſans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

PLUS nous enviſagerons les choſes & plus nous nous convaincrons que les fauſſes opinions des hommes ſont les vraies ſources de leurs malheurs : le bonheur n'eſt ſi rare parmi eux que parce qu'ils l'attachent à des objets ou indifférens ou inutiles à leur bien-être ou qui ſe tournent en maux réels pour eux. Les richeſſes ſont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'uſage qu'on en ſait faire qui les rende utiles ou nuiſibles. L'argent, indifférent au ſauvage, qui ne ſauroit qu'en faire, eſt amaſſé par l'avare, pour qui il devient inutile, & dépenſé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en ſervent que pour acheter des regrets & des infirmités. Les plaiſirs ne ſont rien pour qui eſt incapable de les ſentir ; ils deviennent des maux réels, quand deſtructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs & nous rendent mépriſables aux yeux des autres. Le pouvoir n'eſt rien en lui-même ; il nous eſt inutile, ſi nous ne nous en ſervons pour notre propre félicité ; il nous devient funeſte, dès que nous en abuſons ; il devient odieux, dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés ſur leurs vrais intérêts ceux d'entre les hommes qui jouiſſent de tous les moyens de ſe rendre heureux, ne trouvent preſque jamais le ſecret de les faire ſervir à leur propre bonheur. L'art de jouir eſt le plus ignoré ; ce ſeroit celui qu'il faudroit apprendre avant que de deſirer ; la terre eſt remplie d'hommes qui ne s'occupent que du ſoin de ſe procurer des moyens ſans jamais en connoitre la fin. Tout le monde deſire de la fortune & du pou-

voir, & nous voyons très-peu de gens que ces objets rendent heureux.

Il est naturel, très-nécessaire, très-raisonnable de desirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs, les richesses, le pouvoir, sont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts, lorsque nous savons en faire usage pour rendre notre existence plus agréable ; nous ne pouvons blâmer celui qui les desire, ni mépriser ou haïr celui qui les possede que quand pour les obtenir, il emploie des moyens odieux ou lorsque après les avoir obtenus, il en fait un usage pernicieux soit pour lui-même, soit pour les autres. Desirons la puissance, la grandeur, le crédit, lorsque nous pouvons y prétendre, sans les acheter aux dépens de notre repos ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Desirons les richesses, quand nous saurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres; mais n'employons jamais pour nous les procurer des voies que nous serions forcés de nous reprocher ou qui nous attireroient la haine de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes & sur les avantages que nous procurons à d'autres, & que de tous les projets le plus impraticable pour un être qui vit en société, c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.

CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes sur ce qui constitue le bonheur sont la vraie source de leurs maux. Des remèdes qu'on leur a voulu appliquer.

LA raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs ; l'ambition est une passion utile au genre-humain, quand elle a son bonheur pour objet. De grandes ames veulent agir dans une grande sphère ; des Génies puissans, éclairés, bienfaisans, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent au loin leurs influences favorables ; ils ont besoin pour leur propre félicité de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur parce que leurs ames foibles & rétrécies sont forcées d'agir dans une sphère trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misère, & sont soumises à des maitres aussi peu capables de faire leur propre bonheur que celui de leurs sujets. D'un autre côté des ames trop emportées, trop bouillantes, trop actives sont elles-mêmes à la gêne dans la sphère qui les renferme, & leur chaleur déplacée en fait des fléaux du genre-humain. [91] Alexandre fut un monarque aussi nuisible à la terre & aussi mécontent de son sort, que le despote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionnées à leurs sphères.

LE bonheur de l'homme ne résultera jamais que de

---

[91] *Æstuat infelix angusto limite mundi.* Sénèque dit d'Alexandre, *post Darium & Indos pauper est Alexander ; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.*

V. SENEC. EPIST. 120.

l'accord de ses desirs avec ses circonstances. La puissance souveraine n'est rien pour celui qui la possède, s'il ne sçait en user pour son propre bonheur ; elle est un mal réel, si elle le rend malheureux; elle est un abus détestable, si elle produit l'infortune d'une portion du genre-humain. Les princes les plus puissans ne sont pour l'ordinaire si étrangers au bonheur, & leurs sujets ne sont si communément dans l'infortune, que parce que les premiers possèdent tous les moyens de se rendre heureux sans jamais en faire usage, ou parce qu'ils ne sçavent qu'en abuser. Un sage sur le trône seroit le plus fortuné des mortels. Un monarque est un homme, à qui tout son pouvoir ne peut procurer d'autres organes & d'autres façons de sentir qu'au dernier de ses sujets; s'il a des avantages sur lui, c'est par la grandeur, la variété, la multiplicité des objets dont il peut s'occuper, qui donnant une action perpétuelle à son esprit l'empêchent de se flétrir & de tomber dans l'ennui. Si son ame est vertueuse & grande, son ambition se satisfait à chaque instant à la vue du pouvoir de réunir les volontés de ses sujets à la sienne, de les intéresser à sa conservation, de mériter leur affection, & d'arracher les respects & les éloges de toutes les nations. Telles sont les conquêtes que la raison propose à tous ceux que le sort destine à gouverner des Empires ; elles sont assez grandes pour satisfaire l'imagination la plus vive & l'ambition la plus vaste. Les Rois ne sont les plus heureux des hommes que parce qu'ils ont la faculté de faire un plus grand nombre d'heureux & de multiplier ainsi les causes du contentement légitime d'eux-mêmes.

CES avantages de la puissance souveraine sont partagés par tous ceux qui contribuent au gouvernement des états. Ainsi la grandeur, le rang, le crédit, sont des objets désirables pour ceux qui connoissent les moyens de les faire servir à leur propre félicité ; ils sont inutiles à ces hommes médiocres qui n'ont ni l'énergie ni la capacité de les employer d'une façon avantageuse pour eux-mêmes ; ils sont détestables, lorsque pour les obtenir on compromet son bonheur & celui de la soci-

été : celle-ci eft dans l'erreur, toutes les fois qu'elle refpecte des hommes qui n'employent qu'à fa deftruction une puiffance qu'elle ne doit approuver que lorfqu'elle en recueille les fruits.

Les richeffes, inutiles à l'avare qui n'en eft que le trifte géolier, nuifibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien mille moyens d'augmenter la fomme de fon bonheur; mais avant de defirer les richeffes il faut favoir en ufer; l'argent n'eft que le figne repréfentatif du bonheur; en jouir, s'en fervir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puiffe défirer, il n'en eft qu'un feul qu'il ne procure point, c'eft celui d'en fçavoir ufer. Avoir de l'argent fans fçavoir en jouir, c'eft poffeder la clef d'un palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prodiguer, c'eft jetter cette clef dans la rivière; en faire un mauvais ufage, c'eft s'en fervir pour fe bleffer. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples tréfors, il n'en fera point accablé; s'il a l'ame grande & noble il ne fera qu'étendre au loin fes bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourent; il fera retenu dans fes plaifirs, afin de pouvoir en jouir; il fçaura que l'argent ne rétablira point une ame ufée par la jouiffance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé & devenu déformais incapable de fe foutenir qu'à force de privations; il fçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaifir dans fa fource, & que tous les tréfors du monde ne peuvent renouveller des fens.

On voit donc que rien n'eft plus frivole que les déclamations d'une fombre philofophie contre le defir du pouvoir, de la grandeur, des richeffes, des plaifirs. Ces objets font défirables pour nous, dès que notre fort nous permet d'y prétendre, ou lorfque nous favons la manière de les faire tourner à notre avantage réel; la raifon ne peut les blâmer ou les méprifer,

quand pour les obtenir nous ne bleſſons perſonne ; elle les eſtime quand nous nous en ſervons pour nous rendre nous-mêmes & les autres heureux. Le plaiſir eſt un bien, il eſt de notre eſſence de l'aimer, il eſt raiſonnable lorſqu'il nous rend chère notre exiſtence, lorſqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes, lorſque ſes conſéquences ne ſont point fâcheuſes pour les autres. Les richeſſes ſont le ſymbole de la plûpart des biens de ce monde ; elles deviennent une réalité, lorſqu'elles ſont entre les mains d'un homme qui en fait uſer. Le pouvoir eſt le plus grand des biens lorſque celui qui en eſt dépoſitaire a reçu de la nature & de l'éducation une ame aſſez grande, aſſez noble, aſſez forte pour étendre ſes heureuſes influences ſur des nations entières, qu'il met par-là dans une légitime dépendance, & qu'il enchaîne par ſes bienfaits : l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme ſur ſon ſemblable ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer ; ſans cela le pouvoir qu'il exerce ſur lui ſeroit une violence, une uſurpation, une tyrannie manifeſte ; ce n'eſt que ſur la faculté de nous rendre heureux que toute autorité légitime eſt fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre ; mais nous l'accordons volontairement à celui de qui nous eſpérons notre bien-être. Le gouvernement n'eſt que le droit de commander à tous conféré au ſouverain pour l'avantage de ceux qui ſont gouvernés. Les ſouverains ſont les défenſeurs & les gardiens de la perſonne, des biens, de la liberté de leurs ſujets, ce n'eſt qu'à cette condition que ceux-ci conſentent d'obéir ; le gouvernement n'eſt qu'un brigandage dès qu'il ſe ſert des forces qui lui ſont confiées pour rendre la ſociété malheureuſe. L'empire de la religion n'eſt fondé que ſur l'opinion où l'on eſt qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuſes ; les Dieux ne ſeroient que des phantômes odieux s'ils rendoient les hommes malheureux.

reux. [92] Le gouvernement & la religion ne feroient des inftitutions raifonnables qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes ; il y auroit de la folie à fe foumettre à un joug dont il ne réfulteroit que du mal ; il y auroit de l'injuftice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits fans avantage pour eux.

L'AUTORITÉ qu'un Père exerce fur fa famille n'eft fondée que fur les avantages qu'il eft fuppofé lui procurer. Les rangs dans les fociétés politiques n'ont pour bafe que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres confentent à les diftinguer, à les refpecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits fur l'indigent qu'en vertu du bien-être qu'il eft en état de lui faire éprouver. Le génie, les talens de l'efprit, les fciences & les arts n'ont des droits fur nous qu'en raifon de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la fociété. En un mot c'eft le bonheur, c'eft l'attente du bonheur, c'eft fon image que nous chériffons, que nous eftimons, que nous adorons fans ceffe. Les dieux, les Monarques, les riches, les grands peuvent bien nous en impofer, nous éblouir, nous intimider par leur puiffance ; jamais ils n'obtiendront la foumiffion volontaire de nos cœurs qui feuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'eft autre chofe que le bonheur véritable ; être utile, c'eft être vertueux ; être vertueux, c'eft faire des heureux.

LE bonheur qu'on nous procure eft la mefure invariable & néceffaire de nos fentimens pour les êtres de

---

[92] Cicéron dit : *Nifi homini Deus placuerit ; Deus non erit* „ Dieu ne peut obliger les hommes à lui obéir qu'en leur faifan „ connoître qu'il eft en fon pouvoir de les rendre heureux ou „ malheureux. " *Voyez défenfe de la religion, Tom. I. pag. 433.* Il faut conclure de ces principes que l'homme eft en droit de juger la religion & les Dieux d'après les avanteges ou les défavantages qu'ils procurent à la fociété.

notre espèce, pour les objets que nous desirons, pour les opinions que nous embrassons, pour les actions dont nous jugeons ; nous sommes les dupes de nos préjugés toutes les fois que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper lorsque nous examinerons quelle est l'utilité réelle qui résulte, pour notre espèce, des religions, des loix, de toutes les institutions, les inventions & les actions des hommes.

Un coup d'œil superficiel peut souvent nous séduire ; mais des expériences réfléchies nous ramenent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal ; que le mal est une peine passagere qui souvent devient un bien ; elle nous fait connoître la vraie nature des objets & pressentir les effets que nous pouvons en attendre ; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux à la séduction desquels nous devons résister. Enfin elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur & qui désirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on détruise pour eux tous les phantômes, les chimères & les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous consultons l'expérience nous verrons que c'est dans des illusions & des opinions sacrées que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux dont nous voyons par-tout le genre-humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des Dieux ; l'imposture les rendit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimères, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le trompèrent sous prétexte de son bien ; il fit le mal quand on lui dit que ses Dieux demandoient des crimes ; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ses Dieux le

condamnoient à être misérable ; il n'osa jamais résister à ses Dieux ni se debarrasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame étoient de sûrs moyens d'obtenir l'éternelle felicité.

DES préjugés non moins dangereux ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les nations ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité; elles n'oserent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer; elles crurent que les souverains, travestis en Dieux, recevoient en naissant le droit de commander aux restes des mortels, pouvoient disposer à leur gré de la félicité des peuples & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous au caprice d'un seul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouvèrent, le Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & respectèrent follement les instrumens de leurs miseres; elles obéirent à leurs volontés injustes ; elles prodiguèrent leur vie, leur sang, leurs trésors pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies renaissantes; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui possédèrent, avec le souverain, le pouvoir de nuire ; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste: enfin victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui malheureux eux-mêmes par leurs vices, & par l'incapacité de jouir ne furent guères disposés à s'occuper du bien-être des peuples: sous de tels chefs leur bonheur physique & moral fut également négligé, ou même anéanti.

NOUS trouvons le même aveuglement dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur

ſes rapports avec les hommes, ſur les devoirs qui découlent néceſſairement de ces rapports : elle aima mieux la fonder ſur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit ſubſiſter entre l'homme & des puiſſances inviſibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & fauſſement fait parler. Ce furent ces Dieux inviſibles, que la religion peignit toujours comme des Tyrans pervers qui furent les arbitres & les modèles de la conduite de l'homme ; il fut méchant, inſociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans diviniſés, ou ſe conformer aux leçons de leurs interprêtes. Ceux-ci profitèrent ſeuls de la religion, & des ténèbres qu'elle répandit ſur l'eſprit humain ; les nations ne connurent ni la nature, ni la raiſon, ni la vérité : elles n'eurent que des religions, ſans avoir aucunes idées certaines de la morale ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ſes ſemblables, il crut avoir offenſé ſon Dieu, il ſe crut quitte en s'humiliant devant lui, en lui faiſant des préſens, en mettant ſon prêtre dans ſes intérêts. Ainſi la religion, loin de donner une baſe ſûre, naturelle & connue à la morale, ne lui donna qu'une baſe chancelante, idéale, impoſſible à connoître. Que dis-je ? Elle la corrompit, & ſes expiations achevèrent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les paſſions des hommes elle le fit vainement ; toujours enthouſiaſte & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remèdes ; ſes remèdes furent dégoûtans & propres à révolter les malades ; elle les fit paſſer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes ; ils furent inefficaces, parce que des chimères ne peuvent rien contre des paſſions que les motifs les plus réels & les plus forts concouroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion ou des Dieux ne put ſe faire entendre dans le tumulte des ſociétés, où tout crioit à l'homme qu'il ne pouvoit ſe rendre heureux ſans nuire à ſes ſemblables : ſes vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïſſable, parce qu'elles la repréſenterent toujours comme ennemie du bonheur

& des plaiſirs des humains. Dans l'obſervation de leurs devoirs on ne fit voir aux mortels que le cruel ſacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce ſacrifice. Le préſent l'emporta ſur l'avenir, le viſible ſur l'inviſible, le connu ſur l'inconnu, & l'homme fut méchant parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'EST ainſi que la ſomme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut au contraire par ſes religions, par ſes gouvernemens, par ſon éducation, par ſes opinions, en un mot par toutes les inſtitutions qu'on lui fit adopter, ſous prétexte de rendre ſon ſort plus doux. L'on ne peut trop le répéter; c'eſt dans l'erreur que nous trouverons la vraie ſource des maux dont la race humaine eſt affligée; ce n'eſt point la nature qui la rendit malheureuſe; ce n'eſt point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'eſt point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels mechans & malheureux; c'eſt uniquement à l'erreur que ſont dûs ces effets déplorables.

LE ſouverain bien, tant cherché par quelques ſages, & par d'autres annoncé avec tant d'emphaſe, ne peut être regardé que comme une chimère, ſemblable à cette *Panacée* merveilleuſe que quelques adeptes ont voulu faire paſſer pour le remède univerſel. Tous les hommes ſont malades, la naiſſance les livre auſſitôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une ſuite de ſon organiſation naturelle & de ſes circonſtances particulières en eſt diverſement affecté. S'il eſt un remède général que l'on puiſſe appliquer aux maladies diverſifiées & compliquées des hommes, il n'en eſt qu'un, ſans doute, & ce remède eſt la vérité, qu'il faut puiſer dans la nature.

A LA vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils ſont forcés de ſucer avec le lait; à la vue des déſirs dont ils ſont perpétuellement agités, des paſſions qui les tourmentent,

des inquiétudes qui les rongent, des maux tant physiques que moraux qui les assiègent de toutes parts, on feroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, & que ce feroit une entreprise vaine que de vouloir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considère ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés; ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, les injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin ces vices & ces crimes qui rendent l'état de la société si haïssable presque à tous ceux qui s'y trouvent; l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre-humain; que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimère, ou du moins un point si fugitif qu'il est impossible de le fixer.

Des superstitieux atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc sans cesse la nature ou son auteur acharnés contre l'espèce humaine; ils supposèrent que l'homme, objet constant de la colère du ciel, l'irritoit même par ses desirs, & se rendoit criminel en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous désirons le plus vivement ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrié ces objets comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; il ont prescrit de les fuir; ils ont fait main basse indistinctement sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes & aux êtres avec qui nous vivons; ils ont voulu que l'homme se rendît insensible, devînt l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot se dénaturât. " Mortels! ont-ils dit, vous êtes nés pour le malheur; " l'auteur de votre existence vous destina pour l'infortune; entrez donc dans ses vues & rendez-vous malheureux. Combattez ces désirs rebelles qui ont la félicité pour objet; renoncez à ces plaisirs qu'il est de votre essence d'aimer; ne vous attachez à

„ rien ici bas ; Fuyez une société qui ne sert qu'à
„ enflammer votre imagination pour des biens que
„ vous devez vous refuser ; brisez le ressort de votre
„ ame ; réprimez cette activité qui cherche à mettre
„ fin à vos peines ; souffrez, affligez-vous, gémissez :
„ telle est pour vous la route du bonheur."

Aveugles Médecins ! qui ont pris pour une maladie l'état naturel de l'homme ! ils n'ont point vu que ses passions & ses désirs lui sont essentiels ! que lui défendre d'aimer & de désirer, c'est vouloir lui enlever son être ; que l'activité est la vie de la société & que nous dire de nous haïr & de nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que par ses remèdes surnaturels la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir & les désespérer ; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation & leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions que l'on nous rendra heureux ; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

Malgré les erreurs dont le genre-humain est aveuglé ; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses & politiques ; malgré les plaintes & les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes & fortunées ; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens en les servant utilement, & jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

Ne croyons point que le pauvre lui-même soit

exclus du bonheur. La médiocrité, l'indigence, lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier. L'ame du pauvre toujours en action ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne savoir que souhaiter ou de desirer des objets impossibles à se procurer. [93] Son corps habitué au travail connoît les douceurs du repos; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un de la vigueur & de la santé; l'intempérance & l'inertie des autres ne leur donne que des dégoûts & des infirmités. L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mere de l'industrie; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talens, le mérite, auxquels l'opulence & la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cede sans se briser.

AINSI la nature ne fut point une marâtre pour le plus grand nombre de ses enfans. Celui que la fortune a placé dans un état obscur ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intriguant, les remords, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne sait profiter. Plus le corps travaille & plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcourt qui l'allume; c'est la satiété de ses objets, qui lui cause du dégoût: l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité: il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entiere suffit à peine pour contenter les vœux insatiables & les besoins imaginaires de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder comme les plus

---

[93] Petrone dit, *nescio quomodo bonæ mentis soror est paupertas.*

malheureux des hommes jouissent souvent d'avantages plus réels & plus grands que ceux qui les oppriment, qui les méprisent & qui quelquefois sont réduits à les envier. Des desirs bornés sont un bien très réel : l'homme du peuple dans son humble fortune ne desire que du pain ; il l'obtient à la sueur de son front, il le mangeroit avec joye, si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens ceux qui nagent dans l'abondance, sans être plus heureux pour cela, disputent au cultivateur les fruits même que ses bras font sortir de la terre. Les Princes sacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états à des passions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la misere, qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence, d'abandonner le travail, & leur ôte le courage de donner le jour à des enfans qui seroient aussi misérables que leurs peres : l'excès de l'oppression les force quelquefois de se révolter ou de se venger, par des attentats, des injustices qu'on leur fait. L'injustice en réduisant l'indigence au désespoir, l'oblige de chercher dans le crime des ressources contre ses malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames ; ses vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent sans culture ; de là naît l'affreuse famine qui fait éclore les contagions & les pestes. Les malheurs des peuples produisent les révolutions ; aigris par l'infortune, les esprits entrent en fermentation, & les renversemens des Empires en sont les effets nécessaires. C'est ainsi que le physique & le moral sont toujours liés ou plutôt sont la même chose.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets si marqués, au moins elle produit la paresse, dont l'effet est de remplir les sociétés de mendians & de malfaiteurs, que ni la religion ni la terreur des loix ne peuvent arrêter, & que rien ne peut

engager à demeurer les ſpectateurs malheureux d'un bien-être auquel il ne leur eſt pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur paſſager aux dépens même de leur vie, lorſque l'injuſtice leur a fermé la route du travail & de l'induſtrie qui les auroit rendus utiles & honnêtes.

Que l'on ne nous diſe point que nul gouvernement ne peut rendre tous ſes ſujets heureux; il ne peut, ſans doute, ſe flatter de contenter les fantaiſies de quelques citoyens oiſifs, qui ne ſavent qu'imaginer pour calmer leurs ennuis : mais il peut & il doit s'occuper à contenter les beſoins réels de la multitude. Une ſociété jouit de tout le bonheur dont elle eſt ſuſceptible dès que le plus grand nombre de ſes membres ſont nourris, vêtus, logés, en un mot peuvent, ſans un travail exceſſif, ſe procurer les beſoins que la nature leur a rendus néceſſaires. Leur imagination eſt contente, dès qu'ils ont l'aſſurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur induſtrie, qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une ſuite des folies humaines, des nations entieres ſont forcées de travailler, de ſuer, d'arroſer la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaiſies, la corruption d'un petit nombre d'inſenſés, de quelques hommes inutiles, dont le bonheur eſt devenu impoſſible, parce que leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'eſt ainſi que les erreurs religieuſes & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

Faute de conſulter la raiſon, de connoître le prix de la vérité, d'être inſtruits de leurs véritables intérêts, de ſavoir en quoi conſiſte le bonheur ſolide & réel, les princes & les peuples, les riches & les pauvres, les grands & les petits ſont, ſans doute, ſouvent très éloignés d'être heureux; cependant ſi nous jettons un coup d'œil impartial ſur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'eſt heureux en maſſe, mais il l'eſt en détail. Ceux qui ſe plaignent

le plus amérement de la rigueur du destin tiennent pourtant à leur existence par des fils, souvent imperceptibles, qui les empêchent d'en sortir. En effet l'habitude nous rend nos peines plus légeres; la douleur suspendue devient une vraie jouissance; chaque besoin est un plaisir au moment où il se satisfait; l'absence du chagrin & de la maladie est un état heureux dont nous jouissons sourdement & sans nous en appercevoir; l'espérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers, le villageois fatigué rentre en chantant dans sa cabane; enfin l'homme qui se dit le plus infortuné ne voit point arriver la mort sans effroi, à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux. [94]

TANT que nous desirons la continuation de notre être, nous ne sommes pas en droit de nous dire complétement malheureux; tant que l'espérance nous soutient nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excede de beaucoup celle des derniers; nous verrions que nous tenons un régistre très exact du mal & peu exact du bien. En effet nous avouerions qu'il est peu de journées entiérement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets, dont la variété, la multiplicité, la nouveauté nous réjouit, suspend nos peines, fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens? ils ne sont pas d'une longue durée, ils nous conduisent bientôt à notre terme; les maux de notre esprit nous y menent également. En même-tems que la nature nous refuse tout bonheur, elle

---

[94] Voyez ce qui a été dit sur le Suicide dans le *chapitre XIV*.

nous ouvre une porte pour sortir de la vie ; refusons-nous d'y passer, c'est que nous trouvons encore du plaisir à exister. Les nations réduites au désespoir sont-elles complétement malheureuses ? elles ont recours aux armes, & au risque de périr elles font leurs efforts pour terminer leurs souffrances.

De ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense. Ainsi ne nous exagérons plus les maux de l'espece humaine ; imposons silence à l'humeur noire qui nous persuade que ses maux sont sans remede ; diminuons peu-à-peu le nombre des erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne cesse de former des desirs, n'en concluons point qu'il est malheureux ; de ce que son corps a besoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il est sain & qu'il remplit ses fonctions ; de ce que son cœur desire, il faut en conclure qu'il a besoin à chaque instant d'être remué, que les passions sont essentielles au bonheur d'un être qui sent, qui pense, qui reçoit des idées & qui nécessairement doit aimer & desirer ce qui lui procure ou lui promet une façon d'exister analogue à son énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le ressort de notre ame subsiste dans sa force, cette ame desire ; tant qu'elle desire, elle éprouve l'activité qui lui est nécessaire ; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux se poussent, se succèdent & coulent sans interruption : forcées de rouler sur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles des obstacles qui empêchent leur stagnation ; elles ne cessent de jaillir, de bondir & de couler, jusqu'à ce qu'elles soient rendues dans l'océan de la nature.

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées sur la nature sont les seuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere partie. Conclusion.

TOUTES les fois que nous cessons de prendre l'expérience pour guide nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuses & plus incurables lorsqu'elles ont pour elles la sanction de la religion ; c'est alors que nous ne consentons jamais à revenir sur nos pas ; nous nous croyons intéressés à ne plus voir, à ne plus nous entendre, & nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plûpart des moralistes ont méconnu le cœur humain ; s'ils se sont trompés sur ses maladies & sur les remedes qui pouvoient lui convenir ; si les remedes qu'ils lui ont administrés ont été inefficaces ou même dangereux, c'est qu'ils ont abandonné la nature, ils ont résisté à l'expérience, ils n'ont osé consulter leur raison ; ils ont renoncé au témoignage de leurs sens, ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'enthousiasme ou troublée par la crainte ; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montroit aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'EST faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue sa propre conservation, son intérêt réel ou fictif, son bien-être solide ou passager, en un mot son bonheur vrai ou faux, c'est faute d'avoir considéré que les desirs & les passions sont des mouvemens essentiels, naturels, nécessaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont supposé des causes surnaturelles de leurs égaremens, & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur disant d'étouffer

leurs desirs, de combatre leurs penchans, d'anéantir leurs passions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles, vagues, impraticables; ces vaines leçons n'ont influé sur personne; elles n'ont tout au plus retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont on les accompagnoit ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature, sans jamais arrêter les tempéramens indomptables de ceux qui furent enivrés de leurs passions ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin les promesses & les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques, des enthousiastes, des êtres inutiles ou dangereux, sans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'est-à-dire, utiles à leurs semblables.

Ces Empyriques guidés par une aveugle routine n'ont point vu que l'homme tant qu'il vit, est fait pour sentir, pour désirer, pour avoir des passions, & pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne; ils ne se sont point apperçus que l'habitude enracinoit ces passions, que l'éducation les semoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit nécessaires, & que dire aux hommes ainsi constitués de détruire leurs passions, c'étoit les jetter dans le désespoir, ou bien leur ordonner des remedes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit pas les désirer, qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir, qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point désirer le pouvoir & la grandeur, que tout conspire à lui montrer comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le systême habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament

impétueux d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchante, c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son bonheur. Opposer la religion à des intérêts si puissans, c'est combattre des réalités par des spéculations chimériques.

En effet si nous examinons les choses sans prévention nous trouverons que la plûpart des préceptes que la religion, ou que sa morale fanatique & surnaturelle donnent aux hommes, sont aussi ridicules qu'impossibles à pratiquer. Interdire les passions aux hommes, c'est leur défendre d'être des hommes; conseiller à une personne d'une imagination emportée de moderer ses désirs, c'est lui conseiller de changer son organisation, c'est ordonner à son sang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ses habitudes, c'est vouloir qu'un citoyen accoutumé à se vétir consente à marcher tout nud; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de son visage, de détruire son tempérament, d'éteindre son imagination, d'altérer la nature de ses fluides, que de lui commander de n'avoir point de passions analogues à son énergie naturelle, ou de renoncer à celle que l'habitude & ses circonstances lui ont fait contracter & ont converties en besoins [95]. Tels sont pourtant les remedes si vantés que la plûpart des moralistes opposent à la dépravation humaine. Est-il donc surprenant qu'ils ne produisent aucun effet, ou qu'ils ne fassent que réduire l'homme au désespoir par le combat continuel qu'ils excitent entre les passions de son cœur, ses vices, ses habitudes, & les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société, les

[95] On voit que ces conseils, tout extravagans qu'ils sont, ont été suggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japonois, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs superstitions, font consister la perfection à jeûner, se macérer, s'abstenir des plaisirs les plus honnêtes, fuir la société, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler sans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déesse de Syrie n'étoient pas plus sensés; ils se mutiloient par piété.

objets dont elle se sert pour irriter nos desirs; les plaisirs, les richesses, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs ; les biens que l'éducation, l'exemple & l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre ; & que la religion, par ses menaces effrayantes, nous jette dans le trouble & produit en nous un conflict violent, sans jamais remporter la victoire ; quand par hasard elle l'emporte sur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux, elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

LES passions sont les vrais contrepoids des passions ; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger : balançons celles qui sont nuisibles par celles qui sont utiles à la société. La raison, fruit de l'expérience, n'est que l'art de choisir les passions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation est l'art de semer & de cultiver dans les cœurs des hommes des passions avantageuses. La législation est l'art de contenir les passions dangereuses, & d'exciter celles qui peuvent être avantageuses au bien public. La religion n'est que l'art de semer & de nourrir dans les ames des mortels des chimères, des illusions, des prestiges, des incertitudes, d'où naissent des passions funestes pour eux-mêmes, ainsi que pour les autres : ce n'est qu'en les combattant que l'homme peut être mis sur la route du bonheur.

LA raison & la morale ne pourront rien sur les mortels, si elles ne montrent à chacun d'entr'eux que son intérêt véritable est attaché à une conduite utile à lui-même ; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres nécessaires à sa propre félicité ; c'est donc pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain ; c'est pour l'estime, l'amour, les avantages qui en résultent, que l'éducation doit allumer de bonne heure l'imagination des citoyens ; ce sont les moyens d'obtenir ces avantages que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement,

gouvernement, à l'aide des récompenses, doit les encourager à suivre ce plan ; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'est ainsi que l'espoir d'un bien-être véritable & la crainte d'un mal réel seront des passions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la société ; ces dernieres deviendroient au moins très-rares, si au lieu de repaître les hommes de spéculations inintelligibles & de mots vuides de sens, on leur parloit de choses réelles & on leur montroit leurs véritables intérêts.

L'HOMME n'est si souvent méchant que parce qu'il se sent presque toujours intéressé à l'être ; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bientôt son état de citoyens honnêtes ; il leur donneroit des motifs, présens, réels & palpables, de bien faire : il les feroit instruire, il leur feroit éprouver ses soins, il les séduiroit par l'assurance de leur propre bonheur ; ses promesses & ses menaces, fidélement exécutées, auroient, sans doute, bien plus de poids que celles de la superstition, qui ne propose jamais que des biens illusoires, ou des châtimens dont les méchans endurcis douteront toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter ; des motifs présens les toucheront bien plus que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchans sont si communs sur la terre, si opiniâtres, si attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'est aucun gouvernement qui leur fasse trouver de l'avantage à être justes, honnêtes & bienfaisans ; au contraire, partout les intérêts les plus puissans les sollicitent au crime, en favorisant les penchans d'une organisation vicieuse que rien n'a rectifiée ni portée vers le bien [96]. Un sauvage qui dans sa horde ne connoit point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas ; si vous

---

[96] Salluste dit : *nemo gratuito malus est.* On peut dire de même : *nemo gratuito bonus.*

le transplantez dans nos sociétés policées, il apprendra bientôt à le désirer, il fera des efforts pour l'obtenir, &, s'il le peut sans danger, il finira par voler, surtout s'il n'a point appris à respecter la proprieté des êtres qui l'environnent. Le sauvage & l'enfant sont précisément dans le même cas; c'est nous qui rendons l'un & l'autre méchans. Le fils d'un grand apprend dès l'enfance à désirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'insinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le fera impunément. Ce n'est donc point la nature qui fait des méchans, ce sont nos institutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eût été élevé parmi des honnêtes gens il fût devenu un homme de bien.

SI nous cherchons la source de l'ignorance profonde où nous sommes de la morale & des mobiles qui peuvent influer sur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fausses que la plûpart des spéculateurs se sont faites de la nature humaine. C'est pour avoir fait l'homme double; c'est pour avoir distingué son ame de son corps; c'est pour avoir tiré son ame du domaine de la physique afin de la soumettre à des loix fantastiques émanées des espaces imaginaires; c'est pour l'avoir supposée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la science des mœurs est devenue une énigme impossible à deviner. Ces suppositions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphysiciens s'en emparerent, & à force de subtiliser ils la rendirent totalement méconnoissable. Ils ne se sont point apperçus que le mouvement étoit essentiel à l'ame ainsi qu'au corps vivant; ils n'ont point vu que les besoins de l'une se renouvelloient sans cesse ainsi que les besoins de l'autre; ils n'ont point voulu croire que ces besoins de l'ame ainsi que ceux du corps sont purement physiques, & que l'une & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets physiques & matériels. Ils n'ont

point eu d'égard à la liaison intime & continuelle de l'ame avec le corps ; ou plutôt ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne sont qu'une même chose, envisagée sous différens points de vue. Obstinés dans leurs opinions surnaturelles, ou inintelligibles , ils ont refusé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps en souffrant rendoit l'ame malheureuse, & que l'ame affligée minoit & faisoit dépérir le corps. Ils n'ont point considéré que les plaisirs & les peines de l'esprit influoient sur ce corps , & le plongeoient dans l'affaissement ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ses pensées soit riantes soit lugubres de son propre fond ; tandis que ses idées ne lui viennent que des objets matériels qui agissent, ou qui ont agi matériellement sur ses organes; tandis qu'elle n'est déterminée soit à la gaieté soit à la tristesse que par l'état durable ou passager dans lequel se trouvent les solides & les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement passive, subissoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par son intermède, n'agissoit que par son secours, & recevoit souvent à son insçu & malgré elle de la part des objets physiques qui la remuent, ses idées, ses perceptions, ses sensations, son bonheur ou son malheur.

PAR une suite de ces opinions, liées à des systêmes merveilleux, ou inventées pour les justifier, on supposa que l'ame humaine étoit libre, c'est-à-dire, avoit la faculté de se mouvoir d'elle-même, & jouissoit du pouvoir d'agir indépendamment des impulsions que ses organes recevoient des objets qui sont hors d'eux; on prétendit qu'elle pouvoit résister à ces impulsions, & sans y avoir d'égard, suivre les directions qu'elle se donnoit à elle-même par sa propre énergie; en un un mot, on soutint que l'ame étoit libre, c'est-à-dire, avoit le pouvoir d'agir sans être déterminée par aucune force extérieure.

AINSI cette ame, que l'on avoit supposée d'une nature différente de tous les êtres que nous connois-

ſons dans l'univers, eut auſſi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainſi dire, un point iſolé qui ne fut point ſoumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties ſont toujours agiſſantes, les corps ſe communiquent les uns aux autres. Epris de leurs notions ſublimes, ces ſpéculateurs ne virent point qu'en diſtinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoiſſons, ils ſe mettoient dans l'impoſſibilité de s'en former une idée vraie; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui ſe trouvoit entre ſa maniere d'agir & celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correſpondance néceſſaire & continuelle qui ſe trouvoit entre l'ame & lui. Ils refuſerent de voir que ſemblable à tous les corps de la nature, elle étoit ſujette à des mouvemens d'attraction & de répulſion, dûs aux qualités inhérentes aux ſubſtances qui mettent ſes organes en action; que ſes volontés, ſes paſſions, ſes deſirs n'étoient jamais qu'une ſuite de ces mouvemens, produits par des objets phyſiques, qui ne ſont nullement en ſon pouvoir; & que ces objets la rendoient heureuſe ou malheureuſe, active ou languiſſante, contente ou affligée en dépit d'elle-même & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour ſe trouver autrement. On chercha dans les cieux des mobiles fictifs pour la remuer; on ne préſenta aux hommes que des intérêts imaginaires; ſous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on ſe garda bien de leur faire connoître; on fixa leurs regards ſur l'empyrée pour ne plus voir la terre, on leur cacha la vérité, & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimères. Enfin aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le ſentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte évidemment que toutes les erreurs du genre-humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des sens, à la droite raison, pour se laisser guider par l'imagination souvent trompeuse & par l'autorité toujours suspecte. L'homme méconnoîtra toujours son vrai bonheur tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'instruire de ses loix immuables, de chercher en elle seule les vrais remedes à des maux qui sont des suites nécessaires de ses erreurs actuelles. L'homme sera toujours une énigme pour lui-même tant qu'il se croira double & mû par une force inconcevable dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ses qualités morales, seront inintelligibles pour lui s'il ne les considere du même œil que ses qualités ou facultés corporelles, & ne les voit soumises en tout aux mêmes regles. Le systême de sa liberté prétendue n'est appuyé sur rien; il est à chaque instant démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne cesse jamais d'être dans toutes ses actions sous la main de la nécessité; vérité qui, loin d'être dangereuse pour les hommes ou destructive pour la morale, lui fournit sa vraie base, puisqu'elle fait sentir la nécessité des rapports subsistans entre des êtres sensibles, & réunis en société, dans la vue de travailler par des efforts communs à leur félicité réciproque. De la nécessité de ces rapports naît la nécessité de leurs devoirs & la nécessité des sentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuse, ou de l'adversion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuse & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'est que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme se propose dans la société, où chacun de nous, pour son propre intérêt, son propre bonheur, sa propre sûreté, est forcé d'avoir & de montrer les dispositions

néceſſaires à ſa propre conſervation & capables d'exciter dans ſes aſſociés les ſentimens dont il a beſoin pour être heureux lui-même. En un mot c'eſt ſur l'action & la réaction néceſſaires des volontés humaines, ſur l'attraction & la répulſion néceſſaires de leurs ames, que toute morale ſe fonde: c'eſt l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la ſociété, c'eſt leur diſcordance qui la diſſout ou la rend malheureuſe.

L'ON a pu conclure de tout ce que nous avons dit que les noms ſous leſquels les hommes ont déſigné les cauſes cachées qui agiſſent dans la nature & leurs effets divers ne ſont jamais que la néceſſité enviſagée ſous différens points de vue. Nous avons trouvé que *l'ordre* eſt une ſuite néceſſaire de cauſes & d'effets dont nous voyons ou nous croyons voir l'enſemble, la liaiſon & la marche, & qui nous plait, lorſque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que ce que nous appellons *déſordre* eſt une ſuite d'effets & de cauſes néceſſaires que nous jugeons défavorables à nous-mêmes ou peu convenables à notre être. L'on a déſigné ſous le nom *d'intelligence* la cauſe néceſſaire qui opéroit néceſſairement la ſuite des événemens que nous comprenons ſous le nom *d'ordre*. On a nommé *divinité* la cauſe néceſſaire & inviſible qui mettoit en action une nature où tout agit ſuivant des loix immuables & néceſſaires. On a nommé *deſtinée* ou *fatalité* la liaiſon néceſſaire des cauſes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'eſt ſervi du mot *hazard* pour déſigner les effets que nous ne pouvons preſſentir ou dont nous ignorons la liaiſon néceſſaire avec leurs cauſes. Enfin l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales* les effets & les modifications néceſſaires de l'être organiſé, que l'on a ſuppoſé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru diſtingué de ſon corps ou d'une nature différente de la ſienne, que l'on a déſigné ſous le nom d'*ame*.

EN conſéquence l'on a cru cet agent immortel &

non dissoluble comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux de l'autre vie n'est fondé que sur des suppositions gratuites, démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypothèse est non seulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore qu'elle n'est propre qu'à les engourdir, à les détourner du soin de travailler à leur bonheur réel; à les enivrer de vertiges & d'opinions nuisibles à leur tranquillité; enfin à endormir la vigilance des législateurs en les dispensant de donner à l'éducation, aux institutions & aux loix de la société toute l'attention qu'ils leur doivent. Nous avons fait sentir que la politique s'est à tort reposée sur une opinion peu capable de contenir des passions que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui cessent de voir l'avenir dès que le présent les séduit ou les entraine. Nous avons fait voir que le mépris de la mort est un sentiment avantageux, propre à donner aux esprits le courage d'entreprendre ce qui est vraiment utile à la société. Enfin nous avons fait connoitre ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, & nous avons montré les obstacles que l'erreur oppose à sa felicité.

QUE l'on ne nous accuse donc pas de démolir sans édifier; de combattre des erreurs sans leur substituer des vérités; de sapper à la fois les fondemens de la religion & de la saine morale. Celle-ci est nécessaire aux hommes; elle est fondée sur leur nature; ses devoirs sont certains, & doivent durer autant que la race humaine; elle nous oblige, parce que sans elle ni les individus ni les sociétés ne peuvent subsister ni jouir des avantages que leur nature les force de desirer.

ECOUTONS donc cette morale établie sur l'expérience & sur la nécessité des choses; n'écoutons point cette superstition fondée sur des rêveries, sur des impostures & sur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur: bouchons

nos oreilles aux cris inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuse & haïssable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde dans l'attente des chimères qu'elle nous promet dans un autre. Enfin voyons si la raison, sans le secours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus sûrement qu'elle vers le but où tendent tous nos vœux.

QUELS fruits en effet le genre-humain a-t-il jusqu'ici retiré de ces notions sublimes & surnaturelles dont la Théologie depuis tant de siecles a repu les mortels? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination, toutes ces hypothèses aussi insensées que subtiles dont l'expérience fut bannie, tous ces mots vuides de sens dont les langues se sont remplies, toutes ces espérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'est servi pour agir sur les volontés des hommes, les ont-ils rendus meilleurs, plus éclairés sur leurs devoirs, plus fidèles à les remplir? Tous ces systêmes merveilleux & les inventions sophistiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumière dans nos esprits, la raison dans notre conduite, la vertu dans notre cœur? Hélas! toutes ces choses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténèbres dont il ne peut se tirer, semer dans nos ames des erreurs dangereuses, faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux dont notre espèce est affligée.

CESSE donc, ô homme! de te laisser troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues, dégage-toi de tes craintes accablantes; suis sans inquiétude la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Sème-la de fleurs, si ton destin le permet; écarte, si tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à sonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux

dans

dans l'existence qui t'est connue. Sois tempérant, modéré, raisonnable si tu veux te conserver; ne sois point prodigue du plaisir, si tu cherches à le rendre durable. Abstiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent, c'est-à-dire, apprends à t'aimer, à te conserver, à remplir le but qu'à chaque instant tu te proposes. Sois vertueux, afin de te rendre solidement heureux, afin de jouir de l'affection, de l'estime & des secours des êtres que la nature a rendus nécessaires à ta propre félicité. S'ils sont injustes, rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même, tu vivras content, ta sérénité ne sera point troublée; la fin de ta carriere, exempte de remors, ainsi que ta vie, ne la calomniera point. La mort sera pour toi la porte d'une existence nouvelle dans un ordre nouveau : tu y seras soumis, ainsi que tu l'es à présent aux loix éternelles du destin, qui veut que pour vivre heureux ici bas tu fasses des heureux. Laisse toi donc entraîner doucement par la nature, jusqu'à ce que tu t'endormes paisiblement dans le sein qui t'a fait naître.

Pour toi, méchant infortuné! qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi-même! machine désordonnée, qui ne peux t'accorder ni avec ta nature propre ni avec celle de tes associés! ne crains pas dans une autre vie le châtiment de tes crimes: n'es-tu pas déja cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuses, tes débauches n'endommagent-elles pas ta santé? Ne traines-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? L'ennui ne te punit-il pas de tes passions assouvies? La vigueur & la gaieté n'ont-elles point déjà fait place à la foiblesse, aux infirmités, aux regrets? Tes vices chaque jour ne creusent-ils pas le tombeau pour toi? toutes les fois que tu t'es souillé de quelque crime as-tu bien sans frayeur osé rentrer en toi-même? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes semblables? N'as-tu pas tremblé tout seul, & sans cesse appréhendé que la ter-

rible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux ? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi-même ; la mort en delivrant la terre d'un fardeau incommode, te délivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.

FIN DE LA PREMIERE PARTIE.

TABLE DES CHAPITRES.

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

Fin de la Table de la Premiere Partie.

SYSTÊME